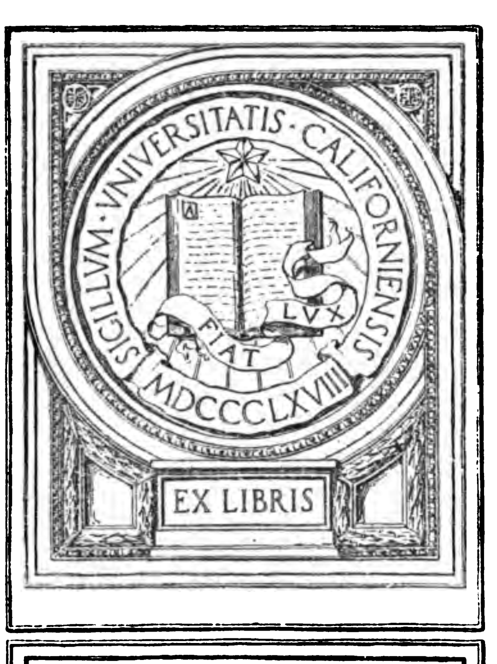
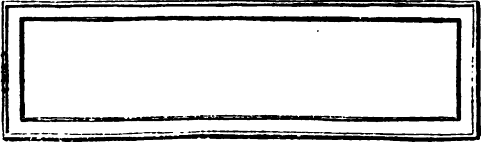
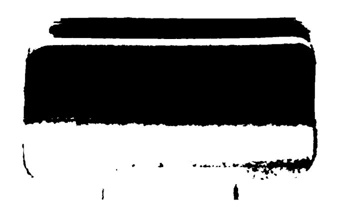
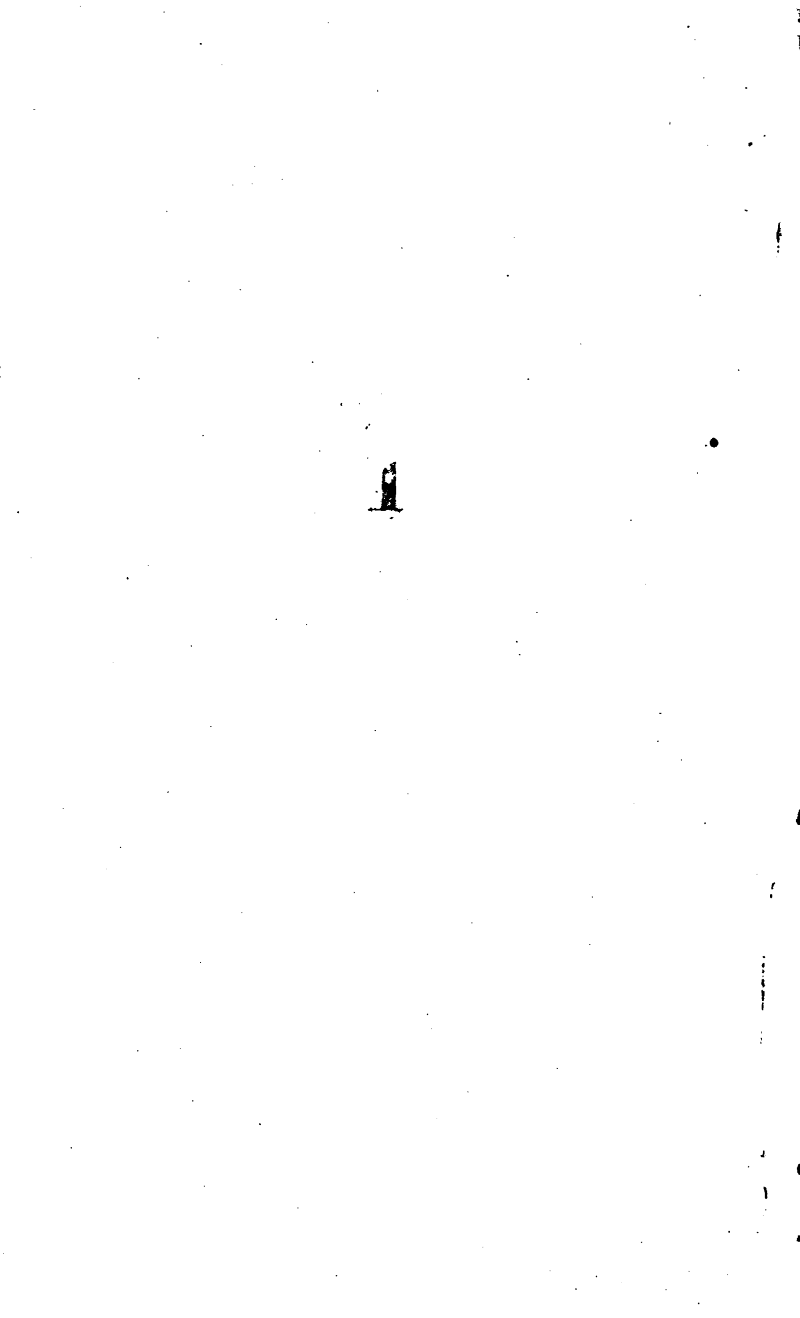

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS









MÉMOIRES HISTORIQUES ET MILITAIRES
SUR LA RÉVOLUTION, LE CONSULAT ET L'EMPIRE

LETTRES

DE

NAPOLÉON

A JOSÉPHINE

PENDANT LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE,
LE CONSULAT ET L'EMPIRE

ET LETTRES
DE JOSÉPHINE A NAPOLÉON
ET A SA FILLE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

LETTRES

DE

NAPOLÉON

ET

DE JOSÉPHINE

PARIS. — IMPRIMERIE FERDINAND IMBERT, 7, RUE DES CANETTES.



MÉMOIRES HISTORIQUES ET MILITAIRES
SUR LA RÉVOLUTION, LE CONSULAT ET L'EMPIRE

LETTRES DE NAPOLÉON A JOSÉPHINE

PENDANT LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE,
LE CONSULAT ET L'EMPIRE

ET LETTRES DE JOSÉPHINE A NAPOLÉON ET A SA FILLE

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1895

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Nous pensons que les *Lettres de Napoléon à Joséphine* offriront tout à la fois un charme de curiosité historique et un intérêt puissant. En effet, tout ce qui vient de Napoléon, et tout ce qui lui appartient, excitera toujours vivement l'attention des contemporains et de la postérité.

Si la philosophie, dans ses hautes méditations, ne recherche que l'influence générale des grands hommes sur leur siècle et sur l'avenir, une curiosité d'une

autre nature, et non moins avide, aime à pénétrer dans les replis de leur âme, et à leur demander compte de leurs penchants les plus secrets. Elle aime à savoir ce qu'ils avaient conservé de l'homme, dans les préoccupations de leurs projets et l'élévation de leur fortune. Elle se demande de quelle manière leur caractère a modifié leur génie, ou lui a obéi.

C'est cette curiosité que nous espérons satisfaire par la publication de ces lettres : révélations de la pensée intime de Napoléon, reflets de ses premiers mouvements, elles montreront comment sentait, comment parlait le général, le Consul, l'Empereur, non dans ses discours ou ses proclamations, costume officiel de sa pensée, mais dans les libres épanchements des affections les plus passionnées ou les plus tendres.

C'est une autre face de cette organisation si extraordinaire, de cette vie si ac-

tive, et il est bon qu'elle se découvre à son tour. Il en jaillira des lumières nouvelles qui serviront à dissiper bien des erreurs, comme à justifier bien des dévouements.

Cette correspondance prouvera, nous le croyons fermement, que le conquérant était humain, le maître du monde bon époux, le grand homme, enfin, homme excellent.

Elle fera connaître aussi la femme qu'il aima si constamment, et qui fut si digne de lui. On y verra que jusqu'au dernier moment il lui prodigua des témoignages de sa tendresse. Sans doute les lettres de l'Empereur Napoléon sont plus rares et plus courtes que celles du Premier Consul, et le Premier Consul n'écrit déjà plus comme le général Bonaparte ; mais partout le sentiment est le même au fond : il ne subit que l'influence nécessaire de l'âge, et ne s'exprime moins souvent, que

par respect pour des intérêts plus grands et des occupations plus importantes.

Nous ne ferons aucune réflexion sur le style de ces lettres écrites à la hâte et dans tout l'abandon de l'intimité : on jugera facilement qu'elles n'étaient pas destinées à voir le jour. Nous les publions toutefois sans y rien changer. Notre amour pour la vérité nous commanderait cette réserve, quand nous ne saurions pas que trop souvent, corriger, c'est profaner ! Seulement, comme quelques personnes y étaient peut-être trop sévèrement jugées, on a cru ne devoir conserver que les initiales de leurs noms. Du reste, on n'y a mis que les notes indispensables pour faire connaître le rang et la position de tous ceux qui s'y trouvent rappelés ; et plus d'une fois même on a été obligé de remplir les dates qui manquent à quelques lettres.

Cette correspondance est divisée en

quatre parties : les lettres du général Bonaparte, celles du Premier Consul, celles de l'Empereur, celles de l'Impératrice. Cette division est celle des époques et des personnes : elle a paru naturelle. En lisant les dernières, on pourra juger de l'authenticité de celles qu'on a attribuées à l'Impératrice. Car son nom n'a été guère moins exploité que celui de l'Empereur, et le génie de l'invention s'en est merveilleusement inspiré. Nous ne lui opposerons que la vérité : c'est au public à discerner et à prononcer.

AVANT-PROPOS

La mort a frappé l'Impératrice Joséphine en 1814, au moment où les événements survenus en France allaient y réveiller d'anciennes haines. Elle fut à l'abri de l'injustice si commune dans ces temps de passions ; le tombeau devint son refuge ; le bien qu'elle avait fait resta dans le souvenir de chacun, et fit aimer et respecter sa mémoire de tous les partis.

Le *Mémorial de Sainte-Hélène* parut.

On y vit avec étonnement le caractère de l'Impératrice Joséphine dénaturé, et des faits qui la concernent présentés sous de fausses couleurs. L'Empereur n'a pu la méconnaître : il a donc été mal compris, ou ses pensées ont été mal rédigées ; ce qui peut arriver lorsqu'il faut retenir et transcrire, après une conversation, tout ce que la vivacité du discours permet à peine de bien entendre. On peint dans ce livre une femme tendre et douce comme une intrigante ; on fait dire à l'Empereur que *sa jalousie se rattachait bien plus à la politique qu'au sentiment ; qu'elle avait à l'excès le goût du luxe, le désordre, l'abandon de la dépense naturel aux créoles ;* relativement au mariage de sa fille, que *c'était le résultat des intrigues de Joséphine ;* que dans la crainte

du divorce, *elle osa proposer à son mari une grande supercherie politique ;* et enfin qu'*à l'exemple de la femme de Henri IV, elle voulait, après le divorce, reparaître à la Cour.*

Voilà des imputations graves et tout à fait nouvelles. On ne doit pas être surpris que l'ignorance, et quelquefois la malignité se soient emparées de ces imputations, pour satisfaire aux passions de l'esprit de parti ; mais l'histoire impartiale raisonne et juge : c'est elle qu'il faut éclairer.

Est-ce de l'intrigue que de désirer marier sa fille à un homme estimable, dont le rang, la fortune, la position, réunissaient toutes les convenances ? et Joséphine pouvait-elle faire autre chose que de le désirer, puisqu'on n'ignore pas que

l'Empereur décidait seul du sort de ses enfants ?

Est-ce être ambitieuse et jalouse du pouvoir que d'épouser le général Bonaparte, lorsqu'il était encore peu connu, et de se séparer avec courage de l'Empereur des Français au moment de sa plus grande puissance ? Avait-elle besoin, pour conserver sa Couronne, de proposer une *supercherie politique*, un stratagème indigne de toute âme bien née ? Mais on ne pouvait la contraindre au divorce ; elle n'avait qu'à s'y refuser, et tous les avantages lui restaient. Les enfants de sa fille devaient succéder à leur oncle ; son propre fils devait avoir la Couronne d'Italie, dont il était nommé prince héréditaire ; elle était Impératrice des Français, couronnée et sacrée par le Pape ; n'y

avait-il pas là de quoi satisfaire son cœur et son ambition ? Ces avantages n'étaient-ils pas assez beaux, et un enfant qu'elle aurait fait passer pour le sien pouvait-il y ajouter encore? Non ; elle s'est sacrifiée pour ce qu'elle croyait être le bonheur de la France et de son époux : le sacrifice a été complet. Il y a peu d'exemples d'une telle abnégation de soi-même ; aussi Joséphine a-t-elle été généralement admirée: elle le sera encore davantage lorsqu'on verra par ses lettres à quel point elle dut faire violence à ses sentiments.

L'Empereur qui a dicté tant de belles pages dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* en aurait sans doute trouvé quelques-unes à blâmer ; et, en voyant sa première femme calomniée, il se serait récrié tout aussi vivement qu'il le fit, lorsqu'il entendit

appeler la bataille de Waterloo la *journée des éperons*. Il n'eût pas souffert qu'on l'eût fait parler avec cette injustice d'une personne à laquelle il avait toujours témoigné de l'estime et de l'affection, de celle dont il voulait que le souvenir fût cher à son fils, puisqu'une de ses dernières volontés a été de lui laisser le portrait de Joséphine ; de celle enfin à laquelle il a adressé des lettres qui prouvent l'attachement le plus sincère, et qui montrent, tel qu'il est, le caractère de la personne à laquelle il écrit. Dans l'intimité de quinze années tout se dévoile : on pourra juger si une tendresse un peu inquiète a pu être appelée *une jalousie fatigante ;* si une Impératrice qui veut soulager toutes les infortunes n'est pas excusable de mal calculer ses moyens, et si c'était vouloir

reparaître à la Cour, que de désirer vivre et mourir en France. Une lettre de Madame de Rémusat, qu'on a insérée dans ce recueil, prouve qu'il avait été question de l'éloignement de Joséphine, qu'elle n'y a pas consenti, et l'on verra par la lettre de l'Empereur n° ccxx, qu'il ne l'a pas contrariée sur ce point. On sait aussi que le gouvernement de Rome et celui de Bruxelles lui furent proposés ; mais elle les refusa obstinément, et répondit qu'ayant été femme de l'Empereur et Impératrice des Français, elle n'ambitionnait plus d'autre gloire.

S'il faut plaindre ceux que la célébrité accable, et que la passion juge, il faut les féliciter lorsqu'ils peuvent, pour toute défense, se parer de la vérité. Le seul moyen de la présenter, cette vérité, dans

tout son jour, et de répondre aux faussetés que des ouvrages, estimables d'ailleurs, renferment sur l'Impératrice, c'est de publier toutes les lettres de Napoléon à sa femme. Cette seule considération a décidé la personne qui possédait cette correspondance (1) à en permettre l'impression ; et si l'on y ajoute des lettres de Joséphine à sa fille, bien qu'elles ne renferment rien de très remarquable, c'est que sa vie y est retracée, que tous ses sentiments s'y montrent à découvert, et qu'elles feront apprécier comme mère celle que l'Empereur va faire connaître comme épouse.

1. La fille de l'Impératrice Joséphine.

JOSÉPHINE (ROSE TASCHER DE LA PAGERIE), Impératrice des Français, Reine d'Italie, est née à la Martinique, le 24 juin 1763. Elle aurait pu prendre pour devise ce vers charmant :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Elle était belle aussi ; sa taille était élégante et majestueuse. Ses traits, sans être réguliers, formaient un ensemble à la fois noble et agréable ; ils exprimaient cette bonté constante qui n'a cessé d'embellir les jours de son règne, après avoir fait le charme de sa vie privée. Peu de femmes ont mieux mérité de fixer les regards de la société, où elle fut toujours chérie et distinguée. Sur le trône elle se souvint toujours d'elle-même, et donna,

par l'affabilité, et presque par la simplicité de ses manières, une parure toute nouvelle à la Majesté Impériale. L'association du Génie et de la Bonté est rare sur les trônes ; aussi laissa-t-elle de profonds souvenirs, après avoir été pendant vingt ans l'objet de l'admiration et du respect de l'Europe. Joséphine était fort jeune, quand son père la conduisit en France pour la marier au vicomte de Beauharnais (1). Ce mariage avait été convenu entre les deux familles, lorsque le marquis de Beauharnais était gouverneur-général des Antilles. Dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, Madame de Beauharnais se fit encore plus remarquer à la Cour par cette grâce vraiment particulière dont la nature l'avait douée. Elle eut ce qu'on appelait alors

1. Elle avait à peine quatorze ans lorsqu'elle épousa Alexandre de Beauharnais.

un grand succès à la Cour. Son mari, homme très agréable, et de beaucoup d'esprit, contribuait à rendre la condition de sa femme une des plus heureuses et des plus brillantes de la société. Elle eut deux enfants, Eugène et Hortense (1).

Mais les affections de la nature n'avaient point été altérées dans l'âme de Madame de Beauharnais par les plaisirs du monde, ni par les délices de la Cour.

Sa tendresse pour une mère déjà âgée et souffrante la rappela à la Martinique en 1787. Elle y mena sa fille, et y passa trois ans. Les troubles dont cette colonie fut le théâtre à cette époque, furent si subits et si périlleux, qu'elle n'eut que le temps de fuir sans avoir pu faire ses adieux à sa mère ni à sa famille. Une grande destinée veillait sur elle, et l'ap-

1. Eugène naquit le 8 septembre 1781 et Hortense le 10 avril 1783.

pelait à d'autres épreuves. Elle échappa miraculeusement à une foule de dangers, et arriva en France. On a depuis, et avec raison, beaucoup parlé dans le monde d'une prédiction qui lui fut faite dans son enfance ; elle se plaisait elle-même à s'en rappeler le singulier souvenir, quand elle fut élevée à cette grandeur qu'une bonne femme lui avait prophétisée.

Madame de Beauharnais, échappée aux troubles de la Martinique, trouva en France les premiers orages de la Révolution. Son mari, déjà connu par son dévouement aux principes constitutionnels, et justement renommé par son influence dans la cause de la liberté naissante, attira sur sa femme une grande considération. La France était déjà en proie à l'anarchie et à tous les maux qu'elle entraîne. Les malheurs de la société vinrent tout naturellement se grouper et chercher un refuge auprès de celle qui

n'avait jamais vu couler une larme sans l'essuyer. Mademoiselle de Béthisy, condamnée par le tribunal révolutionnaire, dut la vie aux courageuses sollicitations de Madame de Beauharnais.

Mais la terreur s'étendit bientôt sur toute la France, et devant elle disparut aussi toute protection comme toute innocence. D'autres larmes étaient réservées à Madame de Beauharnais. Son mari, qui défendait aussi vaillamment la France à la tête des armées qu'il avait défendu sa liberté à la tribune, du poste de général en chef de l'armée du Rhin fut traîné dans une prison. Compris tous deux sur une liste de proscription, leur mort était certaine. Le général fut condamné, et sa femme eut la douleur de le voir conduire au supplice (1). Elle tomba

1. Il avait été membre de l'Assemblée Constituante dont il fut un moment Président, puis nommé général en 1792, il commanda l'armée du Rhin en 1793, devenu

tout à coup dans un état de saisissement si voisin de la mort, qu'elle ne dut la vie qu'à l'impossibilité de la transporter. Robespierre périt enfin, et l'échafaud fut brisé. Tallien, qui l'y fit monter, parvint à faire sortir de prison la veuve du général Beauharnais. Elle ne l'oublia jamais, et après elle, son fils Eugène se chargea de cette portion de l'héritage de sa mère. Une pension pourvut jusqu'aux derniers moments aux besoins de l'homme courageux qui, sans l'Impératrice et le prince Eugène, fût mort dans la misère.

Joséphine dut à Barras sa rentrée dans une partie des propriétés de son mari. Ce fut chez ce directeur, qu'après le 13 vendémiaire elle rencontra le géné-

suspect à la suite d'une campagne malheureuse dirigée sur le Rhin, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et guillotiné le 23 juillet 1794 ; il avait trente-quatre ans.

ral Bonaparte, qui avait le plus grand désir de la connaître. En voici la raison : Le prince Eugène le rappelle dans ses mémoires.

« A la suitedu 13 vendémiaire, un ordre du jour défendit, sous peine de mort, aux habitants de Paris, de conserver des armes. Je ne pus me faire à l'idée de me séparer du sabre que mon père avait porté, qu'il avait illustré par d'honorables et éclatants services. Je conçus l'espoir d'obtenir la permission de pouvoir garder ce sabre et je fis des démarches en conséquence auprès du général Bonaparte. L'entrevue qu'il m'accorda fut d'autant plus touchante qu'elle réveilla en moi le souvenir encore récent de la perte que j'avais faite. Ma sensibilité et quelques réponses heureuses que je fis au général lui firent naître le désir de connaître l'intérieur de ma famille, et il vint lui-même le lendemain me porter l'autorisation que j'avais si vivement désirée. »

Cette lettre réfute donc l'erreur historique que les historiens et aussi les pein-

tres ont commise en représentant soit dans leurs écrits, soit dans leurs tableaux, le jeune Eugène recevant des mains du général Bonaparte, l'épée de son père.

Aussitôt qu'il connut la mère d'Eugène, le général Bonaparte s'y attacha. C'est la seule femme qui ait eu de l'empire sur lui, et pour laquelle, disait-il, il ait éprouvé une véritable passion. Il l'épousa en 1796 (1). Elle suivit le héros d'Italie ; sa mission constante fut d'enchanter le vainqueur et d'adoucir ses triomphes. Joséphine la remplit fidèlement, et la conti-

1. Le mariage eut lieu le 8 mars à la mairie du 2e arrondissement. L'acte fut passé à 10 heures du soir. Le 11, Bonaparte écrivit au citoyen Le Tourneur, président du Directoire : « J'avais chargé le citoyen Barras d'instruire le Directoire Exécutif de mon mariage avec la citoyenne Tascher-Beauharnais. La confiance que m'a montrée le Directoire dans toutes les circonstances, me fait un devoir de l'instruire de toutes mes actions. C'est un nouveau lien qui m'attache à la patrie ; c'est un gage de plus de ma ferme résolution de ne trouver de salut que dans la République. »

nua quand elle fut au sommet de la puissance.

Bonaparte partit pour l'Égypte. Elle se retira à la Malmaison, où elle se plut à réunir les objets d'art les plus précieux, et où elle commença cette collection de plantes exotiques dont elle a enrichi la France.

A l'élévation de son mari au Consulat, Joséphine devint la providence de la France. Elle aida puissamment le Premier Consul dans la consolation des malheurs auxquels il venait de mettre un terme. Une foule d'émigrés durent à Joséphine leur radiation, leur rentrée dans leurs biens, ou de grands secours. Elle encouragea les arts et l'industrie, rendit l'abondance aux premiers artistes, comme aux plus humbles artisans. Jamais personne ne s'est retiré d'auprès d'elle sans être ou enchanté, ou reconnaissant. « Si je gagne des batailles, lui disait Bo-

naparte, c'est vous qui gagnez les cœurs. »
Toute espèce de malheur non mérité avait accès auprès d'elle. Sa bienfaisance ne connaissait pas les partis. La nourrice du Dauphin recevait une pension. Sans se mêler des affaires politiques, elle put souvent éclairer sur une injustice et influer pour une grâce. Ce fut à ses larmes que Messieurs de Polignac et de Rivière (1) durent la vie. Elle était la femme de l'homme qui devait le plus facilement pardonner, et elle était la meilleure des femmes. Elle fut aussi la meilleure et la plus aimée des souveraines. Sa Cour fut un grand asile ouvert à tout ce que la France pouvait lui offrir de malheurs à consoler, de services en tout genre à récompenser. Elle aimait le luxe et la gloi-

1. Polignac et le marquis de Rivière avaient été condamnés à mort avec Georges Cadoudal au mois de juin 1804.

re, et elle fut la source d'une grande prospérité.

A l'époque de l'avènement à l'Empire, il fut parlé de divorce. Un parti s'inquiétait en France de ne point voir de successeurs au chef de l'État.

Napoléon repoussa ce conseil qu'il aurait dû repousser toujours. Il fit sacrer l'impératrice à Paris, et la reine à Milan(1). A Munich, elle assista au mariage de son fils avec la princesse de Bavière. Sa fille lui restait, mais elle dut bientôt, et avec un vif regret, s'en séparer aussi, quand la reine Hortense alla occuper le trône de Hollande. Cette princesse perdit son fils aîné. L'Impératrice sentit qu'elle avait besoin de pleurer avec sa fille, et partit pour le château de Lacken, où elle lui

1. Couronnée *Impératrice des Français*, dans l'Eglise Notre-Dame, à Paris, le 2 décembre 1804 et couronnée Reine d'Italie, à Milan, le 28 mai 1805.

prodigua les consolations qu'elle devait bientôt en recevoir elle-même.

Au retour de Bayonne (1), le divorce fut décidé. Elle dévora son chagrin par le sentiment du bonheur de la France, et trouva beau de se sacrifier à la destinée de ce qu'elle avait de plus cher. Ses enfants lui conseillèrent la retraite et voulurent la partager. Mais le bonheur de rester l'*amie de l'Empereur*, de le voir quelquefois, l'emporta et dut l'emporter sur ce projet (2).

Pendant la guerre de Russie l'Impératrice Joséphine alla en Italie assister aux couches de sa belle-fille la vice-reine ; de là se rendit en Suisse où elle séjourna, et revint à la Malmaison, heureuse campagne ennoblie pour elle par tant de souvenirs. Son goût pour la botanique s'y for-

1. Ce ne fut qu'au retour de la campagne de 1809.
2. Divorcée par acte du Sénat, le 16 décembre 1809.

tifia, et le prince régent, depuis roi d'Angleterre, faisait, malgré la guerre, respecter les envois qui étaient faits à l'Impératrice de toutes les parties du globe.

Au moment de la déchéance de Napoléon, la douleur de Joséphine fut sans bornes. « Pourquoi, disait-elle, pourquoi « ai-je consenti à cette séparation? Napo« léon est malheureux, et je ne peux l'être « avec lui ! » Chaque journal lui navrait le cœur. « On l'accuse faussement, disait« elle ; qui peut savoir mieux que moi le « contraire de ce qu'on lui reproche? » Elle dut recevoir et reçut les hommages des souverains qui venaient de détrôner son époux (1). L'Empereur Alexandre la traita avec une distinction toute particu-

1. Quelques heures après l'entrée des alliés dans Paris, le 31 mars 1814, l'Empereur de Russie, le roi de Prusse et les princes que les événements avaient amenés dans la capitale, firent leur première visite à l'Impératrice Joséphine.

lière. Il vint souvent la voir. Malgré les larmes qui roulaient sans cesse dans ses yeux, elle était condamnée à recevoir et à être bienveillante. Souvent aussi l'émotion était trop forte, et elle devait se retirer pour pleurer à son aise; l'inquiétude sur le sort de ses enfants l'accablait. La destinée de l'homme qu'elle voyait déchu de toute puissance et lâchement calomnié, lui causa une agitation qu'elle ne pouvait calmer.

Celle qui avait traversé avec tant de courage les périls de la Révolution, parce qu'ils lui étaient personnels, ne put supporter l'idée du malheur pour ce qu'elle avait de plus cher au monde. Son âme était trop tendre pour survivre à une telle infortune. Tant de tourments de toute nature troublèrent son sang, et elle fut frappée tout à coup d'une inflammation à la gorge, qui mit ses jours en danger. Cependant elle devait recevoir le roi de

Prusse, elle se leva; mais bientôt ne pouvant résister à ses souffrances, elle dut se retirer. Néanmoins, elle était encore si pleine de vie qu'on n'avait point d'inquiétudes. L'Empereur Alexandre envoya son médecin qui la trouva fort mal. Les premiers médecins de la capitale furent appelés. Tout espoir était perdu. Elle mourut le troisième jour, le 29 mai 1814, dans les bras de ses enfants et de ses amis. Quelques moments avant sa mort, on l'entendit prononcer par intervalles, et pour toutes paroles; *l'Ile d'Elbe !.... Napoléon !...* Cette éloquence des mourants a quelque chose de lapidaire, de monumental.

Le 2 juin suivant son corps fut déposé dans l'église de Rueil, et suivi d'un nombreux cortège, où l'Empereur Alexandre se fit représenter par le général Sacken. L'archevêque de Tours prononça l'orai-

son funèbre (1). Après sept années, ses enfants obtinrent la permission de faire élever un monument à celle que l'on appela si longtemps l'ange gardien de la France et la bonne Impératrice (2).

1. L'archevêque de Tours, était Mgr. de Barral, premier aumônier de l'Impératrice Joséphine.

2. Le tombeau de Joséphine, est à droite du maître-autel, il est entièrement en marbre blanc et est l'œuvre de Gilet et de Dubuc. Il a été élevé en 1825, aux frais d'Eugène et de Hortense Beauharnais. La statue en marbre de Carrare, a été sculptée par Cartelier; Joséphine est représentée en costume de Cour, agenouillée sur un carreau, près d'un prie-Dieu. A côté de ce tombeau se voit celui du comte Tascher de la Pagerie. Plus tard Napoléon III fit élever dans la même église un monument en l'honneur de sa mère, la reine Hortense. Ce monument, œuvre du sculpteur Bar, ressemble beaucoup au tombeau de l'Impératrice Joséphine. Il est aussi en marbre de Carrare. La statue de la Reine est agenouillée sur un coussin, dans l'attitude de la douleur et de la prière. Au dessous de ce monument s'ouvre un petit caveau, construit dans le style roman ; c'est là que reposent les restes de la reine Hortense, dans un tombeau formé d'une immense pierre, toute couverte de sculptures.

LETTRES

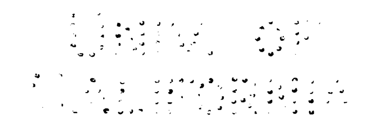
DU

GÉNÉRAL BONAPARTE

A SA FEMME,

PENDANT LA PREMIÈRE CAMPAGNE D'ITALIE

AN IV (1796)



LETTRE I. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Roverbella, 18 messidor an IV (6 juillet 1796).

J'ai battu l'ennemi. Kilmaine t'enverra la copie de la relation. Je suis mort de fatigue. Je te prie de partir tout de suite pour te rendre à Vérone; j'ai besoin de toi, car je crois que je vais être bien malade.

Je te donne mille baisers. Je suis au lit.

BONAPARTE.

LETTRE II. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Vérone, le 23 messidor an IV (11 juillet 1896).

A peine parti de Roverbella, j'ai su que l'ennemi se présentait à Vérone. Masséna faisait des dispositions qui ont été très heureuses. Nous avons fait 600 prisonniers, et nous avons pris 3 pièces de canon. Le général Brune a eu sept balles dans ses habits, sans avoir été touché par aucune; c'est jouer de bonheur. Je te donne mille baisers. Je me porte très bien.

Nous n'avons eu que 10 hommes tués et 100 blessés.

BONAPARTE.

LETTRE III. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Marmirolo, le 29 messidor, 9 heures du soir (17 juillet 1796).

Je reçois ta lettre, mon adorable amie; elle a rempli mon cœur de joie. Je te suis obligé de la peine que tu as prise de me donner de tes nouvelles; ta santé doit être meilleure aujourd'hui; je suis sûr que tu es guérie. Je t'engage fort à monter à cheval, cela ne peut pas manquer de te faire du bien.

Depuis que je t'ai quittée, j'ai toujours été triste. Mon bonheur est d'être près de toi. Sans cesse je repasse dans ma mémoire tes baisers, tes larmes, ton aimable jalousie; et les charmes de l'incomparable Joséphine allument sans cesse une flamme vive et brûlante dans mon cœur et dans mes sens. Quand, libre de toute inquiétude, de toute affaire, pourrai-je passer tous mes instants près de toi, n'avoir qu'à t'aimer, et ne penser qu'au bonheur de te le dire et de te le prouver? Je t'enverrai ton cheval;

mais j'espère que tu pourras bientôt me rejoindre. Je croyais t'aimer il y a quelques jours; mais, depuis que je t'ai vue, je sens que je t'aime mille fois plus encore. Depuis que je te connais, je t'adore tous les jours davantage : cela prouve combien la maxime de La Bruyère, que *l'amour vient tout d'un coup*, est fausse. Tout, dans la nature, a un cours et différents degrés d'accroissement. Ah! je t'en prie, laisse-moi voir quelques-uns de tes défauts; sois moins belle, moins gracieuse, moins tendre, moins bonne, surtout; surtout ne sois jamais jalouse, ne pleure jamais; tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang. Crois bien qu'il n'est plus en mon pouvoir d'avoir une seule pensée qui ne soit pas à toi, et une idée qui ne te soit pas soumise.

Repose-toi bien. Rétablis vite ta santé. Viens me rejoindre; et, au moins, qu'avant de mourir, nous puissions dire : Nous fûmes tant de jours heureux ! !

Millions de baisers, et même à Fortuné (1), en dépit de sa méchanceté.

BONAPARTE.

---

1. Petit chien de Mme Bonaparte.

LETTRE IV. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Marmirolo, le 13 messidor, 2 h. après-midi
(18 juillet 1796).

J'ai passé toute la nuit sous les armes. J'aurais eu Mantoue par un coup hardi et heureux; mais les eaux du lac ont promptement baissé, de sorte que ma colonne qui était embarquée, n'a pu arriver. Ce soir je recommence d'une autre manière, mais cela ne donnera pas des résultats aussi satisfaisants.

Je reçois une lettre d'Eugène, que je t'envoie. Je te prie d'écrire de ma part à ces aimables enfants, et de leur envoyer quelques bijoux. Assure-les bien que je les aime comme mes enfants. Ce qui est à toi ou à moi se confond tellement dans mon cœur, qu'il n'y a aucune différence.

Je suis fort inquiet de savoir comment tu te portes, ce que tu fais. J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du lac, au clair argentin de la lune, et pas un instant sans songer à Joséphine!

L'ennemi a fait le 28 une sortie générale: il nous a tué ou blessé 200 hommes, il en a perdu 500 en rentrant avec précipitation.

Je me porte bien. Je suis tout à Joséphine, et je n'ai de plaisir ni de bonheur que dans sa société.

Trois régiments napolitains sont arrivés à Brescia; ils se sont séparés de l'armée autrichienne, en conséquence de la convention que j'ai conclue avec M. Pignatelli.

J'ai perdu ma tabatière; je te prie de m'en choisir une un peu plate, et d'y faire écrire quelque chose de joli dessus, avec tes cheveux.

Mille baisers aussi brûlants que tu es froide. Amour sans bornes et fidélité à toute épreuve. Avant que Joseph (1) parte, je désire lui parler.

BONAPARTE.

LETTRE V. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Marmirolo, 1er thermidor an IV (19 juillet 1796).

Il y a deux jours que je suis sans lettre de toi. Voilà trente fois aujourd'hui que je me suis fait cette observation; tu sens que cela est bien triste; tu ne peux pas douter cependant de la tendre et unique sollicitude que tu m'inspires.

1. Frère aîné de Napoléon, depuis roi d'Espagne.

Nous avons attaqué hier Mantoue. Nous l'avons chauffée avec deux batteries à boulets rouges et des mortiers. Toute la nuit cette misérable ville a brûlé. Ce spectacle était horrible et imposant. Nous nous sommes emparés de plusieurs ouvrages extérieurs, nous ouvrons la tranchée cette nuit. Je vais partir pour Castiglione demain avec le quartier général, et je compte y coucher.

J'ai reçu un courrier de Paris. Il y avait deux lettres pour toi ; je les ai lues. Cependant, bien que cette action me paraisse toute simple et que tu m'en aies donné la permission l'autre jour, je crains que cela ne te fâche, et cela m'afflige bien. J'aurais voulu les recacheter : fi ! ce serait une horreur. Si je suis coupable, je te demande grâce ; je te jure que ce n'est pas par jalousie ; non certes : j'ai de mon adorable amie une trop grande opinion pour cela. Je voudrais, que tu me donnasses permission entière de lire tes lettres : avec cela il n'y aurait plus de remords ni de crainte.

Achille arrive en courrier de Milan ; pas de lettre de mon adorable amie ! Adieu, mon unique bien. Quand pourras-tu venir me rejoindre ? Je viendrai te prendre moi-même à Milan.

Mille baisers aussi brûlants que mon cœur, aussi purs que toi.

Je fais appeler le courrier ; il me dit qu'il est passé chez toi, et que tu lui as dit que tu n'avais rien à lui ordonner. Fi ! méchante, laide, cruelle, tyranne, petit joli monstre ! Tu te ris de mes menaces, de mes sottises ; ah ! si je pouvais, tu sais bien, t'enfermer dans mon cœur, je t'y mettrais en prison.

Apprends-moi que tu es gaie, bien portante et bien tendre.

BONAPARTE.

LETTRE VI. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Castiglione, le 3 thermidor an IV, 8 heures du matin (21 juillet 1796).

J'espère qu'en arrivant ce soir, je recevrai une de tes lettres. Tu sais, ma chère Joséphine, le plaisir qu'elles me font et je suis sûr que tu te plais à les écrire. Je partirai cette nuit pour Peschiera, pour les montagnes de...., pour Vérone, et de là j'irai à Mantoue, et peut-être à Milan, recevoir un baiser, puisque tu m'assures qu'ils ne sont pas glacés ; j'espère que tu seras parfaitement rétablie alors, et que tu pour-

ras m'accompagner à mon quartier général pour ne plus me quitter. N'es-tu pas l'âme de ma vie et le sentiment de mon cœur?

Tes protégés sont un peu vifs, ils sentent l'ardent. Combien je leur suis obligé de faire en eux quelque chose qui te soit agréable. Ils se rendront à Milan. Il faut en tout un peu de patience.

Adieu, belle et bonne, toute non pareille, toute divine; mille baisers amoureux.

BONAPARTE.

LETTRE VII. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Castiglione, le 4 thermidor an IV (22 juillet 1796).

Les besoins de l'armée exigent ma présence dans ces environs; il est impossible que je puisse m'éloigner jusqu'à venir à Milan; il me faudrait cinq à six jours, et il peut arriver pendant ce temps-là des mouvements où ma présence pourrait être urgente ici.

Tu m'assures que ta santé est bonne; je te prie en conséquence de venir à Brescia. J'envoie à l'heure même Murat pour t'y pré-

parer un logement dans la ville, comme tu le désires.

Je crois que tu feras bien d'aller coucher le 6 à Cassano, en partant fort tard de Milan ; et de venir le 7 à Brescia, où le plus tendre des amants t'attend. Je suis désespéré que tu puisses croire, ma bonne amie, que mon cœur puisse s'ouvrir à d'autres qu'à toi ; il t'appartient par droit de conquête, et cette conquête sera solide et éternelle. Je ne sais pourquoi tu me parles de madame de Te...., dont je me soucie fort peu, ainsi que des femmes de Brescia. Quant à tes lettres qu'il te fâche que j'ouvre, celle-ci sera la dernière ; ta lettre n'était pas arrivée.

Adieu, ma tendre amie, donne-moi souvent de tes nouvelles. Viens promptement me joindre, et sois heureuse et sans inquiétude ; tout va bien, et mon cœur est à toi pour la vie.

Aie soin de rendre à l'adjudant général Miollis la boîte de médailles qu'il m'écrit t'avoir remise. Les hommes sont si mauvaises langues et si méchants, qu'il faut se mettre en règle sur tout.

Santé, amour et prompte arrivée à Brescia.

J'ai à Milan une voiture à la fois de ville

et de campagne ; tu te serviras de celle-là pour venir. Porte avec toi ton argenterie et une partie des objets qui te sont nécessaires. Voyage à petites journées et pendant le frais, afin de ne pas te fatiguer. La troupe ne met que trois jours pour se rendre à Brescia. Il y a en poste pour quatorze heures de chemin. Je t'invite à coucher le 6 à Cassano ; je viendrai à ta rencontre le 7, le plus loin possible.

Adieu, ma Joséphine. Mille tendres baisers.

BONAPARTE.

LETTRE VIII. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Brescia, le 13 fructidor an IV (10 août 1796).

J'arrive, mon adorable amie, ma première pensée est de t'écrire. Ta santé et ton image ne sont pas sorties un instant de ma mémoire pendant toute la route. Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai reçu des lettres de toi. J'en attends avec impatience. Il n'est pas possible que tu te peignes mon inquiétude. Je t'ai laissée triste, chagrine et demi-malade. Si l'amour le plus profond et le plus tendre pouvait te rendre heureuse,

tu devrais l'être...... Je suis accablé d'affaires.

Adieu, ma douce Joséphine; aime-moi, porte-toi bien, et pense souvent, souvent à moi.

BONAPARTE.

LETTRE IX. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Brescia, le 14 fructidor an IV (31 août 1796).

Je pars à l'instant pour Vérone. J'avais espéré recevoir une lettre de toi ; cela me met dans une inquiétude affreuse. Tu étais un peu malade lors de mon départ ; je t'en prie, ne me laisse pas dans une pareille inquiétude. Tu m'avais promis plus d'exactitude ; ta langue était cependant bien d'accord alors avec ton cœur..... Toi, à qui la nature a donné douceur, aménité et tout ce qui plaît, comment peux-tu oublier celui qui t'aime avec tant de chaleur ? Trois jours sans lettres de toi ; je t'ai cependant écrit plusieurs fois. L'absence est horrible, les nuits sont longues, ennuyeuses et fades ; la journée est monotone.

Aujourd'hui, seul avec les pensées, les travaux, les écritures, les hommes et leurs

fastueux projets, je n'ai pas même un billet de toi que je puisse presser contre mon cœur.

Le quartier général est parti ; je pars dans une heure. J'ai reçu cette nuit un exprès de Paris ; il n'y avait pour toi que la lettre ci-jointe qui te fera plaisir.

Pense à moi, vis pour moi, sois souvent avec ton bien-aimé, et crois qu'il n'est pour lui qu'un seul malheur qui l'effraie, ce serait de n'être plus aimé de sa Joséphine. Mille baisers bien doux, bien tendres, bien exclusifs.

Fais partir de suite M. Monclas pour Vérone ; je le placerai. Il faut qu'il soit arrivé avant le 18.

BONAPARTE.

LETTRE X. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Ala, le 17 fructidor an IV (3 septembre 1796).

Nous sommes en pleine campagne, mon adorable amie ; nous avons culbuté les postes ennemis ; nous leur avons pris huit ou dix chevaux avec un pareil nombre de cavaliers. La troupe est très gaie et bien disposée.

J'espère que nous ferons de bonnes affaires, et que nous entrerons dans Trente le 19.

Point de lettres de toi, cela m'inquiète vraiment; l'on m'assure cependant que tu te portes bien, et que même tu as été te promener au lac de Côme. J'attends tous les jours et avec impatience le courrier où tu m'apprendras de tes nouvelles; tu sais combien elles me sont chères. Je ne vis pas loin de toi; le bonheur de la vie est près de ma douce Joséphine. Pense à moi! Écris-moi souvent, bien souvent; c'est le seul remède à l'absence; elle est cruelle, mais sera, j'espère, momentanée.

BONAPARTE.

LETTRE XI. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Montebello, le 24 fructidor an IV, à midi (10 septembre 1796).

L'ennemi a perdu, ma chère amie, 18,000 hommes prisonniers; le reste est tué ou blessé. Wurmser avec une colonne de 1500 chevaux et 5000 hommes d'infanterie, n'a plus d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue.

Jamais nous n'avons eu de succès aussi

constants et aussi grands. L'Italie, le Frioul, le Tyrol, sont assurés à la République. Il faut que l'Empereur crée une seconde armée ; artillerie, équipages de pont, bagages, tout est pris.

Sous peu de jours nous nous verrons; c'est la plus douce récompense de mes fatigues et de mes peines.

Mille baisers ardents et bien amoureux.

BONAPARTE.

LETTRE XII. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Ronco, le 26 fructidor an IV, à dix heures du matin (12 septembre 1796).

Je suis ici, ma chère Joséphine, depuis deux jours, mal couché, mal nourri et bien contrarié d'être loin de toi.

Wurmser est cerné ; il a avec lui 3000 hommes de cavalerie et 5000 d'infanterie. Il est à Porto-Legnago ; il cherche à se retirer à Mantoue ; mais cela lui devient désormais impossible. Dès l'instant que cette affaire sera terminée, je serai dans tes bras.

Je t'embrasse un million de fois.

BONAPARTE.

LETTRE XIII. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Vérone, 1[er] jour complémentaire an IV
(17 septembre 1796).

Je t'écris, ma bonne amie, bien souvent, et toi peu. Tu es une méchante et une laide, bien laide, autant que tu es légère. Cela est perfide, tromper un pauvre mari, un tendre amant! Doit-il perdre ses droits parce qu'il est loin, chargé de besogne, de fatigue et de peine? Sans sa Joséphine, sans l'assurance de son amour, que lui reste-t-il sur la terre? Qu'y ferait-il?

Nous avons eu hier une affaire très sanglante; l'ennemi a perdu beaucoup de monde et a été complètement battu. Nous lui avons pris le faubourg de Mantoue.

Adieu, adorable Joséphine; une de ces nuits, les portes s'ouvriront avec fracas: comme un jaloux, et me voilà dans tes bras.

Mille baisers amoureux.

BONAPARTE.

LETTRE XIV. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Modène, le 26 vendémiaire an V (17 octobre 1796),
à 9 heures du soir.

J'ai été avant-hier toute la journée en campagne. J'ai gardé hier le lit. La fièvre et un violent mal de tête, tout cela m'a empêché d'écrire à mon adorable amie ; mais j'ai reçu ses lettres, je les ai pressées contre mon cœur et mes lèvres, et la douleur de l'absence, cent milles d'éloignement, ont disparu. Dans ce moment je t'ai vue près de moi, non capricieuse et fâchée, mais douce, tendre, avec cette onction de bonté qui est exclusivement le partage de ma Joséphine. C'était un rêve ; juge si cela m'a guéri de la fièvre. Tes lettres sont froides comme cinquante ans, elles ressemblent à quinze ans de mariage. On y voit l'amitié et les sentiments de cet hiver de la vie. Fi ! Joséphine !... C'est bien méchant, bien mauvais, bien traître à vous. Que vous reste-t-il pour me rendre bien à plaindre? Ne plus m'aimer? Eh ! c'est déjà fait. Me haïr? Eh bien ! je le souhaite, tout avilit hors la haine ; mais l'indifférence au pouls de marbre, à l'œil fixe, à la démarche monotone !....

Mille, mille baisers bien tendres, comme mon cœur.

Je me porte un peu mieux, je pars demain.

Les Anglais évacuent la Méditerranée. La Corse est à nous. Bonne nouvelle pour la France, et pour l'armée.

BONAPARTE.

LETTRE XV. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Vérone, le 19 brumaire au V (9 novembre 1796).

Je suis arrivé depuis avant-hier à Vérone, ma bonne amie. Quoique fatigué, je suis bien portant, bien affairé, et je t'aime toujours à la passion. Je monte à cheval.

Je t'embrasse mille fois.

BONAPARTE.

LETTRE XVI. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Vérone, le 3 frimaire an V (13 novembre 1796).

Je ne t'aime plus du tout; au contraire, je te déteste. Tu es une vilaine, bien gauche, bien bête, bien cendrillon. Tu ne m'écris

pas du tout, tu n'aimes pas ton mari; tu sais le plaisir que tes lettres lui font, et tu ne lui écris pas six lignes jetées au hasard !

Que faites-vous donc toute la journée, madame? Quelle affaire si importante vous ôte le temps d'écrire à votre bien bon amant? Quelle affection étouffe et met de côté l'amour, le tendre et constant amour que vous lui avez promis? Quel peut être ce merveilleux, ce nouvel amant qui absorbe tous vos instants, tyrannise vos journées et vous empêche de vous occuper de votre mari? Joséphine, prenez-y garde, une belle nuit les portes enfoncées, et me voilà.

En vérité, je suis inquiet, ma bonne amie, de ne pas recevoir de tes nouvelles; écris-moi vite quatre pages, et de ces aimables choses qui remplissent mon cœur de sentiment et de plaisir.

J'espère qu'avant peu je te serrerai dans mes bras et je te couvrirai d'un million de baisers brûlants comme sous l'équateur.

BONAPARTE.

LETTRE XVII. — A JOSÉPHINE, A MILAN

Vérone, le 4 frimaire an V (24 novembre 1796).

J'espère bientôt, ma douce amie, être dans tes bras. Je t'aime à la fureur. J'écris à Paris par ce courrier. Tout va bien. Wurmser a été battu hier soir sous Mantoue. Il ne manque à ton mari que l'amour de Joséphine pour être heureux.

BONAPARTE.

LETTRE XVIII. — A JOSÉPHINE, A GÊNES

Milan, le 7 frimaire an V, à trois heures après midi (27 novembre 1796).

J'arrive à Milan, je me précipite dans ton appartement, j'ai tout quitté pour te voir, te presser dans mes bras;..... tu n'y étais pas : tu cours les villes avec des fêtes; tu t'éloignes de moi lorsque j'arrive, tu ne te soucies plus de ton cher Napoléon. Un caprice te l'a fait aimer, l'inconstance te le rend indifférent.

Accoutumé aux dangers, je sais le remède aux ennuis et aux maux de la vie. Le malheur que j'éprouve est incalculable, j'avais droit de n'y pas compter.

Je serai ici jusqu'au 9 dans la journée. Ne te dérange pas ; cours les plaisirs ; le bonheur est fait pour toi. Le monde entier est trop heureux s'il peut te plaire, et ton mari seul est bien, bien malheureux.

BONAPARTE.

LETTRE XIX. — A JOSÉPHINE, A GÊNES

Milan, le 8 frimaire an V, huit heures du soir
(28 novembre 1796).

Je reçois le courrier que Berthier avait expédié à Gênes. Tu n'as pas eu le temps de m'écrire, je le sens facilement. Environnée de plaisirs et de jeux, tu aurais tort de me faire le moindre sacrifice.

Berthier a bien voulu me montrer la lettre que tu lui as écrite. Mon intention n'est pas que tu déranges rien à tes calculs, ni aux parties de plaisir qui te sont offertes ; je n'en vaux pas la peine, et le bonheur ou le malheur d'un homme que tu n'aimes pas, n'a pas le droit d'intéresser.

Pour moi, t'aimer seule, te rendre heureuse, ne rien faire qui puisse te contrarier, voilà le destin et le but de ma vie.

Sois heureuse, ne me reproche rien, ne t'intéresse pas à la félicité d'un homme qui

ne vit que de ta vie, ne jouit que de tes plaisirs et de ton bonheur. Quand j'exige de toi un amour pareil au mien, j'ai tort : pourquoi vouloir que la dentelle pèse autant que l'or? Quand je te sacrifie tous mes désirs, toutes mes pensées, tous les instants de ma vie, j'obéis à l'ascendant que tes charmes, ton caractère, et toute ta personne ont su prendre sur mon malheureux cœur. J'ai tort, si la nature ne m'a pas donné les attraits pour te captiver; mais ce que je mérite de la part de Joséphine, ce sont des égards, de l'estime, car je l'aime à la fureur et uniquement.

Adieu, femme adorable, adieu, ma Joséphine. Puisse le sort concentrer dans mon cœur tous les chagrins et toutes les peines ; mais qu'il donne à ma Joséphine des jours prospères et heureux. Qui le mérite plus qu'elle ? Quand il sera constaté qu'elle ne peut plus aimer, je renfermerai ma douleur profonde, et je me contenterai de pouvoir lui être utile et bon à quelque chose.

Je rouvre ma lettre pour te donner un baiser...... Ah ! Joséphine !... Joséphine !...

BONAPARTE.

LETTRE XX. — A JOSÉPHINE, A BOLOGNE

Forli, 15 pluviôse an V (3 février 1797).

Je t'ai écrit ce matin. Je pars cette nuit. Nos troupes sont à Rimini. Ce pays commence à se rassurer. Je suis toujours un peu fatigué par mon rhume.

Je t'adore et te donne mille baisers.

Mille choses à ma sœur.

BONAPARTE.

LETTRE XXI. — A JOSÉPHINE, A BOLOGNE

Ancône, le 22 pluviôse an V (10 février 1797).

Nous sommes à Ancône depuis deux jours. Nous avons pris la citadelle après une petite fusillade, et par un coup de main. Nous avons fait 1200 prisonniers ; j'ai renvoyé les 50 officiers chez eux.

Je suis toujours à Ancône. Je ne te fais pas venir, parce que tout n'est pas encore terminé, mais sous peu de jours j'espère que cela sera terminé. D'ailleurs, ce pays-ci est très maussade, et tout le monde a peur.

Je pars demain pour les montagnes. Tu

ne m'écris point ; tu devais cependant me donner de tes nouvelles tous les jours.

Je te prie d'aller te promener tous les jours, cela te fera du bien.

Je te donne un million de baisers. Je ne me suis jamais autant ennuyé qu'à cette vilaine guerre-ci.

Adieu, ma douce amie, pense à moi.

BONAPARTE.

LETTRE XXII. — A JOSÉPHINE, A BOLOGNE

Ancône, le 25 pluviôse an V (13 février 1797).

Je ne reçois pas de tes nouvelles, et je ne doute pas que tu ne m'aimes plus. Je t'ai envoyé des journaux et différentes lettres. Je pars à l'instant pour passer les montagnes. Du moment que je saurai à quoi m'en tenir, je te ferai venir avec moi : c'est le vœu le plus cher de mon cœur.

Mille et mille baisers.

BONAPARTE.

LETTRE XXIII. — A JOSÉPHINE, A BOLOGNE

Tolentino, le 28 pluviôse an V (16 février 1797).

Tu es triste, tu es malade, tu ne m'écris plus, tu veux t'en aller à Paris. N'aimerais-tu plus ton ami? Cette idée me rend malheureux. Ma douce amie, la vie est pour moi insupportable, depuis que je suis instruit de ta tristesse.

Je m'empresse de t'envoyer Moscati, afin qu'il puisse te soigner. Ma santé est un peu faible ; mon rhume dure toujours. Je te prie de te ménager, de m'aimer autant que je t'aime, et de m'écrire tous les jours. Mon inquiétude est sans égale.

J'ai dit à Moscati de t'accompagner à Ancône, si tu veux y venir. Je t'écrirai là pour te faire savoir où je suis.

Peut-être ferai-je la paix avec le Pape, et serai-je bientôt près de toi ; c'est le vœu le plus ardent de mon âme.

Je te donne cent baisers. Crois que rien n'égale mon amour, si ce n'est mon inquiétude. Ecris-moi tous les jours toi-même. Adieu, très chère amie.

BONAPARTE.

LETTRE XXIV. — A JOSÉPHINE, A BOLOGNE

Tolentino, 1er ventôse an V (19 février 1797).

La paix avec Rome vient d'être signée. Bologne, Ferrare, la Romagne sont cédées à la République. Le Pape nous donne trente millions dans peu de temps, et des objets d'art.

Je pars demain matin pour Ancône, et de là pour Rimini, Ravenne et Bologne. Si ta santé te le permet viens à Rimini ou Ravenne; mais, ménage-toi, je t'en conjure.

Pas un mot de ta main; bon Dieu! qu'ai-je donc fait? Ne penser qu'à toi, n'aimer que Joséphine, ne vivre que pour ma femme, ne jouir que du bonheur de mon amie, cela doit-il me mériter de sa part un traitement si rigoureux? Mon amie, je t'en conjure, pense souvent à moi, et écris-moi tous les jours. Tu es malade, ou tu ne m'aimes pas! Crois-tu donc que mon cœur soit de marbre? Et mes peines t'intéressent-elles si peu? Tu me connaîtrais bien mal! Je ne le puis croire. Toi, à qui la nature a donné l'esprit, la douceur et la beauté, toi qui seule pouvais régner dans mon cœur, toi qui sais

trop, sans doute, l'empire absolu que tu as sur moi !

Ecris-moi, pense à moi, et aime-moi.

Pour la vie tout à toi.

BONAPARTE.

LETTRES

DU

PREMIER CONSUL BONAPARTE

A SA FEMME,

PENDANT LA CAMPAGNE DE MARENGO

AN VIII (1800)

LETTRE XXV. — A JOSÉPHINE, A PARIS

Lausanne, le 25 floréal an VIII (13 mai 1800).

Je suis depuis hier à Lausanne. Je pars demain. Ma santé est assez bonne. Ce pays-ci est très beau. Je ne vois pas d'inconvénient, d'ici à dix ou douze jours, à ce que tu viennes à ma rencontre; mais il faudra marcher incognito, et ne pas dire ou tu vas, parce que je ne veux pas que l'on sache ce que je dois faire. Tu peux dire que tu vas à Plombières.

Je t'enverrai Moustache (1) qui vient d'arriver.

Milles choses tendres à Hortense. Eugène n'arrivera que d'ici à huit jours : il est en route.

BONAPARTE.

1. Courrier du Premier Consul.

LETTRE XXVI. — A JOSÉPHINE, A PARIS

Torre di Garofolo, le 26 floréal an VIII
(15 mai 1800).

Je pars dans l'instant pour aller coucher à Saint-Maurice. Je n'ai point reçu de lettres de toi ; cela n'est pas bien ; je t'ai écrit tous les courriers.

Eugène doit arriver après-demain. Je suis un peu enrhumé ; mais cela ne sera rien.

Mille choses tendres à toi, ma bonne petite Joséphine, et à tout ce qui t'appartient.

BONAPARTE.

LETTRE XXVII. — A JOSÉPHINE, A PARIS

Milan (1).

Je suis à Milan, très enrhumé. Je ne souffre pas la pluie, et je l'ai eue sur le corps pendant quelques heures; cependant cela va mieux. Je ne t'engage pas à venir ici. Je serai de retour dans un mois. J'espère que je te trouverai bien portante. Je vais partir

1. Cette lettre est écrite entre le 17 et le 24 juin 1800, Bonaparte était de retour à Paris le 2 juillet.

pour Pavie et la Stradella. Nous sommes maîtres de Brescia, Crémone et Plaisance.

Mille choses tendres. Murat se comporte fort bien.

BONAPARTE.

LETTRES

DU

PREMIER CONSUL BONAPARTE

A SA FEMME,

PENDANT LES DEUX VOYAGES QU'ELLE FIT A PLOMBIÈRES
DANS LES ANNÉES X ET XI

(1801 ET 1802)

LETTRE XXVIII.—A JOSÉPHINE, A PLOMBIÈRES[1]

Paris, le 27........ an X (1801).

Il fait si mauvais temps ici que je suis resté à Paris. Malmaison, sans toi, est trop triste. La fête a été belle ; elle m'a un peu fatigué. Le vêsicatoire que l'on m'a mis au bras me fait toujours souffrir beaucoup.

J'ai reçu pour toi, de Londres (2), des plantes que j'ai envoyées à ton jardinier. S'il fait aussi mauvais à Plombières qu'ici, tu souffriras beaucoup des eaux.

Mille choses aimables à maman et à Hortense.

BONAPARTE.

---

1. Premier voyage.

2. Le prince Régent d'Angleterre, faisait, malgré la guerre, respecter les envois de plantes qui, de toutes les parties du globe, étaient faits à Joséphine.

LETTRE XXIX. — A JOSÉPHINE, A PLOMBIÈRES [1]

Malmaison, 30 prairial an XI (19 juin 1803).

Je n'ai pas encore reçu de tes nouvelles ; je pense cependant que tu as déjà dû commencer à prendre les eaux. Nous sommes ici un peu tristes, quoique l'aimable fille (2) fasse les honneurs de la maison à merveille. Je me sens depuis deux jours légèrement tourmenté de ma douleur. Le gros Eugène est arrivé hier au soir, il se porte à merveille.

Je t'aime comme le premier jour, parce que tu es bonne et aimable par-dessus tout.

Hortense m'a dit qu'elle t'écrivait souvent.

Mille choses aimables, et un baiser d'amour. Tout à toi.

BONAPARTE.

---

1. Second voyage.
2. Madame Louis Bonaparte étant grosse, n'avait pas accompagné sa mère aux eaux.

LETTRE XXX. — A JOSÉPHINE, A PLOMBIÈRES

Malmaison, 4 messidor an XI (23 juin 1803).

J'ai reçu ta lettre, bonne petite Joséphine. Je vois avec peine que tu as souffert de la route ; mais quelques jours de repos te feront du bien. Je suis assez bien portant. J'ai été hier à la chasse à Marly, et je m'y suis blessé très légèrement à un doigt en tirant un sanglier.

Hortense se porte assez bien. Son gros fils à été un peu malade, mais il va mieux. Je crois que ce soir ces dames jouent le *Barbier de Séville*. Le temps est très beau. Je te prie de croire que rien n'est plus vrai que les sentiments que j'ai pour ma petite Joséphine.

Tout à toi.

BONAPARTE.

LETTRE XXXI. — A JOSÉPHINE, A PLOMBIÈRES

Malmaison, le 8 messidor an XI (27 juin 1803).

Ta lettre, bonne petite femme, m'a appris que tu étais incommodée. Corvisart (1)

1. Médecin du Premier Consul.

m'a dit que c'était un bon signe, que les bains te feraient l'effet désiré, et qu'ils te mettraient dans un bon état. Cependant, savoir que tu es souffrante est une peine sensible pour mon cœur.

J'ai été voir hier la manufacture de Sèvres et Saint-Cloud.

Mille choses aimables pour tous.

Pour la vie.

BONAPARTE.

LETTRE XXXII. — A JOSÉPHINE, A PLOMBIÈRES

Malmaison, 12 messidor an XI (1er juillet 1803).

J'ai reçu ta lettre du 10 messidor. Tu ne me parles pas de ta santé ni de l'effet des bains. Je vois que tu comptes être de retour dans huit jours ; cela fait grand plaisir à ton ami, qui s'ennuie d'être seul !... Tu dois avoir vu le général Ney, qui part pour Plombières : il se mariera à son retour.

Hortense a joué hier Rosine dans le *Barbier de Séville* avec son intelligence ordinaire.

Je te prie de croire que je t'aime, et suis fort impatient de te revoir. Tout est triste ici sans toi.

BONAPARTE.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LE VOYAGE QU'IL FIT SUR LES CÔTES,
DANS LES ANNÉES XII ET XIII

(1804)

LETTRE XXXIII. — A L'IMPÉRATRICE, A AIX-LA-CHAPELLE

Boulogne, le 15 thermidor an XII (3 août 1804).

Mon amie, j'espère apprendre bientôt que les eaux t'ont fait beaucoup de bien. Je suis peiné de toutes les contrariétés que tu as éprouvées. Je désire que tu m'écrives souvent. Ma santé est très bonne, quoiqu'un peu fatigué. Je serai sous peu de jours à Dunkerque, d'où je t'écrirai.

Eugène est parti pour Blois.

Je te couvre de baisers.

NAPOLÉON.

LETTRE XXXIV. — A L'IMPÉRATRICE, A AIX-LA-CHAPELLE

Calais, 18 thermidor an XII (6 août 1804).

Mon amie, je suis à Calais depuis minuit; je pense en partir ce soir pour Dunkerque. Je suis content de ce que je vois, et assez bien de santé. Je désire que les eaux te fas-

sent autant de bien que m'en font le mouvement, la vue des camps et la mer.

Eugène est parti pour Blois. Hortense se porte bien. Louis (1) est à Plombières.

Je désire beaucoup te voir. Tu es toujours nécessaire à mon bonheur. Mille choses aimables chez toi.

NAPOLÉON.

LETTRE XXXV. — A L'IMPÉRATRICE, A AIX-LA-CHAPELLE

Ostende, le 26 thermidor an XII (14 août 1804).

Mon amie, je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis plusieurs jours : j'aurais cependant été fort aise d'être instruit du bon effet des eaux, et de la manière dont tu passes ton temps. Je suis depuis huit jours à Ostende. Je serai après-demain à Boulogne pour une fête assez brillante. Instruis-moi par le courrier de ce que tu comptes faire, et de l'époque où tu dois terminer tes bains.

Je suis très satisfait de l'armée et des flottilles. Eugène est toujours à Blois. Je n'entends pas plus parler d'Hortense que si

1. Frère de l'Empereur, qui avait épousé la fille de l'Impératrice.

elle était au Congo. Je lui écris pour la gronder.

Mille choses aimables pour tous.

NAPOLÉON.

LETTRE XXXVI. — A JOSÉPHINE, A SAINT-CLOUD

Trèves, le 14 vendémiaire an XIII (6 octobre 1804).

Mon amie, j'arrive à Trèves; à la même heure tu arrives à Saint-Cloud. Je me porte bien. Ne donne pas d'audience à T...., et refuse de le voir. Ne reçois B....... que devant tout le monde, et ne lui donne pas d'audience particulière. Ne promets de signer de contrats de mariage que lorsque je les aurai signés.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LA CAMPAGNE D'AUSTERLITZ

AN XIV (1805)

LETTRE XXXVII. — A JOSÉPHINE, A STRASBOURG

Le 10 vendémiaire, à dix heures du matin, an XIV
(2 octobre 1805).

Je suis encore ici en bonne santé. Je pars pour Stuttgart, où je serai ce soir. Les grandes manœuvres commencent. L'armée de Wurtemberg et de Bade se réunit à la mienne. Je suis en bonne position et je t'aime.

NAPOLÉON.

LETTRE XXXVIII. — A JOSEPHINE, A STRASBOURG

Ludwigsburg, le 12 vendémiaire, à midi, an XIV
(4 octobre 1805).

Je suis à Louisbourg. Je pars cette nuit. Il n'y a encore rien de nouveau. Toute mon armée marche. Le temps est superbe. — Ma réunion avec les Bavarois est faite. Je me porte bien. J'espère avoir dans peu de jours quelque chose d'intéressant à mander.

Porte-toi bien, et crois à tous mes sentiments. Il y a ici une très belle Cour, une

nouvelle mariée fort belle, et en tout des gens fort aimables, même notre Electrice, qui paraît fort bonne, quoique fille du roi d'Angleterre.

NAPOLÉON.

LETTRE XXXIX. — A JOSÉPHINE, A STRASBOURG

Louisbourg, 13 vendémiaire an XIV (5 octobre 1805).

Je pars à l'instant pour continuer ma marche. Tu seras, mon amie, cinq ou six jours sans avoir de mes nouvelles; ne t'en inquiète pas; cela tient aux opérations qui vont avoir lieu. Tout va bien, et comme je le pouvais espérer.

J'ai assisté à une noce du fils de l'Électeur avec une nièce du roi de Prusse. Je désire donner une corbeille de 36 à 40,000 francs à la jeune princesse. Fais-la faire, et envoie-la par un de mes chambellans à la nouvelle mariée, lorsque ces chambellans viendront me rejoindre. Il faut que ce soit fait sur-le-champ.

Adieu, mon amie; je t'aime et t'embrasse.

NAPOLÉON.

LETTRE XL. — A JOSÉPHINE, A STRASBOURG

Augsbourg, le jeudi 18 vendémiaire, à onze heures du matin (10 octobre 1805).

J'ai couché aujourd'hui chez l'ancien Électeur de Trèves, qui est fort bien logé. Depuis huit jours je cours. Des succès assez notables ont commencé la campagne. Je me porte fort bien, quoiqu'il pleuve presque tous les jours. Les événements se suivent avec rapidité. J'ai envoyé en France 4,000 prisonniers, 8 drapeaux, et j'ai 14 pièces de canon à l'ennemi.

Adieu, mon amie, je t'embrasse.

NAPOLÉON.

LETTRE XLI. — A JOSÉPHINE, A STRASBOURG

Le 20 vendémiaire, onze heures du soir, an XIV (12 octobre 1805).

Mon armée est entrée à Munich. L'ennemi est au delà de l'Inn d'un coté; l'autre armée de 60,000 hommes, je la tiens bloquée sur l'Iller, entre Ulm et Memmingen. L'ennemi est battu, a perdu la tête, et tout m'annonce la plus heureuse campagne, la plus courte et la plus brillante qui ait été faite. Je pars

dans une heure pour Burgau-sur-l'Iller.

Je me porte bien; le temps est cependant affreux. Je change d'habit deux fois par jour, tant il pleut.

Je t'aime et t'embrasse.

NAPOLÉON.

LETTRE XLII. — A JOSÉPHINE, A STRASBOURG

Elchingen, le 27 vendémiaire an XIV (19 oct. 1805).

J'ai été, ma bonne Joséphine, plus fatigué qu'il ne le fallait; une semaine entière et toutes les journées l'eau sur le corps, et les pieds froids, m'ont fait un peu de mal; mais la journée d'aujourd'hui, où je ne suis pas sorti, m'a reposé.

J'ai rempli mon dessein: j'ai détruit l'armée autrichienne par de simples marches; j'ai fait 60,000 prisonniers, pris 120 pièces de canon, plus de 90 drapeaux, et plus de 30 généraux. Je vais me porter sur les Russes; ils sont perdus. Je suis content de mon armée. Je n'ai perdu que 1500 hommes, dont les deux tiers faiblement blessés.

Le prince Charles vient couvrir Vienne.

Je pense que Masséna doit être à cette heure à Vienne.

Dès l'instant que je serai tranquille pour l'Italie, je ferai battre Eugène.

Mille choses aimables à Hortense.

Adieu, ma Joséphine, mille choses aimables partout.

NAPOLÉON.

LETTRE XLIII. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Elchingen, 29 vendémiaire à midi, an XIV (21 oct. 1805).

Je me porte assez bien, ma bonne amie. Je pars à l'instant pour Augsbourg. — J'ai fait mettre bas les armes ici à 33,000 hommes. — J'ai de 60 à 70,000 prisonniers, plus de 90 drapeaux, et de 200 pièces de canon. Jamais catastrophe pareille dans les annales militaires !

Porte-toi bien. Je suis un peu harassé. Le temps est beau depuis trois jours. La première colonne de prisonniers file aujourd'hui sur la France. Chaque colonne est de 6000 hommes.

NAPOLÉON.

LETTRE XLIV. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Augsbourg, le 1er brumaire an XIV (23 oct. 1805).

Les deux dernières nuits m'ont bien reposé, et je vais partir demain pour Munich. Je mande M. de Talleyrand et M. Maret près de moi ; je les verrai peu, et je vais me rendre sur l'Inn pour attaquer l'Autriche au sein de ses États héréditaires. J'aurais bien désiré te voir ; mais ne compte pas que je t'appelle, à moins qu'il n'y ait un armistice ou des quartiers d'hiver.

Adieu, mon amie ; mille baisers. Mes compliments à ces dames.

NAPOLÉON.

LETTRE XLV. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Munich, le dimanche 5 brumaire an XIV (27 oct. 1805).

J'ai reçu par Lemarois (1) ta lettre. J'ai vu avec peine que tu t'étais trop inquiétée. L'on m'a donné des détails qui m'ont prouvé toute la tendresse que tu me portes ; mais

1. Le général Lemarois un des plus fidèles aides de camp de Napoléon.

il faut plus de force et de confiance. J'avais d'ailleurs prévenu que je serais six jours sans t'écrire.

J'attends demain l'Électeur. A midi je pars pour confirmer mon mouvement sur l'Inn. Ma santé est assez bonne. Il ne faut pas penser à passer le Rhin avant quinze ou vingt jours. Il faut être gaie, t'amuser, et espérer qu'avant la fin du mois nous nous verrons.

Je m'avance contre l'armée russe. Dans quelques jours j'aurai passé l'Inn.

Adieu, ma bonne amie ; mille choses aimables à Hortense, à Eugène, et aux deux Napoléon.

Garde la corbeille quelque temps encore.

J'ai donné hier aux dames de cette Cour un concert. Le maître de chapelle est un homme de mérite.

J'ai chassé à une faisanderie de l'Électeur : tu vois que je ne suis pas si fatigué. M. de Talleyrand est arrivé.

NAPOLÉON.

LETTRE XLVI. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Haag, le 11 brumaire an XIV, à dix heures du soir (3 novembre 1805).

Je suis en grande marche; le temps est très froid, la terre couverte d'un pied de neige. Cela est un peu rude. Il ne manque heureusement pas de bois; nous sommes ici toujours dans les forêts. Je me porte assez bien. Mes affaires vont d'une manière satisfaisante; mes ennemis doivent avoir plus de soucis que moi.

Je désire avoir de tes nouvelles, et apprendre que tu es sans inquiétude.

Adieu, mon amie, je vais me coucher.

Napoléon.

LETTRE XLVII. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Mardi, 14 brumaire an IV (5 nov. 1805).

Je suis à Lintz. Le temps est beau. Nous sommes à vingt-huit lieues de Vienne. Les Russes ne tiennent pas; ils sont en grande retraite. La Maison d'Autriche est fort embarrassée; à Vienne, on évacue tous les ba-

gages de la Cour. Il est probable que d'ici à cinq ou six jours il y aura du nouveau. Je désire bien te revoir. Ma santé est bonne.

Je t'embrasse.

NAPOLÉON.

LETTRE XLVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Le 24 brumaire an XIV, à neuf heures du soir (15 novembre 1805).

Je suis à Vienne depuis deux jours, ma bonne amie, un peu fatigué. Je n'ai pas encore vu la ville de jour; je l'ai parcourue la nuit. Demain je reçois les notables et les corps. Presque toutes mes troupes sont au delà du Danube, à la poursuite des Russes.

Adieu, ma Joséphine; du moment que cela sera possible, je te ferai venir. Mille choses aimables pour toi.

NAPOLÉON.

LETTRE XLIX. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Vienne, 25 brumaire an XIV (16 novembre 1805).

J'écris à M. d'Harville (1) pour que tu partes, et que tu te rendes à Bade, de là à

1. Le général d'Harville, oncle du colonel Caulaincourt.

Stuttgart, et de là à Munich. Tu donneras, à Stuttgart, la corbeille à la princesse Paul. Il suffit qu'il y ait pour 15 à 20,000 francs; le reste sera pour faire des présents, à Munich, aux filles de l'Electrice de Bavière. Tout ce que tu as su par Madame de Serent (1) est définitivement arrangé. Porte de quoi faire des présents aux dames et aux officiers qui seront de service près de toi. Sois honnête, mais reçois tous les hommages : l'on te doit tout, et tu ne dois rien que par honnêteté. L'Electrice de Wurtemberg est fille du roi d'Angleterre, c'est une bonne femme, tu dois la bien traiter, mais cependant sans affectation.

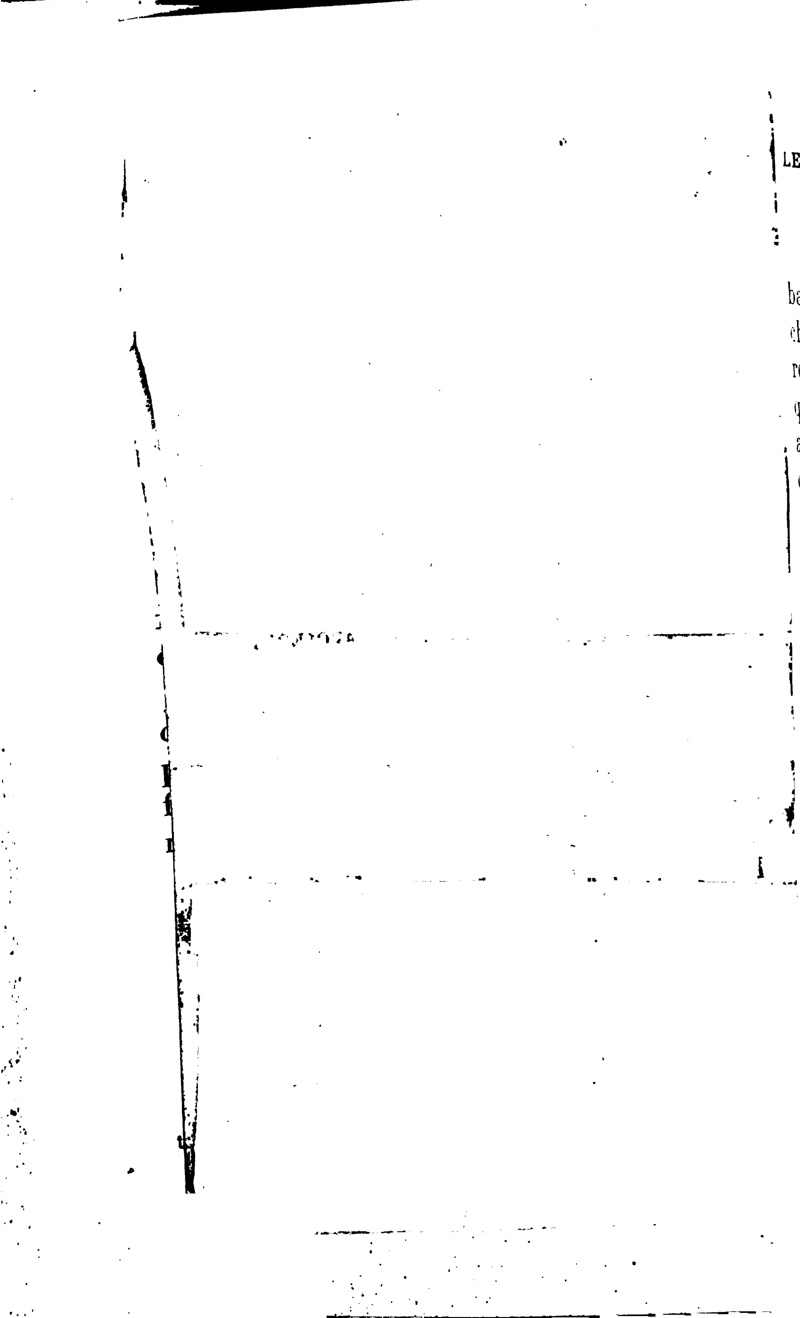
Je serai bien aise de te voir, du moment que mes affaires me le permettront. Je pars pour mon avant-garde. Il fait un temps affreux, il neige beaucoup; du reste, toutes mes affaires vont bien.

Adieu, ma bonne amie.

NAPOLÉON.

---

1. La comtesse de Serent, dame du palais de l'Impératrice.



LETTRE L. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Austerlitz, 12 frimaire an XIV (3 décembre 1805).

Je t'ai expédié Lebrun du champ de bataille. J'ai battu l'armée russe et autrichienne commandée par les deux Empereurs. Je me suis un peu fatigué, j'ai bivouaqué huit jours en plein air, par des nuits assez fraîches. Je couche ce soir dans le château du prince Kaunitz, où je vais dormir deux ou trois heures. L'armée russe est non seulement battue, mais détruite.

Je t'embrasse.

N[illegible]OLEON.

LETTRE LI. — A L'IMPÉRATRICE, A MUNICH

Austerlitz, 14 frimaire an XIV (5 décembre 1805).

J'ai conclu une trêve. Les Russes s'en vont. La bataille d'Austerlitz est la plus belle de toutes celles que j'ai données : 45 drapeaux, plus de 150 pièces de canon, les étendards de la Garde de Russie, 20 généraux, 30,000 prisonniers, plus de 20,000 tués ; spectacle horrible !

L'Empereur Alexandre est au désespoir, et s'en va en Russie. J'ai vu hier à mon

bivouac l'Empereur d'Allemagne; nous causâmes deux heures; nous sommes convenus de faire vite la paix.

Le temps n'est pas encore très mauvais. Voilà enfin le repos rendu au continent; il faut espérer qu'il va l'être au monde : les Anglais ne sauraient nous faire front.

Je verrai avec bien du plaisir le moment qui me rapprochera de toi,

Il court un petit mal d'yeux qui dure deux jours; je n'en ai pas encore été atteint,

Adieu, ma bonne amie; je me porte assez bien, et suis fort désireux de t'embrasser.

NAPOLÉON.

LETTRE LII. — A L'IMPÉRATRICE, A MUNICH

Austerlitz, 16 frimaire an XIV (7 décembre 1805).

J'ai conclu un armistice; avant huit jours la paix sera faite. Je désire apprendre que tu es arrivée à Munich en bonne santé. Les Russes s'en vont, ils ont fait une perte immense. Plus de 20,000 morts et 30,000 pris : leur armée est réduite des trois quarts. Buxhœwden, leur général en chef, est tué. J'ai 3,000 blessés et 7 à 800 morts.

J'ai un peu mal aux yeux ; c'est une maladie courante et très peu de chose.

Adieu, mon amie ; je désire bien te revoir.

Je vais coucher ce soir à Vienne.

NAPOLÉON.

LETTRE LIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MUNICH

Brunn, le 19 frimaire an XIV (10 décembre 1805).

Il y a fort longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles. Les belles fêtes de Bade, de Stuttgart et de Munich font-elles oublier les pauvres soldats qui vivent couverts de boue, de pluie et de sang?

Je vais partir sous peu pour Vienne. L'on travaille à conclure la paix. Les Russes sont partis, et fuient loin d'ici; ils s'en retournent en Russie, bien battus et fort humiliés.

Je désire bien me retrouver près de toi.

Adieu, mon amie.

Mon mal d'yeux est guéri.

NAPOLÉON.

LETTRE LIV. — A L'IMPÉRATRICE, A MUNICH

Le 28 frimaire, an XIV (19 décembre 1805).

Grande Impératrice, pas une lettre de vous depuis votre départ de Strasbourg. Vous avez passé à Bade, à Stuttgart, à Munich, sans nous écrire un mot. Ce n'est pas bien aimable ni bien tendre ! Je suis toujours à Brunn. Les Russes sont partis ; j'ai une trêve. Dans peu de jours je verrai ce que je deviendrai. Daignez du haut de vos grandeurs vous occuper un peu de vos esclaves.

NAPOLÉON.

LETTRE LV. — A L'IMPÉRATRICE, A MUNICH

Schœnbrunn, le 29 frimaire an XIV (20 décembre 1805).

Je reçois ta lettre du 25. J'apprends avec peine que tu es souffrante ; ce n'est pas là une bonne disposition pour faire cent lieues dans cette saison. Je ne sais ce que je ferai : je dépends des événements ; je n'ai pas de volonté ; j'attends tout de leur issue. Reste à Munich, amuse-toi ; cela n'est pas difficile, lorsqu'on a tant de personnes aimables, et

5 Z . 3

dans un si beau pays. Je suis, moi, assez occupé. Dans quelques jours je serai décidé.

Adieu, mon amie; mille choses aimables et tendres.

NAPOLÉON.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LA CAMPAGNE DE PRUSSE ET DE RUSSIE

(1806)

LETTRE LVI. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Wurzbourg, 5 octobre 1806.

Il n'y a pas d'inconvénient que la princesse de Bade se rende à Mayence. Je ne sais pas pourquoi tu pleures ; tu as tort de te faire du mal. Hortense est un peu pédante ; elle aime à donner des conseils. Elle m'a écrit, je lui réponds. Il faut qu'elle soit heureuse et gaie. Le courage et la gaieté, voilà la recette.

Adieu, mon amie ; le grand-duc m'a parlé de toi, il t'a vue à Florence lors de la retraite.

NAPOLÉON.

LETTRE LVII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Bamberg, le 7 octobre 1806.

Je pars ce soir, mon amie, pour Cronach. Toute mon armée est en mouvement. Tout marche bien, ma santé est parfaite. Je n'ai encore reçu qu'une lettre de toi. J'en

ai reçu d'Eugène et d'Hortense. Stéphanie (1) doit être chez toi. Son mari veut faire la guerre ; il est avec moi.

Adieu, mille baisers et bonne santé.

NAPOLÉON.

LETTRE LVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Géra, le 13 octobre, à deux heures du matin, 1806.

Je suis aujourd'hui à Géra, ma bonne amie; mes affaires vont fort bien, et tout comme je pouvais l'espérer. Avec l'aide de Dieu, en peu de jours cela aura pris un caractère bien terrible, je crois, pour le pauvre roi de Prusse, que je plains personnellement, parce qu'il est bon. La reine est à Erfurt avec le roi. Si elle veut voir une bataille, elle aura ce cruel plaisir. Je me porte à merveille ; j'ai déjà engraissé depuis mon départ; cependant je fais, de ma personne, vingt et vingt-cinq lieues par jour, à cheval, en voiture, de toutes les manières. Je me couche à huit heures, et suis

1. Stéphanie de Beauharnais, fille du comte de Beauharnais, adoptée par l'Empereur, et mariée au prince héréditaire de Bade.

levé à minuit; je songe quelquefois que tu n'es pas encore couchée.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LIX. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Iéna, le 15 octobre, à 3 heures du matin, 1806.

Mon amie, j'ai fait de belles manœuvres contre les Prussiens. J'ai remporté hier une grande victoire. Ils étaient 150,000 hommes; j'ai fait 20,000 prisonniers, pris 100 pièces de canon, et des drapeaux. J'étais en présence, et près du roi de Prusse; j'ai manqué de le prendre, ainsi que la reine. Je bivouaque depuis deux jours. Je me porte à merveille.

Adieu mon amie; porte-toi bien, et aime-moi.

Si Hortense est à Mayence, donne-lui un baiser, ainsi qu'à Napoléon et au petit.

NAPOLÉON.

LETTRE LX. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Weimar, le 16 octobre, à 5 heures du soir, 1806.

M. Talleyrand t'aura montré le bulletin, ma bonne amie; tu y auras vu mes succès. Tout a été comme je l'avais calculé, et jamais une armée n'a été plus battue et plus entièrement perdue. Il me reste à te dire que je me porte bien, et que la fatigue, le bivouac, les veilles m'ont engraissé.

Adieu, ma bonne amie; mille choses aimables à Hortense et au grand Monsieur Napoléon.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXI. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Wittemberg, le 23 octobre, à midi, 1806.

J'ai reçu plusieurs lettres de toi. Je ne t'écris qu'un mot: mes affaires vont bien. Je serai demain à Potsdam, et le 25 à Berlin. Je me porte à merveille ; la fatigue me réussit. Je suis bien aise de te savoir avec Hortense et Stéphanie, en grande com-

pagnie. Le temps a été beau jusqu'à présent.

Mille amitiés à Stéphanie, et à tout le monde, sans oublier M. Napoléon.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Potsdam, le 24 octobre 1806.

Je suis à Potsdam, ma bonne amie, depuis hier; j'y resterai aujourd'hui. Je continue à être satisfait des affaires. Ma santé est bonne; le temps très beau. Je trouve *Sans-Souci* (1) très agréable.

Adieu, mon amie. Bien des choses à Hortense et à M. Napoléon.

NAPOLÉON.

LETTRE LXIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

1er novembre, 2 heures du matin, 1806.

Talleyrand arrive et me dit, mon amie, que tu ne fais que pleurer. Que veux-tu donc? Tu as ta fille, tes petits-enfants, et

1. Château du roi de Prusse.

de bonnes nouvelles ; voilà bien des moyens d'être contente et heureuse.

Le temps est ici superbe ; il n'a pas encore tombé de toute la campagne une seule goutte d'eau. Je me porte fort bien, et tout va au mieux.

Adieu, mon amie ; j'ai reçu une lettre de M. Napoléon ; je ne crois pas qu'elle soit de lui, mais d'Hortense.

Mille choses à tout le monde.

NAPOLÉON.

LETTRE LXIV. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Berlin, le 2 novembre 1806.

Je reçois ta lettre du 26 octobre. Nous avons ici un temps superbe. Tu verras par le bulletin que nous avons pris Stettin ; c'est une place très forte. Toutes mes affaires vont au mieux, et je suis fort satisfait. Il me manque le plaisir de te voir, mais j'espère que cela ne tardera pas.

Mille choses à Hortense, à Stéphanie et au petit Napoléon.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXV. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Berlin, le 6 novembre, à 9 heures du soir, 1806

J'ai reçu ta lettre, où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes (1) ; il est vrai que je hais les femmes intrigantes au-delà de tout. Je suis accoutumé à des femmes bonnes, douces et conciliantes ; ce sont celles que j'aime. Si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute, mais la tienne. Au reste, tu verras que j'ai été fort bon pour une qui s'est montrée sensible et bonne, madame d'Hatzfeld. Lorsque je lui montrai la lettre de son mari, elle me dit en sanglotant, avec une profonde sensibilité, et naïvement : *Ah! c'est bien là son écriture!* Lorsqu'elle lisait, son accent allait à l'âme ; elle me fit peine. Je lui dis : *Eh bien! Madame, jetez cette lettre au feu, je ne serai plus assez puissant pour faire punir votre mari*. Elle brûla la lettre, et me parut bien heureuse. Son mari est depuis fort tranquille : deux heures plus tard, il était perdu.

1. L'Impératrice, dans la lettre dont il est ici question, avait témoigné à l'Empereur combien elle était affligée de voir la reine de Prusse traitée avec peu de ménagement dans les bulletins de la Grande Armée.

Tu vois donc que j'aime les femmes bonnes, naïves et douces ; mais c'est que celles-là seules te ressemblent.

Adieu, mon amie, je me porte bien.

NAPOLÉON.

LETTRE LXVI. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Berlin, 9 novembre 1806.

Ma bonne amie, je t'annonce de bonnes nouvelles, Magdebourg s'est rendu, et le 7 novembre, j'ai pris à Lubeck 20,000 hommes qui étaient échappés depuis huit jours. Ainsi, voilà toute l'armée prise ; il ne reste pas à la Prusse, au-delà de la Vistule, 20,000 hommes. Plusieurs de mes corps d'armée sont en Pologne. Je suis toujours à Berlin. Je me porte assez bien.

Adieu, mon amie ; mille amitiés à Hortense, à Stéphanie et aux petits Napoléon.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXVII.—A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Berlin, le 16 novembre 1806.

Je reçois ta lettre du 11 novembre. Je vois avec satisfaction que mes sentiments te font plaisir. Tu as tort de penser qu'ils puissent être flattés ; je t'ai parlé de toi comme je te vois. Je suis affligé de penser que tu t'ennuies à Mayence. Si le voyage n'était pas si long, tu pourrais venir jusqu'ici, car il n'y a plus d'ennemi, ou il est au delà de la Vistule, c'est-à-dire à plus de 120 lieues d'ici. J'attendrai ce que tu en penses. Je serai bien aise aussi de voir M. Napoléon.

Adieu, ma bonne amie.

Tout à toi.

Napoléon.

J'ai ici encore trop d'affaires pour que je puisse retourner à Paris.

LETTRE LXVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Berlin, le 22 novembre, à 10 heures du soir, 1806.

Je reçois ta lettre. Je suis fâché de te voir triste; tu n'as cependant que des raisons

d'être gaie. Tu as tort de montrer tant de bonté à des gens qui s'en montrent indignes. Madame L....... est une sotte, si bête que tu devrais la connaître, et ne lui prêter aucune attention. Sois contente, heureuse de mon amitié, de tout ce que tu m'inspires. Je me déciderai dans quelques jours à t'appeler ici, ou à t'envoyer à Paris.

Adieu, mon amie; tu peux actuellement aller, si tu veux, à Darmstadt, à Francfort; cela te dissipera.

Mille choses à Hortense.

NAPOLÉON.

LETTRE LXIX. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Küstrin, le 26 novembre 1806.

Je suis à Custrin pour faire un tour et quelques reconnaissances ; je verrai dans deux jours si tu dois venir. Tu peux te tenir prête. Je serai fort aise que la reine de Hollande soit du voyage. Il faut que la grande-duchesse de Bade en écrive à son mari.

Il est deux heures du matin; je viens de me lever; c'est l'usage de la guerre.

Mille choses aimables à toi et à tout le monde.

NAPOLÉON.

LETTRE LXX. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Mescritz, le 27, à 2 heures après minuit, 1806.

Je vais faire un tour en Pologne; c'est ici la première ville. Je serai ce soir à Posen, après quoi je t'appellerai à Berlin, afin que tu y arrives le même jour que moi. Ma santé est bonne, le temps un peu mauvais il pleut depuis trois jours. Mes affaires vont bien. Les Russes fuient.

Adieu, mon amie; mille choses aimables à Hortense, Stéphanie et aux petits Napoléon.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXI. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Posen, le 29 à midi, 1806.

Je suis à Posen, capitale de la grande Pologne. Le froid commence; je me porte bien. Je vais faire une tournée en Pologne. Mes troupes sont aux portes de Varsovie.

Adieu, mon amie; mille choses aimables, Je t'embrasse de cœur.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Posen, le 2 décembre 1806.

C'est aujourd'hui l'anniversaire d'Austerlitz. J'ai été à un bal de la ville. Il pleut. Je me porte bien. Je t'aime et te désire. Mes troupes sont à Varsovie. Il n'a pas encore fait froid. Toutes ces Polonaises sont Françaises; mais il n'y a qu'une femme pour moi. La connaîtrais-tu? Je te ferais bien son portrait; mais il faudrait trop le flatter pour que tu te reconnusses; cependant, à dire vrai, mon cœur n'aurait que de bonnes choses à en dire. Ces nuits-ci sont longues, tout seul.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Le 3 décembre, à midi, 1806.

Je reçois ta lettre du 26 novembre; j'y vois deux choses : tu me dis que je ne lis pas tes lettres; cela est mal pensé. Je te sais

mauvais gré d'une si mauvaise opinion. Tu me dis que ce pourrait être par quelque rêve de la nuit, et tu ajoutes que tu n'es pas jalouse. Je me suis aperçu depuis longtemps que les gens colères soutiennent toujours qu'ils ne sont pas colères, que ceux qui ont peur, disent souvent qu'ils n'ont pas peur; tu es donc convaincue de jalousie; j'en suis enchanté! Du reste, tu as tort; je ne pense à rien moins, et dans les déserts de la Pologne l'on songe peu aux belles... J'ai eu hier un bal de la noblesse de la province; d'assez belles femmes, assez riches, assez mal mises, quoiqu'à la mode de Paris.

Adieu, mon amie; je me porte bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXIV. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Posen, le 3 décembre, à 6 heures du soir.

Je reçois ta lettre du 27 novembre, où je vois que ta petite tête s'est montée. Je me suis souvenu de ce vers :

Désir de femme est un feu qui dévore.

Il faut cependant te calmer. Je t'ai écrit que j'étais en Pologne, que, lorsque les quartiers d'hiver seraient assis, tu pourrais venir; il faut donc attendre quelques jours. Plus on est grand et moins on doit avoir de volonté; l'on dépend des événements et des circonstances. Tu peux aller à Francfort et à Darmstadt. J'espère sous peu de jours t'appeler; mais il faut que les événements le veuillent. La chaleur de ta lettre me fait voir que vous autres jolies femmes, vous ne connaissez pas de barrières ; ce que vous voulez, doit être; mais moi, je me déclare le plus esclave des hommes : mon maître n'a pas d'entrailles, et ce maître c'est la nature des choses.

Adieu, mon amie ; porte-toi bien. La personne dont je t'ai voulu parler est madame L......, dont tout le monde dit bien du mal : l'on m'assure qu'elle était plus prussienne que française. Je ne le crois pas ; mais je la crois une sotte qui ne dit que des bêtises.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXV. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Posen, le 9 décembre 1806.

J'ai reçu ta lettre du 1er décembre, je vois avec plaisir que tu es plus gaie; que la reine de Hollande (1) veut venir avec toi; il me tarde d'en donner l'ordre; mais il faut encore attendre quelques jours. Mes affaires vont bien.

Adieu, mon amie; je t'aime, et te veux voir heureuse.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXVI. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Posen, le 10 décembre, à 5 heures du soir, 1806.

Un officier m'apporte un tapis de ta part; il est un peu court et étroit; je ne t'en remercie pas moins. Je me porte assez bien. Le temps est fort variable. Mes affaires vont assez bien. Je t'aime et te désire beaucoup.

Adieu, mon amie; je t'écrirai de venir

1. Hortense.

avec au moins autant de plaisir que tu viendras.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Un baiser à Hortense, à Stéphanie et à Napoléon.

LETTRE LXXVII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Posen, le 12 décembre, à 7 heures du soir, 1806.

Je n'ai pas reçu de lettres de toi, mon amie; je sais cependant que tu te portes bien. Ma santé est bonne, le temps très-doux; la mauvaise saison n'est pas encore commencée, mais les chemins sont mauvais dans un pays où il n'y a pas de chaussées. Hortense viendra donc avec Napoléon; j'en suis enchanté. Il me tarde bien de voir les choses pouvoir me mettre à même de te faire venir.

J'ai fait ma paix avec la Saxe. L'Électeur est roi, et de la Confédération.

Adieu, ma bien-aimée Joséphine.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Un baiser à Hortense, à Napoléon et à Stéphanie.

Paër, le fameux musicien, sa femme, virtuose que tu as vue à Milan il y a douze ans, et Brizzi, sont ici ; ils me donnent un peu de musique tous les soirs.

LETTRE LXXVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Posen, le 15 décembre, à 3 heures après-midi, 1806.

Mon amie, je pars pour Varsovie. Dans une quinzaine de jours je serai de retour. J'espère qu'alors je pourrai t'appeler. Toutefois, si cela était long, je verrais avec plaisir que tu retournasses à Paris, où tu es désirée. Tu sais bien que je dépends des événements. Toutes mes affaires vont très bien. Ma santé est très-bonne, je me porte au mieux.

Adieu, mon amie. J'ai fait la paix avec la Saxe.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXIX. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Varsovie, le 20 décembre, à 3 heures après-midi, 1806.

Je n'ai point reçu de tes nouvelles, mon amie. Je me porte bien. Je suis depuis deux jours à Varsovie. Mes affaires vont bien. Le temps est très doux, et même un peu humide. Il n'a pas encore gelé un peu fort; il fait le temps du mois d'octobre.

Adieu, ma bonne amie; j'aurais bien envie de te voir, mais j'espère dans cinq à six jours pouvoir te mander.

Mille choses aimables à la reine de Hollande et à ses petits Napoléon.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXX. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Golymin, le 29 décembre, à 5 heures du matin, 1806.

Je ne t'écris qu'un mot, mon amie; je suis dans une mauvaise grange. J'ai battu les Russes, je leur ai pris 30 pièces de canon, leurs bagages, et fait 6,000 prison-

niers; mais le temps est affreux ; il pleut, nous avons de la boue jusqu'aux genoux.

Dans deux jours je serai à Varsovie, d'où je t'écrirai.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXXI. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Pultusk, le 31 décembre 1806.

J'ai bien ri en recevant tes dernières lettres. Tu te fais, des belles de la grande Pologne, une idée qu'elles ne méritent pas. J'ai eu deux ou trois jours le plaisir d'entendre Paër et deux chanteuses qui m'ont fait de la très bonne musique. J'ai reçu ta lettre dans une mauvaise grange, ayant de la boue, du vent, et de la paille pour tout lit. Je serai demain à Varsovie. Je crois que tout est fini pour cette année. L'armée va entrer en quartiers d'hiver. Je hausse les épaules de la bêtise de madame de L..... ; tu devrais cependant te fâcher, et lui conseiller de n'être pas si sotte. Cela perce dans le public et indigne bien des gens.

Quant à moi, je méprise l'ingratitude

comme le plus vilain défaut du cœur. Je sais qu'au lieu de te consoler, ils t'ont fait de la peine.

Adieu, mon amie ; je me porte bien. Je ne pense pas que tu doives aller à Cassel : cela n'est pas convenable. Tu peux aller à Darmstadt.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXXII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Varsovie, le 3 janvier 1807.

J'ai reçu ta lettre, mon amie. Ta douleur me touche; mais il faut bien se soumettre aux événements. Il y a trop de pays à traverser depuis Mayence jusqu'à Varsovie ; il faut donc que les événements me permettent de me rendre à Berlin pour que je t'écrive d'y venir. Cependant l'ennemi battu s'éloigne; mais j'ai bien des choses à régler ici. Je serais assez d'opinion que tu retournasses à Paris où tu es nécessaire. Renvoie ces dames qui ont leurs affaires; tu gagneras d'être débarrassée de gens qui ont dû bien te fatiguer.

Je me porte bien ; il fait mauvais. Je t'aime de cœur.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXXIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Varsovie, le 7 janvier 1807.

Mon amie, je suis touché de tout ce que tu me dis ; mais la saison froide, les chemins très-mauvais, peu sûrs, je ne puis donc consentir à t'exposer à tant de fatigues et de dangers. Rentre à Paris pour y passer l'hiver. Va aux Tuileries ; reçois, et fais la même vie que tu as l'habitnde de mener quand j'y suis ; c'est là ma volonté. Peut-être ne tarderai-je pas à t'y rejoindre ; mais il est indispensable que tu renonces à faire trois cents lieues dans cette saison, à travers des pays ennemis, et sur les derrières de l'armée. Crois qu'il m'en coûte plus qu'à toi de retarder de quelques semaines le bonheur de te voir, mais ainsi l'ordonnent les événements et le bien des affaires.

Adieu, ma bonne amie ; sois gaie, et montre du caractère.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXXIV. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Varsovie, le 8 janvier 1807.

Ma bonne amie, je reçois ta lettre du 27 avec celles de M. Napoléon et d'Hortense, qui y étaient jointes. Je t'avais priée de rentrer à Paris. La saison est trop mauvaise, les chemins peu sûrs et détestables; les espaces trop considérables pour que je permette que tu viennes jusqu'ici, où mes affaires me retiennent. Il te faudrait au moins un mois pour arriver. Tu y arriverais malade; il faudrait peut-être repartir alors; ce serait donc folie. Ton séjour à Mayence est trop triste; Paris te réclame : vas-y, c'est mon désir. Je suis plus contrarié que toi; j'eusse aimé à partager les longues nuits de cette saison avec toi; mais il faut obéir aux circonstances.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXXV. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Varsovie, le 11 janvier 1807.

J'ai reçu ta lettre du 27, où je vois que tu étais un peu inquiète sur les événements militaires. Tout est fini, comme je te l'ai mandé, à ma satisfaction ; mes affaires vont bien. L'éloignement est trop considérable pour que je permette que, dans cette saison, tu viennes si loin. Je me porte fort bien, un peu ennuyé quelquefois de la longueur des nuits. Je vois ici, jusqu'à cette heure, assez peu de monde.

Adieu, mon amie ; je désire que tu sois gaie, et que tu donnes un peu de vie à la capitale. Je voudrais fort y être.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

J'espère que la Reine est allée à la Haye avec M. Napoléon.

LETTRE LXXXVI. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Varsovie, 16 janvier 1807.

Ma bonne amie, j'ai reçu ta lettre du 5 janvier ; tout ce que tu me dis de ta douleur me peine. Pourquoi des larmes, du chagrin? N'as-tu donc plus de courage? Je te verrai bientôt; ne doute jamais de mes sentiments; et, si tu veux m'être plus chère encore, montre du caractère et de la force d'âme. Je suis humilié de penser que ma femme puisse se méfier de mes destinées.

Adieu, mon amie; je t'aime, je désire te voir, et veux te savoir contente et heureuse.

Napoléon.

LETTRE LXXXVII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Varsovie, le 18 janvier.

Je crains que tu n'aies bien du chagrin de notre séparation qui doit encore se prolonger de quelques semaines, et de ton retour à Paris. J'exige que tu aies plus de force. L'on me dit que tu pleures toujours : fi ! que cela est laid. Ta lettre du 7 janvier

me fait de la peine. Sois digne de moi, et prends plus de caractère. Fais à Paris la représentation convenable, et surtout sois contente.

Je me porte très bien, et je t'aime beaucoup; mais, si tu pleures toujours, je te croirai sans courage et sans caractère: je n'aime pas les lâches; une Impératrice doit avoir du cœur.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXXVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Varsovie, le 19 janvier.

Mon amie, je reçois ta lettre; j'ai ri de ta peur du feu. Je suis désespéré du ton de tes lettres, et de ce qui me revient; je te défends de pleurer, d'être chagrine et inquiète; je veux que tu sois gaie, aimable et heureuse.

NAPOLÉON.

LETTRE LXXXIX. — A L'IMPÉRATRICE, A MAYENCE

Varsovie, 23 janvier 1807.

Je reçois ta lettre du 15 janvier. Il est impossible que je permette à des femmes

un voyage comme celui-ci : mauvais chemins, chemins peu sûrs et fangeux. Retourne à Paris, sois-y gaie, contente; peut-être y serai-je aussi bientôt. J'ai ri de ce que tu me dis que tu as pris un mari pour être avec lui ; je pensais, dans mon ignorance, que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la famille et la gloire ; pardon de mon ignorance ; l'on apprend toujours avec nos belles dames.

Adieu, mon amie ; crois qu'il m'en coûte de ne pas te faire venir ; dis-toi : C'est une preuve combien je lui suis précieuse.

NAPOLÉON.

LETTRE XC. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Varsovie, 25 janvier 1807.

Je vois avec peine que tu es souffrante. J'espère que tu es à Paris ; tu te remettras là. Je partage tes peines, et ne me plains pas. Mais je ne saurais vouloir te perdre en t'exposant à des fatigues et des dangers qui ne sont ni de ton rang ni de ton sexe.

Je désire que tu ne reçoives jamais à Paris T......, c'est un mauvais sujet ; tu m'affligerais de faire autrement.

ui
m
à
se
m
lu
fe
la
m
n

d
p

J
l
p
t
r

r
f

Adieu, ma bonne amie ; aime-moi et sois courageuse.

NAPOLÉON.

LETTRE XCI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Varsovie, 26, à midi, 1807.

Ma bonne amie, j'ai reçu ta lettre ; je vois avec peine comme tu t'affliges. Le pont de Mayence ne rapproche ni n'éloigne les distances qui nous séparent. Rentre donc à Paris. Je serais fâché et inquiet de te savoir si malheureuse et si isolée à Mayence. Tu comprends que je ne dois, que je ne puis consulter que le bien de mes affaires. Si je pouvais consulter mon cœur, je serais avec toi, ou toi avec moi ; car tu serais bien injuste si tu doutais de mon amour et de tous mes sentiments.

NAPOLÉON.

LETTRE XCII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Wittemberg, le 1er février, à midi, 1807.

Ta lettre du 11, de Mayence, m'a fait rire.

Je suis aujourd'hui à quarante lieues de Varsovie ; le temps est froid, mais beau.

Adieu, mon amie; sois heureuse, aie du caractère.

NAPOLÉON.

LETTRE XCIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Près d'Eylau, 7 février 1807.

Mon amie, ta lettre du 20 janvier m'a fait de la peine ; elle est trop triste. Voilà le mal de ne pas être un peu dévote ! Tu me dis que ton bonheur fait ta gloire : cela n'est pas généreux ; il faut dire : Le bonheur des autres fait ma gloire : cela n'est pas conjugal ; il faut dire : Le bonheur de mon mari fait ma gloire : cela n'est pas maternel ; il faudrait dire : Le bonheur de mes enfants fait ma gloire ; or, comme les peuples, ton mari, tes enfants, ne peuvent être heureux qu'avec un peu de gloire, il ne faut pas tant en faire fi ! Joséphine, votre cœur est excellent et votre raison faible ; vous sentez à merveille, mais vous raisonnez moins bien.

Voilà assez de querelle ; je veux que tu sois gaie, contente de ton sort, et que tu obéisses, non en grondant et en pleurant, mais de gaîté de cœur, et avec un peu de bonheur.

Adieu, mon amie : je pars cette nuit pour parcourir mes avant-postes.

NAPOLÉON.

LETTRE XCIV. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Eylau, trois heures du matin, 9 février 1807.

Mon amie, il y a eu hier une grande bataille ; la victoire m'est restée, mais j'ai perdu bien du monde ; la perte de l'ennemi, qui est plus considérable encore, ne me console pas. Enfin, je t'écris ces deux lignes moi-même, quoique je sois bien fatigué, pour te dire que je suis bien portant, et que je t'aime.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE XCV. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Eylau, le 9 février, à six heures du soir, 1807.

Je t'écris un mot, mon amie, afin que tu ne sois pas inquiète. L'ennemi a perdu la bataille, 40 pièces de canon, 10 drapeaux, 12,000 prisonniers ; il a horriblement souffert. J'ai perdu du monde, 1600 tués, 3 à 4,000 blessés.

Ton cousin Tascher se porte bien ; je l'ai appelé près de moi avec le titre d'officier d'ordonnance.

Corbineau a été tué d'un obus ; je m'étais singulièrement attaché à cet officier, qui avait beaucoup de mérite ; cela me fait de la peine. Ma Garde à cheval s'est couverte de gloire. Dallemagne est blessé dangereusement (1).

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXVI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Eylau, le 11 février, à 3 heures du matin, 1807.

Je t'écris un mot, mon amie ; tu dois avoir été bien inquiète. J'ai battu l'ennemi dans une mémorable journée, mais qui m'a coûté bien des braves. Le mauvais temps qu'il fait me porte à prendre mes cantonnements.

Ne te désole pas, je te prie ; tout cela finira bientôt, et le bonheur de te voir me

1. Il y a là une erreur de nom dans le texte primitif. C'est le général Nicolas Dahlmann, commandant des chasseurs de la Garde, qui fut tué à Eylau en traversant l'infanterie russe pendant la grande charge, tandis que le général Dallemagne était à la retraite lorsqu'il mourut le 25 juin 1813 à Nemours.

fera promptement oublier mes fatigues. Au reste, je n'ai jamais été si bien portant.

Le petit Tascher, du 4e de ligne, s'est bien comporté ; il a eu une rude épreuve. Je l'ai appelé près de moi ; je l'ai fait officier d'ordonnance ; ainsi, voilà ses peines finies. Ce jeune homme m'intéresse.

Adieu, ma bonne amie ; mille baisers.

NAPOLÉON.

LETTRE XCVII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Preussich-Eylau, le 12 février 1807.

Je t'envoie une lettre du général Darmagnac ; c'est un fort bon soldat, qui commandait le 32e. Il m'est fort attaché. Si cette madame de Richemont est riche, et que ce soit un bon parti, je verrai ce mariage avec plaisir. Fais-le connaître à l'un et à l'autre.

NAPOLÉON.

LETTRE XCVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Eylau, le 14 février 1807.

Mon amie, je suis toujours à Eylau. Ce pays est couvert de morts et de blessés. Ce

n'est pas la belle partie de la guerre; l'on souffre, et l'âme est oppressée de voir tant de victimes. Je me porte bien. J'ai fait ce que je voulais, et j'ai repoussé l'ennemi, en faisant échouer ses projets.

Tu dois être inquiète, et cette pensée m'afflige. Toutefois, tranquillise-toi, mon amie, et sois gaie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Dis à Caroline et à Pauline que le Grand-duc et le prince se portent très bien.

LETTRE XCIX. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Eylau, le 17, à 3 heures du matin, 1807.

Je reçois ta lettre, qui m'informe de ton arrivée à Paris. Je suis bien aise de t'y savoir. Je me porte bien.

La bataille d'Eylau a été très sanglante, et fort opiniâtre. Corbineau a été tué; c'était un fort brave homme; je m'étais fort affectionné à lui.

Adieu, mon amie; il fait ici chaud comme au mois d'avril; tout dégèle.

Je me porte bien.

NAPOLÉON.

LETTRE C. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Landsberg, le 18 février, à 3 heures du matin, 1807.

Je t'écris deux mots. Je me porte bien. Je suis en mouvement pour mettre mon armée en quartiers d'hiver.

Il pleut et dégèle comme au mois d'avril. Nous n'avons pas encore eu une journée froide.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Liebstadt, le 20 février, à 2 heures du matin, 1807.

Je t'écris deux mots, mon amie, pour que tu ne sois pas inquiète. Ma santé est fort bonne, et mes affaires vont bien.

J'ai remis mon armée en cantonnements.

La saison est bizarre; il gèle et il dégèle: elle est humide et inconstante.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Liebstadt, le 21 février, à 2 heures du matin, 1807.

Je reçois ta lettre du 4 février; j'y vois avec plaisir que ta santé est bonne. Paris achèvera de te rendre la gaîté et le repos, le retour à tes habitudes, la santé.

Je me porte à merveille. Le temps et le pays sont mauvais. Mes affaires vont assez bien; il dégèle et gèle dans vingt-quatre heures: l'on ne peut voir un hiver aussi bizarre.

Adieu, mon amie; je t'aime, je pense à toi, et désire te savoir contente, gaie et heureuse.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Liebstadt, le 21 février, à midi, 1807.

Je reçois ta lettre du 8, mon amie; je vois avec plaisir que tu as été à l'Opéra, et que tu as le projet de recevoir toutes les semaines. Va quelquefois au spectacle, et toujours en grande loge. Je vois aussi avec plaisir les fêtes qu'on te donne.

Je me porte très bien. Le temps est toujours incertain ; il gèle et dégèle.

J'ai remis mon armée en cantonnement pour la reposer.

Ne sois jamais triste, aime-moi, et crois à tous mes sentiments.

Napoléon.

LETTRE CIV. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Osterode, le 23, à 2 heures après midi.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre du 10. Je vois avec peine que tu es un peu incommodée.

Je suis en campagne depuis un mois, par des temps affreux, parce qu'ils sont inconstants, et varient du froid au chaud dans une semaine. Cependant, je me porte très bien.

Cherche à passer ton temps agréablement ; n'aie point de soucis, et ne doute jamais de l'amour que je te porte.

Napoléon.

LETTRE CV. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Osterode, le 2 mars 1807.

Mon amie, il y a deux ou trois jours que je ne t'ai écrit ; je me le reproche ; je connais tes inquiétudes. Je me porte fort bien ; mes affaires sont bonnes. Je suis dans un mauvais village, où je passerai encore bien du temps : cela ne vaut pas la grande ville. Je te le répète, je ne me suis jamais si bien porté ; tu me trouveras fort engraissé.

Il fait ici un temps de printemps ; la neige fond, les rivières dégèlent ; cela me fait plaisir.

J'ai ordonné ce que tu désires pour Malmaison ; soie gaie et heureuse, c'est ma volonté.

Adieu, mon amie ; je t'embrasse de cœur.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CVI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Osterode, 10 mars, à 4 heures après-midi, 1807.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre du 25. Je vois avec plaisir que tu te portes bien, et que

tu vas quelquefois te promener à Malmaison.

Ma santé est bonne, et mes affaires vont bien. Le temps est un peu revenu au froid. Je vois que cet hiver a été partout fort variable.

Adieu, mon amie; porte-toi bien, sois gaie, et ne doute jamais de mon amitié.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CVII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Osterode, le 11 mars 1807.

Mon amie, je reçois ta lettre du 27; j'y vois avec peine que tu es malade; prends du courage. Ma santé est bonne; mes affaires vont bien. J'attends la belle saison, qui ne doit pas tarder à venir. Je t'aime et te veux savoir contente et gaie.

L'on dira beaucoup de bêtises sur la bataille d'Eylau; le bulletin dit tout: les pertes y sont plutôt exagérées qu'amoindries.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Osterode, le 13 mars, à 2 heures après-midi, 1807.

J'apprends, mon amie, que les mauvais propos que l'on tenait dans ton salon, à Mayence, se renouvellent; fais-les donc taire. Je te saurais fort mauvais gré si tu n'y portais pas remède. Tu te laisses affliger par les propos de gens qui devraient te consoler. Je te recommande un peu de caractère, et de savoir mettre tout le monde à sa place.

Je me porte très bien. Mes affaires ici sont bonnes. Nous nous reposons un peu, et nous organisons nos vivres.

Adieu, mon amie; porte-toi bien.

NAPOLÉON.

LETTRE CIX. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Osterode, le 15 mars 1807.

Je reçois ta lettre du 1er mars, où je vois que tu as été fort émue de la catastrophe de la Minerve de l'Opéra. Je suis bien aise de te voir sortir et te distraire. Ma santé est fort bonne. Mes affaires vont fort bien.

Ne prête aucune foi à tous les mauvais

bruits que l'on pourrait faire courir. Ne doute jamais de mes sentiments, et sois sans aucune inquiétude.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CX. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Osterode, le 17 mars 1807.

Mon amie, il ne faut pas aller en petite loge aux petits spectacles ; cela ne convient point à votre rang : vous ne devez aller qu'aux quatre grands théâtres, et toujours en grande loge. Vivez comme vous le faisiez quand j'étais à Paris.

Ma santé est fort bonne. Le temps a pris au froid. Le thermomètre a été à huit degrés.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Osterode, le 17 mars, à 10 heures du soir, 1807.

J'ai reçu ta lettre du 5 mars, où je vois avec plaisir que tu te portes bien. Ma santé est parfaite. Le temps s'est cepen-

dant mis au froid depuis deux jours : le thermomètre a été cette nuit à 10 degrés ; mais le soleil nous a donné une très belle journée.

Adieu, mon amie ; mille choses aimables à tout le monde.

Parle-moi de la mort de ce pauvre Dupuis ; fais dire à son frère que je veux lui faire du bien (1).

Mes affaires ici vont fort bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Finckenstein, 25 mars 1807.

J'ai reçu ta lettre du 13 mars. Pour m'être agréable, il faut absolument en tout, vivre comme tu vivais lorsque j'étais à Paris. Alors tu ne sortais pas pour aller à des petits spectacles, ou autres lieux. Tu dois toujours aller en grande loge. Pour la vie de chez toi : recevoir là, et avoir tes

1. M. Dupuis était l'ancien proviseur de l'Ecole de Brienne. Napoléon qui eut toujours pour ceux qu'il connut dans sa jeunesse, une bienveillance qui ne se démentit jamais, avait fait venir Dupuis près de lui comme bibliothécaire particulier.

cercles réglés; voilà, mon amie, le seul moyen de mériter mon approbation. Les grandeurs ont leurs inconvénients ; une Impératrice ne peut aller ou va une particulière.

Mille et mille amitiés. Ma santé est bonne. Mes affaires vont bien.

NAPOLÉON.

LETTRE CXIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Osterode, le 27 mars, à 7 heures du soir, 1807.

Mon amie, ta lettre me fait de la peine. Tu ne dois pas mourir; tu te portes bien, et tu ne peux avoir aucun sujet raisonnable de chagrin.

Je pense que tu dois aller au mois de mai à Saint-Cloud; mais il faut rester tout le mois d'avril à Paris.

Ma santé est bonne. Mes affaires vont bien.

Tu ne dois pas penser à voyager cet été; tout cela n'est pas possible ; tu ne dois pas courir les auberges et les camps. Je désire, autant que toi, te voir, et même vivre tranquille.

Je sais faire autre chose que la guerre,

mais le devoir passe avant tout. Toute ma vie, j'ai tout sacrifié, tranquillité, intérêt, bonheur, à ma destinée.

Adieu, mon amie. Vois peu cette madame de P.......; c'est une femme de mauvaise société; cela est trop commun et trop vil.

NAPOLÉON.

J'ai eu lieu de me plaindre de monsieur T....., je l'ai envoyé dans sa terre, en Bourgogne; je ne veux plus en entendre parler.

LETTRE CXIV. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Osterode, le 1er avril 1807.

Je reçois ta lettre du 20, mon amie; je vois avec peine que tu sois malade. Je t'ai écrit de rester à Paris tout le mois d'avril, et d'aller à Saint-Cloud le 1er mai. A Malmaison, tu peux y aller passer les dimanches et un jour ou deux. A Saint-Cloud, tu peux avoir tes cercles à l'ordinaire.

Ma santé est bonne. Il fait encore assez froid ici. Tout est tranquille.

J'ai nommé la petite princesse *Joséphine* (1). Eugène doit être bien content.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXV. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Finckenstein, le 2 avril 1807.

Mon amie, je t'écris un mot. Je viens de porter mon quartier général dans un très beau château, dans le genre de celui de Bessières, où j'ai beaucoup de cheminées; ce qui m'est fort agréable, me levant souvent la nuit; j'aime à voir le feu.

Ma santé est parfaite. Le temps est beau, mais encore froid. Le thermomètre est de 4 à 5 degrés.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

---

1. La princesse Joséphine-Maximilienne-Auguste, née le 14 mars 1807, fille aînée du prince Eugène, mariée le 18 juin 1827 au prince Joseph-François-Oscar, prince royal de Suède.

LETTRE CXVI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Finckenstein, 6 avril, 3 heures après-midi, 1807.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre, où je vois que tu as passé la semaine sainte à Malmaison, et que ta santé est meilleure. Je désire apprendre que tu es entièrement rétablie.

Je suis dans un beau château, où il y a des cheminées; ce qui est fort agréable. Il fait encore froid ici, tout est gelé.

Tu auras vu que j'ai de bonnes nouvelles de Constantinople.

Ma santé est bonne. Il n'y a ici rien de nouveau.

Tout à toi.

Napoléon.

LETTRE CXVII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Finckenstein, 10 avril, à 6 heures du soir, 1807.

Mon amie, je me porte fort bien. Le printemps commence ici; cependant rien n'est encore en végétation. Je désire que tu sois gaie et contente, et que tu ne doutes jamais de mes sentiments. Tout va bien ici.

Napoléon.

LETTRE CXVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Finckenstein, 24 avril, à 7 heures du soir, 1807.

J'ai reçu ta lettre du 3 avril ; j'y vois que tu te portes bien, et qu'il fait bien froid à Paris. Le temps est ici très incertain ; cependant je crois que le printemps est enfin arrivé ; déja toutes les eaux sont dégelées. Je me porte à merveille.

Adieu, mon amie. J'ai depuis longtemps ordonné pour Malmaison tout ce que tu désires.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXIX. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Finckenstein le 28 avril 1807.

J'ai reçu ta lettre du 5 avril, j'y vois avec peine que tu as du chagrin de ce que je t'ai dit. Comme à l'ordinaire, sur-le-champ, ta petite tête créole se monte et s'afflige. N'en parlons donc plus. Je me porte fort bien ; le temps est cependant pluvieux. Savary est très malade, devant Dantzig, d'une fièvre bilieuse ; j'espère que cela ne sera rien.

Adieu, mon amie; mille choses aimables pour toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXX. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Finckenstein, 24 avril, à 7 heures du soir.

J'ai reçu ta lettre du 12, j'y vois que ta santé est bonne, et que tu as grand plaisir à aller à Malmaison.

Le temps est devenu beau; j'espère qu'il se soutiendra.

Rien de nouveau ici. Je me porte fort bien.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Finckenstein, 2 mai, à 4 heures après-midi, 1807.

Mon amie, je reçois ta lettre du 23; je vois avec plaisir que tu te portes bien, et que tu aimes toujours Malmaison. On dit que l'archichancelier est amoureux; cela est-il une plaisanterie, ou cela est-il vrai? Cela m'a amusé, tu m'en aurais dit un mot!

Je me porte fort bien, et la saison devient belle. Le printemps se montre enfin, et les feuilles commencent à pousser.

Adieu, mon amie ; mille choses aimables.

Tout à toi,

NAPOLÉON.

LETTRE CXXII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Finckenstein, 10 mai 1807.

Je reçois ta lettre. Je ne sais ce que tu me dis des dames en correspondance avec moi. Je n'aime que ma petite Joséphine, bonne, boudeuse et capricieuse, qui sait faire une querelle avec grâce, comme tout ce qu'elle fait ; car elle est toujours aimable, hors cependant quand elle est jalouse : alors elle devient toute diablesse. Mais revenons à ces dames. Si je devais m'occuper de quelqu'une d'entre elles, je t'assure que je voudrais qu'elles fussent de jolis boutons de rose. Celles dont tu parles sont-elles dans ce cas?

Je désire que tu ne dînes jamais qu'avec des personnes qui ont dîné avec moi ; que ta liste soit la même pour tes cercles ; que tu n'admettes jamais à Malmaison, dans

ton intimité, des ambassadeurs et des étrangers. Si tu faisais différemment, tu me déplairais ; enfin ne te laisse pas trop circonvenir par des personnes que je ne connais pas, et qui ne viendraient pas chez toi, si j'y étais.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Finckenstein, 12 mai 1807.

Je reçois ta lettre du 2 mai, où je vois que tu te disposes à aller à Saint-Cloud. j'ai vu avec peine la mauvaise conduite de madame ***. Ne pourrais-tu pas lui parler de régulariser sa vie, qui pourrait lui attirer bien des désagréments de la part de son mari ?

Napoléon est guéri, à ce que l'on me mande ; je conçois toute la peine que cela a dû faire à sa mère : mais la rougeole est une maladie à laquelle tout le monde est sujet. J'espère qu'il a été vacciné, et qu'il sera quitte au moins de la petite vérole.

Adieu, mon amie. Le temps est très

chaud, et la végétation commence; mais il faut encore quelques jours pour qu'il y ait de l'herbe.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXIV. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD.

Finckenstein, 14 mai 1807.

Je conçois tout le chagrin que doit te causer la mort de ce pauvre Napoléon (1); tu peux comprendre la peine que j'éprouve. Je voudrais être près de toi, pour que tu fusses modérée et sage dans ta douleur. Tu as eu le bonheur de ne jamais perdre d'enfants; mais c'est une des conditions et des peines attachées à notre misère humaine. Que j'apprenne que tu as été raisonnable, et que tu te portes bien! Voudrais-tu accroître ma peine?

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

---

1. Charles-Napoléon, prince royal de Hollande, mort à La Haye, le 5 mai 1807, frère aîné de Napoléon III.

LETTRE CXXV. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Finckenstein, 16 mai 1807.

Je reçois ta lettre du 6 mai. J'y vois déjà le mal que tu éprouves; et je crains que tu ne sois pas raisonnable, et que tu ne t'affliges trop du malheur qui nous est arrivé.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXVI. — A L'IMPÉRATRICE, A LACKEN

Finckenstein, 20 mai (1) 1807.

Je reçois ta lettre du 10 mai. Je vois que tu es allée à Lacken. Je pense que tu pour-

1. On croit devoir joindre ici la lettre de l'Empereur, écrite le même jour, 20 mai, à sa belle-fille, à l'occasion de la mort du jeune prince royal de Hollande, Charles-Napoléon.

LETTRE DE L'EMPEREUR A LA REINE DE HOLLANDE.

Finckenstein, ce 20 mai 1807.

Ma fille, tout ce qui me revient de La Haye m'apprend que vous n'êtes pas raisonnable : quelque légitime que soit votre douleur, elle doit avoir des bornes; n'altérez point votre santé; prenez des distractions, et sachez que la vie est se-

rais rester là une quinzaine de jours; cela ferait plaisir aux Belges, et te servirait de distraction.

J'ai vu avec peine que tu n'étais point sage. La douleur a des bornes qu'il ne faut pas passer. Conserve-toi pour ton ami, et crois à tous mes sentiments.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXVII. — A L'IMPÉRATRICE, A LACKEN

Finckenstein, 24 mai 1807.

Je reçois ta lettre de Lacken. Je vois avec peine que ta douleur est encore entière, et qu'Hortense n'est pas encore arrivée : elle n'est pas raisonnable, et ne mérite pas qu'on l'aime, puisqu'elle n'aimait que ses enfants.

Tâche de te calmer, et ne me fais point de peine. A tout mal sans remède, il faut trouver des consolations.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

---

mée de tant d'écueils, et peut être la source de tant de maux, que la mort n'est pas le plus grand de tous.

Votre affectionné père.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXVIII.—A L'IMPÉRATRICE, A LACKEN

Finckenstein, 26 mai 1807.

Je reçois ta lettre du 16. J'ai vu avec plaisir qu'Hortense était arrivée à Lacken. Je suis fâché de ce que tu me mandes, de l'espèce de stupeur où elle est encore. Il faut qu'elle ait plus de courage, et qu'elle prenne sur elle. Je ne conçois pas pourquoi on veut qu'elle aille aux eaux; elle serait bien plus dissipée à Paris, et trouverait plus de consolations. Prends sur toi, sois gaie, et portetoi bien. Ma santé est fort bonne.

Adieu, mon amie ; je souffre bien de toutes tes peines ; je suis contrarié de ne pas être près de toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXIX. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Dantzig, 2 juin 1807.

Mon amie, j'apprends ton arrivée à Malmaison. Je n'ai pas de lettres de toi ; je suis fâché contre Hortense ; elle ne m'écrit pas un mot. Tout ce que tu me dis d'elle, me peine. Comment n'as-tu pas pu un peu la

distraire? tu pleures ! J'espère que tu prendras sur toi, afin que je ne te trouve pas toute triste.

Je suis à Dantzig depuis deux jours, le temps est fort beau, je me porte bien. Je pense plus à toi que tu ne penses à un absent.

Adieu, mon amie; mille choses aimables. Fais passer cette lettre à Hortense (1).

NAPOLÉON.

1. Nous plaçons ici cette lettre, ainsi qu'une autre en date du 16 juin, écrite également par l'Empereur à sa belle-fille la reine Hortense, toujours à l'occasion de la mort du jeune prince royal de Hollande.

2 juin. — Ma fille, vous ne m'avez pas écrit un mot, dans votre juste et grande douleur. Vons avez tout oublié, comme si vous n'aviez pas encore des pertes à faire. L'on dit que vous n'aimez plus rien, que vous êtes indifférente à tout ; je m'en aperçois à votre silence. Cela n'est pas bien, Hortense! ce n'est pas ce que vous nous promettiez. Votre fils était tout pour vous. Votre mère et moi ne sommes donc rien! Si j'avais été à Malmaison, j'aurais partagé votre peine; mais j'aurais aussi voulu que vous vous rendissiez à vos meilleurs amis. Adieu, ma fille; soyez gaie : il faut se résigner. Portez-vous bien, pour remplir tous vos devoirs. Ma femme est toute triste de votre état; ne lui faites plus de chagrin.

Votre affectionné père.

NAPOLÉON.

L'EMPEREUR NAPOLÉON A SA BELLE-FILLE LA REINE DE HOLLANDE.

Ce 16 juin 1807.

Ma fille, j'ai reçu votre lettre datée d'Orléans; vos peines me touchent, mais je voudrais vous savoir plus de courage; vivre c'est souffrir, et l'honnête homme combat toujours pour rester maître de lui. Je n'aime pas à vous voir injuste envers le petit Napoléon-Louis (1), et envers tous vos amis. Votre mère et moi avions l'espoir d'être plus que nous sommes dans votre cœur. J'ai remporté une grande victoire le 14 juin (2). Je me porte bien, et vous aime beaucoup.

Adieu, ma fille; je vous embrasse de cœur.

Napoléon.

LETTRE CXXX. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Marienbourg, 3 juin 1807.

J'ai couché aujourd'hui à Marienbourg. J'ai quitté hier Dantzig. Ma santé est fort bonne. Toutes les lettres qui viennent de Saint-Cloud disent que tu pleures toujours : ce n'est pas bien; il faut se bien porter et être contente.

Hortense est toujours mal; ce que tu m'en écris fait pitié.

1. Second fils de la reine, né le 11 octobre 1804, et qui mourut à Forli, en 1831.

2. Celle de Friedland.

Adieu, mon amie; crois à tous les sentiments que je te porte.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXXI. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Finckenstein, 6 juin 1807.

Je suis bien portant, mon amie. Ta lettre d'hier m'a fait de la peine. Il paraît que tu as toujours du chagrin, et que tu n'es pas raisonnable. Le temps est très beau.

Adieu, mon amie; je t'aime et désire te savoir gaie et contente.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXXII. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Friedland, le 15 juin 1807.

Mon amie, je ne t'écris qu'un mot, car je suis bien fatigué; voilà bien des jours que je bivouaque. Mes enfants ont dignement célébré l'anniversaire de la bataille de Marengo.

La bataille de Friedland sera aussi célèbre

et est aussi glorieuse pour mon peuple. Toute l'armée russe mise en déroute, 80 pièces de canon, 30,000 hommes pris ou tués; 25 généraux russes tués, blessés ou pris; la garde russe écrasée: c'est une digne sœur de Marengo, Austerlitz, Iéna. Le bulletin te dira le reste. Ma perte n'est pas considérable; j'ai manœuvré l'ennemi avec succès.

Sois sans inquiétude et contente.

Adieu mon amie; je monte à cheval.

NAPOLÉON.

L'on peut donner cette nouvelle comme une notice, si elle est arrivée avant le bulletin. On peut aussi tirer le canon. Cambacérès fera la notice.

LETTRE CXXXIII. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Friedland, 16 juin, 4 heures après-midi, 1807.

Mon amie, je t'ai expédié hier Moustache (1) avec la nouvelle de la bataille de Friedland. Depuis, j'ai continué à pour-

1. Courrier de l'Empereur.

suivre l'ennemi. Kœnigsberg, qui est une ville de 80,000 âmes est en mon pouvoir. J'y ai trouvé bien des canons, beaucoup de magasins, et enfin plus de 60,000 fusils, venant d'Angleterre.

Adieu, mon amie ; ma santé est parfaite, quoique je sois un peu enrhumé par la pluie et par le froid du bivouac. Sois contente et gaie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXXIV. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Tilsitt, le 19 juin 1807.

J'ai expédié ce matin Tascher près de toi pour calmer toutes tes inquiétudes. Tout va ici au mieux. La bataille de Friedland a décidé de tout. L'ennemi est confondu, abattu, extrêmement affaibli.

Ma santé est bonne, et mon armée est superbe.

Adieu, mon amie ; sois gaie et contente.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXXV. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Tilsitt, 22 juin 1807.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre du 10 juin. Je vois avec peine que tu sois aussi triste. Tu verras par le bulletin que j'ai conclu une suspension d'armes, et que l'on négocie la paix. Sois contente et gaie.

Je t'ai expédié Borghèse, et, douze heures après, Moustache ; ainsi, tu dois avoir reçu de bonne heure de mes lettres et des nouvelles de la belle journée de Friedland.

Je me porte à merveille, et désire te savoir heureuse.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXXVI. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Tilsitt, 25 juin 1807.

Mon amie, je viens de voir l'Empereur Alexandre ; j'ai été fort content de lui : c'est un fort beau, bon et jeune empereur : il a de l'esprit plus que l'on ne pense communément. Il vient loger en ville à Tilsitt demain.

Adieu, mon amie ; je désire fort que tu te portes bien, et sois contente. Ma santé est fort bonne.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXXVII. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Tilsitt, 3 juillet 1807.

Mon amie, M. de Turenne te donnera tous les détails de tout ce qui se passe ici ; tout va fort bien. Je crois t'avoir dit que l'Empereur de Russie porte ta santé avec beaucoup d'amabilité. Il dîne, ainsi que le roi de Prusse, tous les jours chez moi. Je désire que tu sois contente.

Adieu, mon amie ; mille choses aimables.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXXVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Tilsitt, 6 juillet 1807.

J'ai reçu ta lettre du 25 juin. J'ai vu avec peine que tu étais égoïste, et que les succès de mes armes seraient pour toi sans attraits.

La belle reine de Prusse doit venir dîner avec moi aujourd'hui.

Je me porte bien, et désire beaucoup te revoir, quand le destin l'aura marqué. Cependant, il est possible que cela ne tarde pas.

Adieu, mon amie ; mille choses aimables.

NAPOLÉON.

LETTRE CXXXIX. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Tilsitt, 7 juillet 1807.

Mon amie, la reine de Prusse a dîné hier avec moi. J'ai eu à me défendre de ce qu'elle voulait m'obliger à faire encore quelque concessions à son mari ; mais j'ai été galant, et me suis tenu à ma politique. Elle est fort aimable. J'irai te donner des détails qu'il me serait impossible de te donner sans être bien long. Quand tu liras cette lettre, la paix avec la Prusse et la Russie sera conclue, et Jérôme reconnu roi de Westphalie, avec trois millions de population (1). Ces nouvelles pour toi seule.

1. Le Hanovre, le duché de Brunswick, l'Electorat de Hesse-Cassel, les principautés d'Halbertstadt, Magdebourg et Verden-Minden et Osnabruck, cédés à la France par le roi

Adieu, mon amie ; je t'aime, et veux te savoir contente et gaie.

NAPOLÉON.

LETTRE CXL. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Dresde, 18, à midi, 1807.

Mon amie, je suis arrivé hier à cinq heures du soir à Dresde, fort bien portant, quoique je sois resté cent heures en voiture, sans sortir. Je suis ici chez le roi de Saxe, dont je suis fort content. Je suis donc rapproché de toi de plus de moitié du chemin.

Il se peut qu'une de ces belles nuits, je tombe à Saint-Cloud comme un jaloux ; je t'en préviens.

Adieu, mon amie ; j'aurai grand plaisir à te voir.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

---

de Prusse, furent réunis en royaume par le traité de Tilsitt (7 juillet 1807) et donnés au prince Jérôme Napoléon proclamé roi de Westphalie.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LE VOYAGE QU'IL FIT EN ITALIE, EN 1807

LETTRE CXLI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Milan, le 25 novembre 1807.

Je suis ici, mon amie, depuis deux jours. Je suis bien aise de ne te pas avoir emmenée ; tu aurais horriblement souffert au passage du Mont-Cenis, où une tourmente m'a retenu vingt-quatre heures.

J'ai trouvé Eugène bien portant ; je suis fort content de lui. La princesse est malade ; j'ai été la voir à Monza ; elle a fait une fausse couche ; elle va mieux.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CXLII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Venise, ce 30 novembre 1807.

Je reçois ta lettre du 22 novembre. Je suis à Venise depuis deux jours. Le temps est fort mauvais, ce qui ne m'a pas empêché de courir les lagunes pour voir les différents forts.

Je vois avec plaisir que tu t'amuses à Paris.

Le roi de Bavière, avec sa famille, ainsi que la princesse Elisa, sont ici.

Passé le 2 décembre (1), que je ferai ici, je serai sur mon retour, et fort aise de te voir.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CXLIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Udine, le 11 décembre 1807.

J'ai reçu, mon amie, ta lettre du 3 décembre, où je vois que tu as été fort contente du Jardin des Plantes. Me voilà au terme le plus éloigné de mon voyage; il est possible que je sois bientôt à Paris, où je serai fort aise de te revoir. Le temps n'a pas encore été froid ici, mais très pluvieux. J'ai profité du dernier moment de la saison, car je suppose qu'à Noël l'hiver se fera enfin sentir.

Adieu, mon amie,

Tout à toi.

NAPOLÉON.

---

1. Anniversaire du couronnement.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LE SÉJOUR QU'IL FIT A BAYONNE, EN 1808

LETTRE CXLIV. — A L'IMPÉRATRICE, A BORDEAUX

Bayonne, le 16 avril 1808.

Je suis arrivé ici bien portant, un peu fatigué par la route, qui est triste et bien mauvaise.

Je suis bien aise que tu sois restée, car les maisons sont bien mauvaises ici, et très petites.

Je vais aujourd'hui aller dans une petite maison, à la campagne, à une demi-lieue de la ville.

Adieu, mon amie ; bonne santé.

NAPOLÉON.

LETTRE CXLV. — A L'IMPÉRATRICE, A BORDEAUX

Le 17 avril 1808.

Je reçois ta lettre du 15 avril. Ce que tu me dis du propriétaire de la campagne me fait plaisir ; vas-y passer la journée quelquefois.

Je donne ordre qu'il soit fait un supplément de 20,000 francs par mois à ta cassette, pendant ton voyage, à compter du 1er avril.

Je suis horriblement logé. Je vais, dans une heure, changer, et me mettre à une demi-lieue, dans une bastide. L'infant don Charles, et cinq ou six grands d'Espagne, sont ici ; le prince des Asturies est à vingt lieues. Le roi Charles et la reine arrivent. Je ne sais où je logerai tout ce monde-là. Tout est encore à l'auberge. Mes troupes se portent bien en Espagne.

J'ai été un moment à comprendre tes gentillesses ; j'ai ri de tes souvenirs. Vous autres femmes, vous avez de la mémoire.

Ma santé est assez bonne, et je t'aime de bien bonne amitié. Je désire que tu fasses des amitiés à tout le monde à Bordeaux; mes occupations ne m'ont permis d'en faire à personne.

NAPOLÉON.

LETTRE CXLVI. — A L'IMPÉRATRICE, A BORDEAUX

Le 21 avril 1808.

Je reçois ta lettre du 19 avril. J'ai eu hier le prince des Asturies et sa Cour à dîner :

cela m'a donné bien des embarras. J'attends Charles IV et la reine.

Ma santé est bonne. Je suis assez bien établi actuellement à la campagne.

Adieu, mon amie ; je reçois toujours avec bien du plaisir de tes nouvelles.

NAPOLÉON.

LETTRE CXLVII. — A L'IMPÉRATRICE, A BORDEAUX

Bayonne, le 23 avril 1808.

Mon amie, Hortense est accouchée d'un fils (1) ; j'en ai éprouvé une vive joie. Je ne suis pas surpris que tu ne m'en dises rien, puisque ta lettre est du 21, et qu'elle est accouchée le 20, dans la nuit.

Tu peux partir le 26, aller coucher à Mont-de-Marsan, et arriver ici le 27. Fais partir ton premier service le 25 au soir. Je te fais arranger ici une petite campagne à côté de celle que j'occupe. Ma santé est bonne.

J'attends le roi Charles IV et sa femme.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

---

1. Charles-Louis-Napoléon, devenu Empereur des Français en 1852.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LE SÉJOUR QU'IL FIT A ERFURT, EN 1808

LETTRE CXLVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Erfurt, le 29 septembre 1808.

Je suis un peu enrhumé. J'ai reçu ta lettre de Malmaison. Je suis fort satisfait ici de l'Empereur et de tout le monde.

Il est une heure après minuit, et je suis fatigué.

Adieu, mon amie ; porte-toi bien.

NAPOLÉON.

LETTRE CXLIX. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Le 9 octobre 1808.

J'ai reçu, mon amie, ta lettre. Je vois avec plaisir que tu te portes bien. Je viens de chasser sur le champ de bataille d'Iéna. Nous avons déjeuné dans l'endroit où j'avais passé la nuit au bivouac.

J'ai assisté au bal de Weimar. L'Empereur Alexandre danse ; mais moi, non ; quarante ans sont quarante ans.

Ma santé est bonne au fond, malgré quelques petits maux.

Adieu, mon amie.

Tout à toi. J'espère te voir bientôt.

NAPOLÉON.

LETTRE CL. — A L'IMPÉRATRICE, A SAINT-CLOUD

Mon amie, je t'écris peu; je suis fort occupé. Des conversations de journées entières, cela n'arrange pas mon rhume. Cependant tout va bien. Je suis content d'Alexandre, il doit l'être de moi : s'il était femme, je crois que j'en ferais mon amoureuse.

Je serai chez toi dans peu; porte-toi bien, et que je te trouve grasse et fraîche.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LA CAMPAGNE D'ESPAGNE, EN 1808 ET 1809

9

LETTRE CLI. — A L'IMPÉRATRICE,
A PARIS

Le 3 novembre 1808.

Je suis arrivé cette nuit (1) avec bien de la peine; j'ai couru quelques postes à cheval; je me porte cependant fort bien.

Je vais partir demain pour l'Espagne. Mes troupes arrivent à force.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Le 5 novembre 1808.

Je suis à Tolosa; je pars pour Vittoria, où je serai dans peu d'heures. Je me porte assez bien, et j'espère que tout cela sera bientôt fini.

NAPOLÉON.

---

1. A Bayonne.

LETTRE CLIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Le 7 novembre 1808.

Mon amie, je suis depuis deux jours à Vittoria; je me porte bien. Mes troupes arrivent tous les jours ; la Garde est arrivée aujourd'hui.

Le roi est fort bien portant. Ma vie est fort occupée.

Je sais que tu es à Paris. Ne doute pas de mes sentiments.

NAPOLÉON.

LETTRE CLIV. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Burgos, le 14 novembre 1808.

Les affaires marchent ici avec une grande activité. Le temps est fort beau. Nous avons des succès. Ma santé est fort bonne.

NAPOLÉON.

LETTRE CLV. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Le 26 novembre 1808.

J'ai reçu ta lettre. Je désire que ta santé soit aussi bonne que la mienne, quoique fort occupé. Tout marche bien ici (1).

Je pense que tu dois retourner aux Tuileries le 21 décembre, et, à dater de cette époque, donner un concert tous les huit jours.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Bien des choses à Hortense et à M. Napoléon.

LETTRE CLVI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Le 7 décembre 1808.

Je reçois ta lettre du 28. Je vois avec plaisir que tu te portes bien. Tu as vu que le jeune Tascher se comporte bien ; cela m'a fait plaisir. Ma santé est bonne.

Il fait ici (2) le temps de la dernière quinzaine de mai, à Paris : nous avons chaud, et

1. Napoléon est à Aranda depuis le 24.
2. A Chamartin, depuis le 5.

point de feu, si ce n'est la nuit qui est assez fraîche.

Madrid est tranquille. Toutes mes affaires vont bien.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Bien des choses à Hortense et à M. Napoléon.

LETTRE CLVII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Chamartin, 10 décembre 1808.

Mon amie, je reçois ta lettre ; tu me dis qu'il fait mauvais à Paris ; il fait ici le plus beau temps du monde. Dis-moi, je te prie, ce que veulent dire les réformes que fait Hortense ; l'on dit qu'elle renvoie ses domestiques? Est-ce qu'on lui refuserait ce qui lui est nécessaire? Dis-moi un mot là-dessus : les réformes ne sont pas convenables.

Adieu, mon amie ; il fait ici le plus beau temps du monde. Tout va fort bien, et je te prie de te bien porter.

NAPOLÉON.

LETTRE CLVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Madrid, 21 décembre 1808.

Tu dois être entrée aux Tuileries le 12. J'espère que tu auras été contente de tes appartements.

J'ai autorisé la présentation à toi et à la famille, de Kourakin : reçois-le bien, et fais-le jouer avec toi.

Adieu, mon amie; je me porte bien : le temps est pluvieux; il fait un peu froid.

NAPOLÉON.

LETTRE CLIX. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Madrid, 22 décembre 1808.

Je pars à l'instant pour manœuvrer les Anglais, qui paraissent avoir reçu leur renfort, et vouloir faire les crânes. Le temps est beau, ma santé parfaite; sois sans inquiétude.

NAPOLÉON.

LETTRE CLX. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Benavente, le 31 décembre 1808.

Mon amie, je suis à la poursuite des Anglais depuis quelques jours (1) ; mais ils fuient épouvantés. Ils ont lâchement abandonné les débris de l'armée de la Romana, pour ne pas retarder leur retraite d'une demi-journée. Plus de cent charriots de bagages sont déjà pris. Le temps est bien mauvais.

Lefèvre (2) a été pris ; il m'a fait une échauffourée avec 300 chasseurs : ces crânes ont passé une rivière à la nage, et ont été se jeter au milieu de la cavalerie anglaise ; ils en ont beaucoup tué ; mais au retour, Lefèvre a eu son cheval blessé ; il se noyait; le courant l'a conduit sur la rive où étaient les Anglais ; il a été pris. Console sa femme.

1. Le 29 l'Empereur atteint l'armée anglaise à Benavente et lui livre bataille.

2. Il s'agit de Lefebvre-Desnoëttes, général de division, à cheval, commandant des Chasseurs de la Garde. Conduit en Angleterre, il y resta prisonnier jusqu'en 1811, époque à laquelle il parvint à s'échapper. L'Empereur lui rendit le commandement des Chasseurs de la Garde, qu'il lui avait conservé pendant sa captivité.

Adieu, mon amie. Bessières, avec 10,000 chevaux, est sur Astorga.

NAPOLÉON.

Bonne année à tout le monde.

LETTRE CLXI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Astorga, 3 janvier 1809.

Je reçois, mon amie, tes lettres du 18 et du 21. Je poursuis les Anglais l'épée dans les reins.

Le temps est froid et rigoureux; mais tout va bien.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

Bonne et bien bonne année à ma Joséphine.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Benavente, le 5 janvier 1809.

Mon amie, je t'écris un mot. Les Anglais sont dans une grande déroute. J'ai chargé le duc de Dalmatie de les poursuivre l'épée

dans les reins. Je me porte bien. Le temps est mauvais.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Le 8 janvier 1809.

Je reçois tes lettres du 23 et du 26. Je vois avec peine que tu souffres des dents. Je suis ici depuis deux jours (1). Le temps est comme la saison le comporte. Les Anglais s'embarquent. Je suis bien portant.

Adieu, mon amie,

J'écris à Hortense. Eugéne a une fille.

Tout à toi...

NAPOLÉON.

LETTRE CLXIV. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Le 9 janvier 1809.

Moustache m'apporte une lettre de toi du 31 décembre. Je vois, mon amie, que tu es triste et que tu as l'inquiétude très noire.

1. A Valladolid depuis le 6

L'Autriche ne me fera pas la guerre. Si elle me la fait, j'ai 150,000 hommes en Allemagne, et autant sur le Rhin, et 400,000 Allemands pour lui répondre. La Russie ne se séparera pas de moi. On est fou à Paris ; tout marche bien.

Je serai à Paris aussitôt que je le croirai utile. Je te conseille de prendre garde aux revenants ; un beau jour, à deux heures du matin..... (1)

Mais adieu, mon amie, je me porte bien, et suis tout à toi.

NAPOLÉON.

1. L'Empereur quitta Valladolid le 16 janvier et arriva à Paris le 23, à neuf heures du matin.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

PENDANT LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE, EN 1809

LETTRE CLXV. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Donauwœrth, le 13 avril 1809 (1).

Je suis arrivé ici hier à quatre heures du matin ; j'en pars. Tout est en mouvement.

Les opérations militaires sont dans une grande activité.

Jusqu'à cette heure, il n'y a rien de nouveau.

Ma santé est bonne.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXVI. — A L'IMPERATRICE, A STRASBOURG

Le 6 mai, à midi, 1809.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre. La balle qui

1. Il y a une erreur dans la date. Le 13, Napoléon était encore à Paris et réglait avec les ministres l'ordre du service à exécuter pendant son absence. Il partit le 13 au soir, arriva à Strasbourg le 15; le 16, il était à Ludwigsburg et à Stuttgart à une heure du matin et à Donauwœrth le 17 à quatre heures du matin.

m'a touché ne m'a pas blessé (1); elle a à peine rasé le tendon d'Achille.

Ma santé est fort bonne. Tu as tort de t'inquiéter. Mes affaires ici vont fort bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

Dis bien des choses à Hortense et au duc de Berg (2).

LETTRE CLXVII. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Saint-Polten, le 9 mai 1809.

Mon amie, je t'écris de Saint-Polten. Demain, je serai devant Vienne : ce sera juste un mois après le même jour où les Autrichiens ont passé l'Inn, et violé la paix.

Ma santé est bonne; le temps superbe, et le soldat fort gai : il y a ici du vin.

Porte-toi bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

---

1. Le 23, à la bataille de Ratisbonne.

2. Le prince Napoléon-Louis, fils du roi de Hollande, nommé grand-duc de Berg le 3 mars 1809, à l'époque où le prince Murat devint roi de Naples.

LETTRE CLXVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Schœnbrunn, le 12 mai 1809.

Je t'expédie le frère de la duchesse de Montebello pour t'apprendre que je suis maître de Vienne, et que tout ici va parfaitement. Ma santé est fort bonne.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXIX. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Ebersdorf, 27 mai 1809.

Je t'expédie un page pour t'apprendre qu'Eugène m'a rejoint avec toute son armée; qu'il a rempli parfaitement le but que je lui avais demandé; qu'il a presque entièrement détruit l'armée ennemie qui était devant lui (1).

Je t'envoie ma proclamation à l'armée d'Italie, qui te fera comprendre tout cela.

Je me porte fort bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

1. Le prince Eugène, Vice-roi d'Italie, qui avait le commandement de l'armée d'Italie, fit sa jonction avec la Grande armée, à Schottviez, sur les hauteurs de Somering.

P. S. Tu peux faire imprimer cette proclamation à Strasbourg, et la faire traduire en français et en allemand, pour qu'on la répande dans toute l'Allemagne. Remets au page qui va à Paris une copie de la proclamation.

LETTRE CLXX. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Ebersdorf, le 29 à 7 heures du soir, 1809.

Mon amie, je suis depuis hier ici ; je suis arrêté par la rivière. Le pont a été brûlé; je passerai à minuit.

Tout va ici comme je peux le désirer, c'est-à-dire très bien.

Les Autrichiens ont été frappés de la foudre.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXI. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Ebersdorf, le 31 mai, 1809.

Je reçois ta lettre du 26. Je t'ai écrit que tu pouvais aller à Plombières; je ne me

soucie pas que tu ailles à Bade ; il ne faut pas sortir de France. J'ai ordonné aux deux princes de rentrer en France (1).

La perte du duc de Montebello, qui est mort ce matin, m'a fort affligé. Ainsi tout finit !!... (2)

Adieu, mon amie; si tu peux contribuer à consoler la pauvre maréchale, fais-le.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXII. — A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG

Schœnbrunn, le 9 juin 1809.

J'ai reçu ta lettre ; je vois avec plaisir que tu vas aller aux eaux de Plombières : elles te feront du bien.

Eugène est en Hongrie avec son armée.

Je me porte bien ; le temps est fort beau. J'ai vu avec plaisir Hortense et le duc de Berg en France.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

---

1. La reine de Hollande avait conduit ses deux fils avec elle aux eaux de Bade.

2. A la bataille d'Essling, le 22 mai, le maréchal Lannes avait été atteint d'un boulet qui lui emporta la jambe droite entière et lui fracassa la gauche au-dessus de la cheville. On lui fit l'amputation ; mais malgré tous les soins qui lui furent prodigués il succomba le 31 mai.

LETTRE CLXXIII. — A L'IMPÉRATRICE, A PLOMBIÈRES

Schœnbrunn, le 16 juin 1809.

Je t'expédie un page pour t'annoncer que, le 14, anniversaire de Marengo, Eugène a gagné une bataille contre l'archiduc Jean et l'archiduc Palatin, à Raab, en Hongrie ; qu'il leur a pris 3000 hommes, plusieurs pièces de canon, 4 drapeaux, et les a poursuivis fort loin sur le chemin de Bude.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXIV. — A L'IMPÉRATRICE, A PLOMBIÈRES

Schœnbrunn, 19 juin, à midi, 1809.

Je reçois ta lettre, où tu m'annonces ton départ pour Plombières. Je vois ce voyage avec plaisir, parce que j'espère qu'il te fera du bien.

Eugène est en Hongrie, et se porte bien. Ma santé est fort bonne, et l'armée en bon état.

Je suis bien aise de savoir le grand-duc de Berg avec toi.

Adieu, mon amie; tu connais mes senti-

ments pour Joséphine ; ils sont invariables.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXV. — A L'IMPÉRATRICE, A PLOMBIÈRES

Wolkersdorf, le 7 juillet, à 5 heures du matin, 1809.

Je t'expédie un page pour te donner la bonne nouvelle de la victoire d'Enzersdorf, que j'ai remportée le 5, et de celle de Wagram, que j'ai remportée le 6.

L'armée ennemie fuit en désordre, et tout marche selon mes vœux.

Eugène se porte bien. Le prince Aldobrandini est blessé, mais légèrement.

Bessières a eu un boulet qui lui a touché le gras de la cuisse, la blessure est très légère. Lasalle a été tué; mes pertes sont assez fortes ; mais la victoire est décisive et complète. Nous avons plus de 100 pièces de canon, 12 drapeaux, beaucoup de prisonniers.

Je suis brûlé par le soleil.

Adieu, mon amie ; je t'embrasse. Bien des choses à Hortense.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXVI. — A L'IMPÉRATRICE, A PLOMBIÈRES

Wolkersdorf, le 9 juillet, à 2 heures du matin, 1809.

Tout va ici selon mes désirs, mon amie. Mes ennemis sont défaits, battus, tout à fait en déroute : ils étaient très nombreux, je les ai écrasés. Ma santé est bonne aujourd'hui ; hier, j'ai été un peu malade d'un débordement de bile, occasionné par tant de fatigues : mais cela me fait grand bien.

Adieu, mon amie, je me porte fort bien.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXVII. — A L'IMPÉRATRICE, A PLOMBIÈRES

Au camp, devant Znaïm, le 13 juillet 1809.

Je t'envoie la suspension d'armes qui a été conclue hier avec le général autrichien. Eugène est du côté de la Hongrie, et se porte bien. Envoie une copie de la suspension d'armes à Cambacérès; en cas qu'il ne l'ait pas déjà reçue.

Je t'embrasse, et me porte fort bien.

NAPOLÉON.

Tu peux faire imprimer à Nancy cette suspension d'armes.

LETTRE CLXXVIII. — A L'IMPÉRATRICE,
A PLOMBIÈRES

Schœnbrunn, 17 juillet 1809.

Mon amie, je t'ai envoyé un page; tu auras appris l'issue de la bataille de Wagram, et depuis la suspension d'armes de Znaïm.

Ma santé est bonne. Eugène se porte bien; et je désire te savoir bien, ainsi qu'Hortense.

Embrasse M. le grand-duc de Berg pour moi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXIX. — A L'IMPÉRATRICE,
A PLOMBIÈRES

Schœnbrunn, 24 juillet 1809.

Je reçois ta lettre du 18 juillet. Je vois avec plaisir que les eaux te font du bien. Je ne vois aucun inconvénient qu'à la fin de tes eaux tu ailles à Malmaison.

La chaleur est assez grande ici. Ma santé est fort bonne.

Adieu mon amie, Eugène est à Vienne, et très bien portant.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXX. — A L'IMPÉRATRICE, A PLOMBIÈRES

Schœnbrunn, le 7 août 1809.

Je vois par ta lettre que tu es à Plombières, et que tu comptes y rester ; tu fais bien : les eaux et le beau climat ne peuvent que te faire du bien.

Je reste ici. Ma santé et mes affaires vont selon mes souhaits.

Je te prie de dire bien des choses aimables à Hortense et aux Napoléon.

Tout à toi.

Napoléon.

LETTRE CLXXXI. — A L'IMPÉRATRICE, A PARIS

Schœnbrunn, le 21 août 1809.

J'ai reçu ta lettre du 14 août, de Plombières ; j'y vois que tu seras arrivée le 18 à Paris, ou à Malmaison. Tu auras été malade de la chaleur, qui est bien grande ici. Malmaison doit être bien sec et brûlé par ce temps-là,

Ma santé est bonne. Je suis cependant un peu enrhumé de la chaleur.

Adieu, mon amie.

Napoléon.

LETTRE CLXXXII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Schœnbrunn, le 26 août 1809.

Je reçois ta lettre de Malmaison. L'on m'a rendu compte que tu étais grasse, fraîche et très bien portante. Je t'assure que Vienne n'est pas une ville amusante. Je voudrais fort être déjà à Paris.

Adieu, mon amie. J'entends deux fois par semaine les bouffons ; ils sont assez médiocres ; cela amuse les soirées. Il y a cinquante ou soixante femmes de Vienne, mais au parterre, comme n'ayant pas été présentées.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXXIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Schœnbrunn, 31 août 1809.

Je n'ai pas reçu de lettres de toi depuis plusieurs jours ; les plaisirs de Malmaison, les belles serres, les beaux jardins, font oublier les absents ; c'est la règle, dit-on, chez vous autres. Tout le monde ne parle que de ta bonne santé ; tout cela m'est fort sujet à caution.

Je vais demain faire une absence de

deux jours en Hongrie avec Eugène. Ma santé est assez bonne.

Adieu, mon amie.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXXIV. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Kems, le 9 septembre 1809.

Mon amie, je suis ici depuis hier à deux heures du matin; j'y suis venu pour voir mes troupes. Ma santé n'a jamais été meilleure. Je sais que tu es bien portante. Je serai à Paris au moment où personne ne m'attendra plus.

Tout va ici fort bien, et à ma satisfaction.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXXV. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Schœnbrunn, 23 septembre 1809.

J'ai reçu ta lettre du 16, je vois que tu te portes bien. La maison (1) de la vieille fille

1. Boispréau, appartenant à Mademoiselle Julien.

ne vaut que 120,000 francs ; ils n'en trouveront jamais plus. Cependant, je te laisse maîtresse de faire ce que tu voudras, puisque cela t'amuse ; mais une fois achetée, ne fais pas démolir pour y faire quelques rochers.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXXVI. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Schœnbrunn, 25 septembre 1809.

J'ai reçu ta lettre. Ne te fie pas, et je te conseille de te bien garder la nuit ; car une des prochaines, tu entendras grand bruit.

Ma santé est bonne ; je ne sais ce que l'on débite ; je ne me suis jamais mieux porté depuis bien des années : Corvisart ne m'était point utile.

Adieu, mon amie ; tout va ici fort bien.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXXVII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Schœnbrunn, 14 octobre 1809.

Mon amie, je t'écris pour t'apprendre que la paix a été signée, il y a deux heures,

entre Champagny et le prince de Metternich.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXXVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Nymphenbourg, près Munich, le 21 octobre 1809.

Je suis ici depuis hier bien portant; je ne partirai pas encore demain. Je m'arrêterai un jour à Stuttgart. Tu seras prévenue vingt-quatre heures d'avance de mon arrivée à Fontainebleau. Je me fais une fête de te revoir, et j'attends ce moment avec impatience. Je t'embrasse.

Tout à toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CLXXXIX. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Munich, 22 octobre 1809.

Mon amie, je pars dans une heure. Je serai arrivé à Fontainebleau du 26 au 27; tu peux t'y rendre avec quelques dames.

NAPOLÉON.

LETTRES

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE,

APRÈS LE DIVORCE

PENDANT LES ANNÉES 1809, 1810, 1811, 1812, 1813

LETTRE CXC. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Huit heures du soir, décembre 1809.

Mon amie, je t'ai trouvée aujourd'hui plus faible que tu ne devais être. Tu as montré du courage, il faut que tu en trouves pour te soutenir; il faut ne pas te laisser aller à une funeste mélancolie, il faut te trouver contente, et surtout soigner ta santé, qui m'est si précieuse. Si tu m'es attachée, et si tu m'aimes, tu dois te comporter avec force, et te placer heureuse. Tu ne peux pas mettre en doute ma constante et tendre amitié, et tu connaîtrais bien mal tous les sentiments que je te porte, si tu supposais que je puis être heureux, si tu n'es pas heureuse, et content si tu ne te tranquillises.

Adieu, mon amie; dors bien; songe que je le veux.

NAPOLÉON.

LETTRE CXCI. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Mardi, à 6 heures.

La reine de Naples, que j'ai vue à la chasse au bois de Boulogne, où j'ai forcé un cerf, m'a dit qu'elle t'avait laissée hier, à une heure après-midi, bien portante. Je te prie de me dire ce que tu as fait aujourd'hui. Moi, je me porte fort bien. Hier, quand je t'ai vue, j'étais malade. Je pense que tu auras été te promener.

Adieu, mon amie,

NAPOLÉON.

LETTRE CXCII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Sept heures du soir.

Je reçois ta lettre, mon amie. Savary me dit que tu pleures toujours ; cela n'est pas bien. J'espère que tu auras pu te promener aujourd'hui. Je t'ai envoyé de ma chasse. Je viendrai te voir lorsque tu me diras que tu es raisonnable, et que ton courage prend le dessus.

Demain, toute la journée, j'ai les ministres,

Adieu, mon amie ; je suis triste aussi au-

jourd'hui; j'ai besoin de te savoir satisfaite, et d'apprendre que tu prends de l'aplomb.

Dors bien.

NAPOLÉON.

LETTRE CXCIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Jeudi, à midi, 1809.

Je voulais venir te voir aujourd'hui, mon amie; mais je suis très occupé et un peu indisposé. Je vais cependant aller au Conseil.

Je te prie de me dire comment tu te portes.

Ce temps est bien humide, et pas du tout sain.

NAPOLÉON.

LETTRE CXCIV. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Trianon, mardi.

Je me suis couché hier après que tu as été partie, mon amie (1). Je vais à Paris. Je désire te savoir gaie. Je viendrai te voir dans la semaine.

1. L'Impératrice était venue, avec sa fille, dîner à Trianon.

J'ai reçu tes lettres, que je vais lire en voiture.

NAPOLÉON.

LETTRE CXCV. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Paris, 27 décembre 1809, à midi.

Eugène m'a dit que tu avais été toute triste hier; cela n'est pas bien, mon amie; c'est contraire à ce que tu m'avais promis.

J'ai été fort ennuyé de revoir les Tuileries; ce grand palais m'a paru vide, et je m'y suis trouvé isolé.

Adieu, mon amie; porte-toi bien.

NAPOLÉON.

LETTRE CXCVI. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Paris, ce vendredi.....

Mon amie, je reçois ta lettre; je vois avec peine que tu as été malade : je crains que ce ne soit ce mauvais temps. Madame de la T...... est une des plus folles du faubourg; j'ai souffert fort longtemps son caquet; je m'en suis ennuyé, et j'ai ordonné qu'elle ne revint plus à Paris. Il y a cinq ou six autres vieilles femmes que je veux égale-

ment renvoyer de Paris; elles gâtent les jeunes par leurs sottises.

Je nommerai madame de Mackau baronne, puisque tu le désires, et ferai tes autres commissions.

Ma santé est assez bonne. La conduite de B..... me paraît fort ridicule. Je désire te savoir bien portante.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CXCVII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Paris, 31 décembre 1809, 10 heures du matin.

J'ai aujourd'hui grande parade, mon amie; je verrai toute ma vieille Garde, et plus de soixante trains d'artillerie.

Le roi de Westphalie (1) s'en va chez lui, ce qui pourra donner une maison vacante à Paris. Je suis triste de ne pas te voir. Si la parade finit avant trois heures, je viendrai; sans cela à demain.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

---

1. Jérôme Napoléon.

LETTRE CXCVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Jeudi soir.

Hortense, que j'ai vue cette après-midi, m'a donné, mon amie, de tes nouvelles. J'espère que tu auras été voir aujourd'hui tes plantes, la journée ayant été belle. Je ne suis sorti qu'un instant, à trois heures, pour tirer quelques lièvres.

Adieu, mon amie; dors bien.

NAPOLÉON.

LETTRE CXCIX. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Vendredi, à 8 heures, 1810.

Je voulais venir te voir aujourd'hui, mais je ne le puis; ce sera, j'espère, pour demain. Il y a bien longtemps que tu ne m'as donné de tes nouvelles.

J'ai appris avec plaisir que tu t'étais promenée dans ton jardin pendant ces froids.

Adieu, mon amie; porte-toi bien, et ne doute jamais de mes sentiments.

NAPOLÉON.

LETTRE CC. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Dimanche, à huit heures du soir, 1810.

J'ai été bien content de t'avoir vue hier ; je sens combien ta société a de charmes pour moi. J'ai travaillé aujourd'hui avec Estève (1). J'ai accordé 100,000 francs pour 1810, pour l'extraordinaire de Malmaison. Tu peux donc faire planter tant que tu voudras ; tu distribueras cette somme comme tu l'entendras. J'ai chargé Estève de remettre 200,000 francs aussitôt que le contrat de la maison Julien sera fait. J'ai ordonné que l'on paierait ta parure de rubis, laquelle sera évaluée par l'intendance, car je ne veux pas de voleries de bijoutiers. Ainsi, voilà 400,000 francs que cela me coûte.

J'ai ordonné que l'on tînt le million que la liste civile te doit pour 1810, à la disposition de ton homme d'affaires, pour payer tes dettes.

Tu dois trouver dans l'armoire de Malmaison, 5 à 600,000 francs, tu peux les prendre pour faire ton argenterie et ton linge.

J'ai ordonné qu'on te fît un très beau ser-

1. Trésorier général de la couronne.

vice de porcelaine ; l'on prendra tes ordres pour qu'il soit très beau.

NAPOLÉON.

LETTRE CCI. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Mardi, 1810 (1).

Je serais venu te voir aujourd'hui si je n'avais dû aller voir le roi de Bavière, qui vient d'arriver à Paris. Je serai chez lui ce soir à huit heures, et de retour à dix. J'espère te voir demain, et te trouver gaie et d'aplomb. Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CCII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Mercredi, six heures du soir, 1810.

Mon amie, je ne vois pas d'inconvénient que tu reçoives le roi de Wurtemberg quand tu voudras. Le roi et la reine de Bavière doivent aller te voir après-demain.

Je désire fort aller à Malmaison ; mais il faut que tu sois forte et tranquille : le page de ce matin dit qu'il t'a vue pleurer.

1. Date présumée : 22 décembre 1809.

Je vais dîner tout seul.

Adieu, mon amie ; ne doute jamais de mes sentiments pour toi ; tu serais injuste et mauvaise.

NAPOLÉON.

LETTRE CCIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Samedi, à une heure après-midi, 1810.

Mon amie, j'ai vu hier Eugène, qui m'a dit que tu recevais les rois. J'ai été au concert jusqu'à huit heures ; je n'ai dîné, tout seul, qu'à cette heure-là.

Je désire bien te voir. Si je ne viens pas aujourd'hui, je viendrai après la messe.

Adieu, mon amie ; j'espère te trouver sage et bien portante. Ce temps-là doit bien te peser.

NAPOLÉON.

LETTRE CCIV. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Trianon, le 17 janvier 1810.

Mon amie, d'Audenarde que je t'ai envoyé ce matin, me dit que tu n'as plus de courage depuis que tu es à Malmaison. Ce lieu est cependant tout plein de nos sentiments, qui ne peuvent et ne doivent jamais changer, du moins de mon côté.

J'ai bien envie de te voir, mais il faut que je sois sûr que tu es forte, et non faible, je le suis aussi un peu, et cela me fait un mal affreux.

Adieu, Joséphine ; bonne nuit. Si tu doutais de moi, tu serais bien ingrate.

NAPOLÉON.

LETTRE CCV. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Paris, 20 janvier 1810.

Je t'envoie, mon amie, la boîte que je t'avais promise avant-hier, et qui représente l'île de Lobau. J'ai été un peu fatigué hier. Je travaille beaucoup et ne sors pas.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CCVI. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

30 janvier 1810.

Mon amie, je reçois ta lettre. J'espère que la promenade que tu as faite aujourd'hui, pour montrer ta serre, t'aura fait du bien.

Je te saurai avec plaisir à l'Elysée, et fort

heureux de te voir plus souvent; car tu sais combien je t'aime.

NAPOLÉON.

LETTRE CCVII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Mardi, à midi, 1810.

J'apprends que tu t'affliges, cela n'est pas bien. Tu es sans confiance en moi, et tous les bruits que l'on répand te frappent; ce n'est pas me connaître, Joséphine. Je t'en veux, et si je n'apprends que tu es gaie et contente, j'irai te gronder bien fort.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CCVIII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Samedi, à six heures du soir. 1810.

J'ai dit à Eugène que tu aimais plutôt à écouter les bavards d'une grande ville que ce que je te disais; qu'il ne faut pas permettre que l'on te fasse des contes en l'air pour t'affliger.

J'ai fait transporter tes effets à l'Elysée. Tu viendras incessamment à Paris; mais sois tranquille et contente, et aie confiance entière en moi.

NAPOLÉON.

LETTRE CCIX. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Dimanche, à neuf heures, 1810.

Mon amie, j'ai été bien aise de te voir avant-hier.

'espère aller à Malmaison dans la semaine.

J'ai fait arranger tes affaires ici, et ordonné que l'on portât tout à l'Elysée-Napoléon.

Je te prie de te bien porter.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CCX. — A L'IMPÉRATRICE,
A L'ÉLYSÉE-NAPOLÉON

Vendredi, 6 heures du soir, 1810.

Savary me remet, en arrivant, ta lettre ; je vois avec peine que tu es triste ; je suis bien aise que tu ne te sois pas aperçue du feu.

J'ai eu beau temps à Rambouillet.

Hortense m'a dit que tu avais eu le projet de venir dîner chez Bessières, et de retourner coucher à Paris. Je suis fâché que tu n'aies pas pu exécuter ton projet.

Adieu, mon amie ; sois gaie : songe que c'est le moyen de me plaire.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXI. — A L'IMPÉRATRICE, A L'ÉLYSÉE-NAPOLÉON

19 février 1810.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre. Je désire te voir; mais les réflexions que tu fais peuvent être vraies. Il y a peut-être quelque inconvénient à nous trouver sous le même toit pendant la première année. Cependant la campagne de Bessières est trop loin pour pouvoir revenir ; d'un autre côté, je suis un peu enrhumé, et je ne suis pas sûr d'y aller.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXII. — A L'IMPÉRATRICE, A MALMAISON

Le 12 mars 1810.

Mon amie, j'espère que tu auras été contente de ce que j'ai fait pour Navarre. Tu y auras vu un nouveau témoignage du désir que j'ai de t'être agréable (1).

1. Navarre, près d'Evreux. Le 10 mars 1810 Napoléon avait écrit à Maret, ministre secrétaire d'Etat «... Présentez-moi

Fais prendre possession de Navarre; tu pourras y aller le 25 mars passer le mois d'avril.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE
A L'EMPEREUR NAPOLÉON (1)

Navarre, le 19 avril 1810.

Sire,

Je reçois, par mon fils, l'assurance que V. M. consent à mon retour à Malmaison, et qu'elle veut bien m'accorder les avances que je lui ai demandées pour rendre habitable le château de Navarre.

Cette double faveur, Sire, dissipe en grande partie les inquiétudes, et même les craintes que le long silence de V. M. m'avait inspirées. J'avais peur d'être entièrement

à signer, demain matin, des lettres patentes, qui érigent la terre de Navarre en duché avec les biens et revenus que je me réserve d'y ajouter. Je conférerai ce duché à l'Impératrice Joséphine, qui le transmettra à un enfant mâle du prince Eugène à sa volonté, et aux descendants mâles de ce prince par ordre de primogéni-ture; et, venant à s'éteindre cette branche, les autres enfants mâles hériteront, et, à l'extinction définitive ce duché retournera à la Couronne. »

1. Cette lettre est écrite après le mariage de l'Empereur Napoléon avec l'Archiduchesse Marie-Louise, qui eut lieu le 11 mars 1810.

bannie de son souvenir : je vois que je ne le suis pas. Je suis donc aujourd'hui moins malheureuse, et même aussi heureuse qu'il m'est désormais possible de l'être.

J'irai à la fin du mois à Malmaison, puisque V. M. n'y voit aucun obstacle. Mais, je dois vous le dire, Sire, je n'aurais pas sitôt profité de la liberté que V. M. me laisse à cet égard, si la Maison de Navarre n'exigeait pas, pour ma santé, et pour celle des personnes de ma maison, des réparations qui sont urgentes. Mon projet est de demeurer à Malmaison fort peu de temps ; je m'en éloignerai bientôt pour aller aux eaux. Mais, pendant que je serai à Malmaison, V. M. peut être sûre que j'y vivrai comme si j'étais à mille lieues de Paris. J'ai fait un grand sacrifice, Sire, et chaque jour je sens davantage toute son étendue. Cependant, ce sacrifice sera ce qu'il doit être, il sera entier de ma part. V. M. ne sera troublée, dans son bonheur, par aucune expression de mes regrets.

Je ferai sans cesse des vœux pour que V. M. soit heureuse, peut-être même en feraije pour la revoir ; mais, que V. M. en soit convaincue, je respecterai toujours sa nouvelle situation, je la respecterai en silence ;

confiante dans les sentiments qu'elle me portait autrefois, je n'en provoquerai aucune preuve nouvelle ; j'attendrai tout de sa justice et de son cœur.

Je me borne à lui demander une grâce, c'est qu'elle daigne chercher elle-même un moyen de convaincre quelquefois, et moi-même et ceux qui m'entourent, que j'ai toujours une petite place dans son souvenir et une grande place dans son estime et dans son amitié. Ce moyen, quel qu'il soit, adoucira mes peines, sans pouvoir, ce me semble compromettre, ce qui m'importe avant tout, le bonheur de V. M.

JOSÉPHINE.

LETTE CCXIII. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A NAVARRE

Réponse de l'Empereur Napoléon à la précédente.

Compiègne, le 21 avril 1810.

Mon amie, je reçois ta lettre du 19 avril ; elle est d'un mauvais style. Je suis toujours le même ; mes pareils ne changent jamais. Je ne sais ce qu'Eugène a pu te dire. Je ne t'ai pas écrit, parce que tu ne l'as pas fait, et que j'ai désiré tout ce qui peut t'être agréable.

Je vois avec plaisir que tu ailles à Malmaison, et que tu sois contente ; moi, je le serai de recevoir de tes nouvelles, et de te donner des miennes. Je n'en dis pas davantage jusqu'à ce que tu aies comparé cette lettre à la tienne; et, après cela, je te laisse juge qui est meilleur et plus ami de toi ou de moi.

Adieu, mon amie ; porte-toi bien, et sois juste pour toi et pour moi.

NAPOLÉON.

Réponse de l'Impératrice Joséphine.

Mille, mille tendres remerciements de ne m'avoir pas oubliée. Mon fils vient de m'apporter ta lettre. Avec quelle ardeur je l'ai lue, et cependant j'y ai mis bien du temps; car il n'y a pas un mot qui ne m'ait fait pleurer; mais ces larmes étaient bien douces! J'ai retrouvé mon cœur tout entier, et tel qu'il sera toujours : il y a des sentiments qui sont la vie même, et qui ne peuvent finir qu'avec elle.

Je serais au désespoir que ma lettre du 19 t'eût déplu ; je ne m'en rappelle pas entièrement les expressions ; mais je sais quel sentiment bien pénible l'avait dictée, c'était le

chagrin de n'avoir pas de tes nouvelles.

Je t'avais écrit à mon départ de Malmaison; et, depuis, combien de fois j'aurais voulu t'écrire! mais je sentais les raisons de ton silence, et je craignais d'être importune par une lettre. La tienne a été un baume pour moi. Sois heureux, sois-le autant que tu le mérites ; c'est mon cœur tout entier qui te parle. Tu viens aussi de me donner ma part de bonheur, et une part bien vivement sentie : rien ne peut valoir pour moi une marque de ton souvenir.

Adieu, mon ami ; je te remercie aussi tendrement que je t'aimerai toujours.

JOSÉPHINE.

LETTRE CCXIV. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, AU CHATEAU DE NAVARRE

Compiègne, 28 avril 1810.

Mon amie, je reçois deux lettres de toi. J'écris à Eugène. J'ai ordonné que l'on fît le mariage de Tascher avec la princesse de la Leyen.

J'irai demain à Anvers voir ma flotte, et ordonner des travaux. Je serai de retour le 15 mai.

Eugène me dit que tu veux aller aux eaux, ne te gêne en rien. N'écoute pas les bavardages de Paris ; ils sont oisifs, et bien loin de connaître le véritable état des choses. Mes sentiments pour toi ne changent pas et je désire beaucoup te savoir heureuse et contente.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXV. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A MALMAISON

Mon amie, je reçois ta lettre. Eugène te donnera des nouvelles de mon voyage et de l'Impératrice. J'approuve fort que tu ailles aux eaux. J'espère qu'elles te feront du bien.

Je désire bien te voir. Si tu es à Malmaison à la fin du mois, je viendrai te voir. Je compte être à Saint-Cloud le 30 du mois.

Ma santé est fort bonne; il me manque de te savoir contente et bien portante. Fais-moi connaître le nom que tu voudras porter en route.

Ne doute jamais de toute la vérité de mes sentiments pour toi; ils dureront autant que moi; tu serais fort injuste si tu en doutais.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXVI. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, AUX EAUX D'AIX, EN SAVOIE

Rambouillet, le 8 juillet 1810.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre du 3 juillet. Tu auras vu Eugène et sa présence t'aura fait du bien. J'ai appris avec plaisir que les eaux te sont bonnes. Le roi de Hollande vient d'abdiquer la Couronne, en laissant la régence, selon la Constitution, à la reine (1). Il a quitté Amsterdam, et laissé le Grand-duc de Berg.

J'ai réuni la Hollande à la France ; mais cet acte a cela d'heureux, qu'il émancipe la reine, et cette infortunée fille va venir à Paris avec son fils, le Grand-duc de Berg ; cela la rendra parfaitement heureuse.

Ma santé est bonne. Je suis venu ici pour chasser quelques jours. Je te verrai avec plaisir cet automne. Ne doute jamais de mon amitié. Je ne change jamais.

Porte-toi bien, sois gaie, et crois à la vérité de mes sentiments.

NAPOLÉON.

---

1. 1er juillet 1810.

LETTRE CCXVII. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, AUX EAUX D'AIX, EN SAVOIE

Saint-Cloud, 20 juillet 1810.

J'ai reçu, mon amie, ta lettre du 14 juillet. Je vois avec plaisir que les eaux te font du bien, et que tu aimes Genève. Je pense que tu fais bien d'y aller quelques semaines.

Ma santé est assez bonne. La conduite du roi de Hollande m'a affligé.

Hortense va bientôt venir à Paris. Le Grand-duc de Berg est en route ; je l'attends demain.

Adieu, mon amie.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXVIII. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, AUX EAUX D'AIX, EN SAVOIE

Trianon, le 10 juin 1810.

J'ai reçu ta lettre. J'ai vu avec peine le danger que tu as couru. Pour une habitante des îles de l'Océan, mourir dans un lac c'eût été une fatalité !

La reine se porte mieux, et j'espère que sa santé deviendra bonne. Son mari est en Bohême, à ce qu'il paraît, ne sachant que faire.

Je me porte assez bien, et je te prie de croire à tous mes sentiments.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXIX. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, AUX EAUX D'AIX, EN SAVOIE

Saint-Cloud, 14 septembre 1810.

Mon amie, je reçois ta lettre du 9 septembre. J'apprends avec plaisir que tu te portes bien. L'Impératrice est effectivement grosse de quatre mois; elle se porte bien, et m'est fort attachée. Les petits princes Napoléon se portent très bien; ils sont au pavillon d'Italie, dans le parc de Saint-Cloud.

Ma santé est assez bonne. Je désire te savoir heureuse et contente. L'on dit qu'une personne chez toi s'est cassé la jambe en allant à la glacière (1).

Adieu, mon amie; ne doute pas de l'intérêt que je prends à toi, et des sentiments que je te porte.

NAPOLÉON.

---

1. Mlle Avrillon, attachée au service de l'Impératrice.

LETTRE CCXX. (1) — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A GENÈVE

Fontainebleau, le 1er octobre 1810.

J'ai reçu ta lettre. Hortense, que j'ai vue t'aura dit ce que je pensais ; va voir ton fils

On avait désiré que l'Impératrice Joséphine s'absentât de la France. Une lettre de Madame de Rémusat (1) lui fit craindre qu'il ne fallût renoncer pour toujours à sa patrie. Cette idée lui causa une grande douleur. Sa fille, la reine Hortense, en parla à l'Empereur, qui lui écrivit la lettre ci-dessus.

1. LETTRE DE MADAME DE RÉMUSAT, A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

Madame,

J'ai un peu tardé à écrire à V. M., parce qu'Elle avait désiré que je pusse, à mon retour, lui conter quelque chose de cette grande ville. Si j'avais suivi mon impatience, dès le lendemain de mon arrivée, je lui aurais adressé les expressions de ma reconnaissance. Ses bontés pour moi sont notre entretien ordinaire depuis que je suis rentrée dans mon intérieur : en retrouvant mon mari et mes enfants, j'ai rapporté au milieu d'eux le souvenir des heures si douces que je vous dois. Ni l'absence, ni le temps ne peuvent, Madame, vous effacer des cœurs qui savent vous apprécier. Daignez ajouter à vos bontés pour moi, en ne doutant jamais de cette reconnaissance que vous m'inspirez à tant de titres. J'ai besoin, pour vous écrire aujourd'hui, de m'appuyer d'abord sur cette prière, et, quand V. M. aura vu quel sujet je vais traiter, elle comprendra pourquoi je réclame encore, avec plus d'instances que de coutume, sa confiance dans mon inaltérable dévouement.

Je commencerai par vous dire, Madame, qu'ayant appris,

cet hiver, reviens aux eaux d'Aix l'année prochaine, ou bien reste au printemps à

en arrivant ici, que l'Empereur était gravement occupé d'affaires importantes, et qu'il accordait difficilement des audiences, je n'ai point osé solliciter celle que vous m'aviez conseillée. Je n'ai donc point encore paru à la Cour, mais j'ài déjà vu quelques personnages importants, et j'ai été questionnée sur V. M. avec trop de soin pour qu'il ne m'ait pas été facile de conclure que ces mêmes questions qui m'étaient adressées, venaient d'un intérêt plus élevé. On me demandait souvent des nouvelles de votre santé; on voulait savoir comment vous aviez employé votre temps, si vous étiez tranquille, heureuse dans la retraite où vous aviez vécu; si vous aviez reçu sur votre route les témoignages d'affection que vous méritez d'inspirer; enfin, quel était l'état de votre âme, et l'ordre de votre vie. Il m'était doux de n'avoir à répondre que des choses satisfaisantes, et le plaisir avec lequel était accueilli le récit simple et vrai de l'emploi de vos journées, de vos secrets sentiments, de votre modération, de ce dévouement si vrai qui dirige votre conduite, m'a bien prouvé que ceux qui m'interrogeaient étaient sûrs de plaire en redisant plus haut la véité. Mais, Madame, j'ai questionné à mon tour, j'ai observé de mon côté, et j'ose soumettre à votre raison le résultat de mes observations avec la confiance de mon attachement. La grossesse de l'Impératrice est une joie publique, une espérance nouvelle, que chacun saisit avec empressement. V. M. le comprendra facilement, elle à qui j'ai vu envisager cet événement comme la récompense d'un grand sacrifice. Eh bien! Madame, d'après ce que j'ai cru remarquer, il me semble que vous avez encore un pas à faire pour mettre le complément à votre ouvrage, et je me sens la force de m'expliquer, parce qu'il me paraît que la dernière privation que votre raison vons impose ne peut être pour cette fois que momentanée. Vous vous rappelez, sans doute, que vous avez quelquefois regretté, avec moi, que l'Empereur n'eût point, au moment de son mariage, pressé l'entrevue de deux personnes qu'il se flattait de rapprocher

Navarre. Je te conseillerais d'aller à Navarre tout de suite si je ne craignais que tu ne t'y

facilement, parce qu'il les réunissait alors dans ses affections. Vous m'avez dit que, depuis, il avait espéré qu'une grossesse, en tranquillisant l'Impératrice sur ses droits, lui donnerait les moyens d'accomplir le vœu de son cœur. Mais, Madame, si je ne me suis pas trompée dans mes observations, le temps n'est pas venu pour un pareil rapprochement.

L'Imperatrice paraît avoir apporté avec elle une imagination vive et prompte à s'alarmer; elle aime avec la tendresse, avec l'abandon d'un premier sentiment; mais ce sentiment même semble porter avec lui le caractère d'un peu d'inquiétude, dont il est, en effet, si rarement séparé. La preuve en est dans une petite anecdote que le grand-maréchal m'a contée, et qui appuiera tout ce que j'ai l'honneur de vous dire.

Un jour l'Empereur, se promenant avec elle dans les environs de Malmaison, lui offrit, en votre absence, de visiter ce joli séjour ; à l'instant le visage de l'Impératrice fut inondé de larmes ; elle n'osait pas refuser, mais les marques de sa douleur étaient trop visibles pour que l'Empereur essayât d'insister. Cette disposition à la jalousie, que le temps affaiblira, sans doute, ne pourrait être qu'augmentée dans ce moment par la présence de V. M. Elle se souviendra, peut-être, que cet été, en la voyant si grasse, si reposée, j'oserai dire si embellie par le calme de la vie que nous menions, j'osais lui dire en riant qu'il n'y avait point d'adresse à rapporter à Paris tant de moyens de succès, et que je sentais parfaitement qu'à la place d'une autre, je serais tout au moins inquiète. En vérité, Madame, cette plaisanterie me semble aujourd'hui le cri de la raison. Le grand-maréchal, avec lequel j'ai causé, m'a témoigné aussi des inquiétudes que je partage. Il m'a paru qu'il n'osait point faire expliquer l'Empereur sur un sujet qu'il ne traite qu'avec douleur. Il m'a parlé avec un accent vrai de cet attachement que vous inspirez encore, mais qui doit lui-même inviter à une grande circonspection, Les nouvel-

ennuyasses. Mon opinion est que tu ne peux être, l'hiver, convenablement qu'à Milan ou

les situations inspirent de nouveaux devoirs ; et, si j'osais, je dirais qu'il n'appartient pas à une âme comme la vôtre, de rien faire qui puisse forcer l'Empereur à manquer aux siens.

Ici, au milieu de la joie que cause cette grossesse. à l'époque de la naissance d'un enfant attendu avec tant d'impatience, au bruit des fêtes qui suivront cet événement, que feriez-vous, Madame ? Que ferait l'Empereur, qui se devrait aux ménagements qu'exigerait l'état de cette jeune mère, et qui serait encore troublé par les souvenirs des sentiments qu'il vous conserve ? Il souffrirait, quoique votre délicatesse ne se permît pas de rien exiger ; mais, vous souffririez aussi; vous n'entendriez pas impunément le cri de tant de réjouissances, livrée, comme vous le seriez peut-être, à l'oubli de toute une nation, ou devenue l'objet de la compassion de quelques-uns, qui vous plaindraient, peut-être, par esprit de parti. Peu à peu votre situation deviendrait si pénible, qu'un éloignement complet parviendrait seul à remettre tout en ordre. Puisque j'ai commencé, souffrez que j'achève; il vous faudrait quitter Paris. La Malmaison, Navarre même, seraient trop près des clameurs d'une ville oisive, et quelquefois mal intentionnée. Obligée de vous retirer, vous auriez l'air de fuir par ordre, et vous perdriez tout l'honneur que donne l'initiative dans une conduite courageuse.

Voilà les observations que j'ai voulu vous soumettre, voilà le résultat des longues conversations que j'ai eues avec mon mari, et encore d'un entretien que le hasard m'a procuré avec le grand-maréchal. Moins animé que nous sur vos intérêts, et accoutumé, comme vous le savez, à ne point arrêter ses opinions quand il n'a point reçu l'ordre de les transmettre, c'est avec beaucoup de temps et un peu d'adresse que j'ai tiré de lui quelques-unes de ses pensées ; mais, aussitôt que je les entrevues, j'ai pu conclure qu'il vous restait encore un sacrifice à faire, et qu'il était digne de vous de ne point attendre les événements, et

à Navarre; après cela, j'approuve tout ce que tu feras; car je ne te veux gêner en rien.

de les prévenir en écrivant à l'Empereur une courageuse détermination. En lui évitant un embarras, dont sa tendresse pour vous l'empêche seule de sortir, vous acquerrez de nouveaux droits à sa reconnaissance: et d'ailleurs, outre la récompense toujours attachée à une action droite et raisonnable, avec cet aimable caractère qui vous distingue, cette disposition à plaire et à vous faire aimer, peut-être trouverez-vous, dans un voyage un peu plus prolongé, des plaisirs que vous ne prévoyez pas d'abord. A Milan, le spectacle si doux des succès mérités d'un fils vous attend. Florence et Rome même offriraient à vos goûts des jouissances qui embelliraient cet éloignement momentané; vous rencontreriez à chaque pas, en Italie, des souvenirs que l'Empereur ne s'irriterait pas de voir renouveler, parce qu'ils s'unissent pour lui aux époques de sa première gloire.

Tout ce que m'a dit le grand-maréchal me prouve assez que S. M. veut que vous conserviez à jamais les dignités d'un rang ou vous avez été élevée par ses succès et sa tendresse; et cependant, l'hiver se passerait, la saison où l'on peut habiter Navarre vous ramènerait aux occupations d'embellissements qui vous y attendent; le temps, ce grand réparateur de toutes choses, aurait tout consolidé, et vous auriez mis le complément à cette conduite si noble, qui vous assure la reconnaissace de toute une nation. Je ne sais, Madame, si je m'abuse, mais il me semble qu'il y a encore du bonheur dans l'exercice de semblables devoirs; le cœur d'une femme sait trouver du plaisir dans le sacrifice qu'il fait à celui qu'elle aime : prévenir l'embarras dont l'Empereur pourrait sortir lui-même sans blâme, s'il vous aimait moins, rassurer les inquiétudes d'une jeune femme que le temps et cette expérience de vous-même rendront plus calme, tout cela est digne de vous. Si vous étiez moins sûre de l'effet que peuvent encore produire les grâces de votre personne, votre rôle serait moins difficile; mais il me semble que c'est parce que

Adieu, mon amie; l'Impératrice est grosse de quatre mois; je nomme madame de Montesquiou gouvernante des enfants de France. Sois contente, et ne te monte pas la tête; ne doute jamais de mes sentiments.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXXI. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A NAVARRE

Fontainebleau, le 14 novembre 1810.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre. Hortense m'a parlé de toi. Je vois avec plaisir que tu es contente. J'espère que tu ne t'ennuies pas trop à Navarre.

Ma santé est fort bonne. L'Impératrice

V. M. sait très bien qu'elle possède des avantages qui peuvent établir une concurrence, qu'elle doit avoir la délicatesse de tous les procédés.

J'ose espérer que V. M. me pardonnera une aussi longue lettre, et les réflexions qu'elle contient. Quand j'appuie si fortement sur cette impérieuse nécessité de s'éloigner de nous pour quelque temps, je me flatte qu'elle daignera penser que, peut-être jamais, je ne lui ai donné de plus véritables marques des sentiments qui m'attachent à elle.

Je suis avec un profond respect,

Madame,

De Votre Majesté,

La très-humble et très obéissante servante,

VERGENNES RÉMUSAT.

avance heureusement dans sa grossesse. Je ferai les différentes choses que tu me demandes pour ta Maison. Soigne bien ta santé, sois contente, et ne doute jamais de mes sentiments pour toi.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXXII. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A NAVARRE

Je reçois ta lettre. Je ne vois pas d'inconvénient au mariage de madame de Mackau avec Vattier, si cela lui convient ; ce général est un fort brave homme. Je me porte bien. J'espère avoir un garçon ; je te le ferai savoir aussitôt.

Adieu, mon amie. Je suis bien aise que madame d'Arberg (1) t'ait dit des choses qui te fassent plaisir. Quand tu me verras, tu me trouveras avec les mêmes sentiments pour toi.

NAPOLÉON.

---

1. La comtesse d'Arberg, dame d'honneur de l'Impératrice Joséphine.

LETTRE CCXXIII. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A NAVARRE

Paris, le 8 janvier 1811.

J'ai reçu ta lettre pour le nouvel an, je te remercie de ce que tu me dis. Je vois avec plaisir que tu es contente. L'on dit qu'il y a à Navarre plus de femmes que d'hommes.

Ma santé est fort bonne, quoiqu'il y ait quinze jours que je ne sois sorti. Eugène me paraît sans inquiétude pour sa femme ; il te donne un petit garçon.

Adieu, mon amie; porte-toi bien.

Napoléon.

LETTRE CCXXIV. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, AU CHATEAU DE NAVARRE

Paris, 22 mars 1811.

Mon amie, j'ai reçu ta lettre ; je te remercie. Mon fils est gros et très bien portant. J'espère qu'il viendra à bien. Il a ma poitrine, ma bouche et mes yeux. J'espère qu'il remplira sa destinée (1).

Je suis toujours très content d'Eugène ; il ne m'a jamais donné aucun chagrin.

Napoléon.

---

1. Naissance du roi de Rome, 20 mars.

LETTRE CCXXV. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A MALMAISON

Le 12 juin 1812.

Je recevrai toujours, mon amie, de tes nouvelles avec un grand intérêt.

Les eaux te feront du bien je l'espère, et je te verrai avec bien du plaisir à ton retour.

Ne doute jamais de l'intérêt que je te porte. J'arrangerai toutes les affaires dont tu me parles.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXXVI. A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A MALMAISON

Gubin, le 20 juin 1812.

Je reçois ta lettre du 10 juin. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu ailles à Milan, près de la vice-reine. Tu feras bien d'aller incognito. Tu auras bien chaud.

Ma santé est fort bonne. Eugène se porte et se conduit bien. Ne doute jamais de mon intérêt et de mon amitié.

NAPOLÉON.

LETTRE CCXXVII. — A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A MALMAISON

Trianon, 25 août 1813.

J'ai reçu ta lettre. Je vois avec plaisir que tu es en bonne santé. Je suis pour quelques jours à Trianon. Je compte aller à Compiègne. Ma santé est fort bonne.

Mets de l'ordre dans tes affaires ; ne dépense que 1,500,000 francs, et mets de côté tous les ans autant ; cela fera une réserve de 15,000,000 en dix ans, pour tes petits-enfants : il est doux de pouvoir leur donner quelque chose, et de leur être utile. Au lieu de cela, l'on me dit que tu as des dettes, cela serait bien vilain. Occupe-toi de tes affaires, et ne donne pas à qui en veut prendre. Si tu veux me plaire, fais que je sache que tu as un gros trésor. Juge combien j'aurais mauvaise opinion de toi, si je te savais endettée avec 3,000,000 de revenu.

Adieu, mon amie, porte-toi bien.

Napoléon.

LETTRE CCXXVIII. A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE A MALMAISON

Vendredi, huit heures du matin, 1813.

J'envoie savoir comment tu te portes, car Hortense m'a dit que tu étais au lit hier. J'ai été fâché contre toi pour tes dettes ; je ne veux pas que tu en aies ; au contraire, j'espère que tu mettras un million de côté tous les ans, pour donner à tes petites-filles, lorsqu'elles se marieront.

Toutefois ne doute jamais de mon amitié pour toi, et ne te fais aucun chagrin là-dessus.

Adieu, mon amie ; annonce-moi que tu es bien portante. On dit que tu engraisses comme une bonne fermière de Normandie.

NAPOLÉON.



LETTRES
DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE
A SA FILLE

LETTRE I. — *Madame de Beauharnais à sa fille, chez la princesse de Hohenzollern, à Saint-Martin, près de Saint Paul en Artois.*

Ta lettre m'a fait bien plaisir, ma chère Hortense; je suis sensible aux regrets que tu témoignes d'être séparée de ta maman; mais, mon enfant, ce n'est pas pour longtemps; j'espère que la princesse (1) reviendra au printemps ou j'irai te chercher. Ah! comme tu vas être habile, lorsque tu reviendras; comme la princesse me dira du bien de mes petits enfants! Je n'ai pas besoin de te recommander de bien l'aimer; je vois par ta lettre que tu es bien reconnaissante de toutes ses bontés pour toi, et pour ton frère: témoi-

1. La princesse régnante de Hohenzollern-Sigmaringen, sœur du prince de Salm, mort sur l'échafaud, était amie de Madame de Beauharnais, qui lui avait confié ses enfants pour les emmener en Angleterre, et les soustraire aux dangers qui menaçaient leur famille. Alexandre de Beauharnais, alors général en chef de l'armée du Rhin, apprenant le départ de ses enfants, envoya un courrier pour s'opposer à leur émigration. La princesse et son frère les ramenèrent à Paris.

gne-le-lui souvent, ma chère amie; c'est le moyen de me plaire.

J'ai bien du chagrin d'être séparée de toi, je n'en suis pas encore consolée; j'aime ma chère petite Hortense de tout mon cœur. Embrasse pour moi Eugène.

Adieu, mon enfant, mon Hortense ; je t'embrasse de tout mon cœur, et je t'aime de même.

Ta tendre mère.

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS.

LETTRE II.— *Madame de Beauharnais à sa fille, à Paris.*

De la prison des Carmes, le 9 floréal an II (28 avril 1794).

Ma chère petite Hortense, il m'en coûte d'être séparée de toi, et de mon cher Eugène; je pense sans cesse à mes chers petits enfants que j'aime et que j'embrasse de tout mon cœur.

JOSÉPHINE.

LETTRE *du général Beauharnais*
INCLUSE DANS LA PRÉCÉDENTE

Ma chère petite Hortense, tu partages donc mes regrets de ne te pas voir, mon amie ; tu m'aimes, et je ne peux pas t'embrasser. Pense à moi, mon enfant ; pense à ta mère ; donne des sujets de satisfaction aux personnes qui prennent soin de toi, et travaille bien c'est par ce moyen, c'est en nous donnant l'assurance que tu emploies bien ton temps que nous aurons plus de confiance encore dans tes regrets et dans tes souvenirs.

Bonjour, mon amie ; ta mère et moi sommes malheureux de ne te point voir. L'espérance de te caresser bientôt nous soutient, et le plaisir d'en parler nous console.

ALEXANDRE BEAUHARNAIS.

LETTRE III.—*Madame de Beauharnais à sa fille, à Paris.*

De la prison des Carmes, an II (1794).

Ma chère petite Hortense, dis à la citoyenne Lanoy (1) que je ne verrai ton papa

1. Gouvernante des enfants de Madame de Beauharnais.

que dans trois heures d'ici, et que je lui enverrai ce qu'elle m'a demandé hier.

Je suis bien aise, ma chère fille, d'avoir une petite lettre de toi ce matin, et une de mon cher Eugène; elles me font beaucoup de bien. Je t'embrasse de tout mon cœur, je t'aime de même, mon cher enfant.

Embrasse bien tendrement pour moi la citoyenne Lanoy.

JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS.

Alexandre Beauharnais à sa femme (1).

Le 4 thermidor, l'an II de la République (22 juillet 1794).

Toutes les apparences de l'espèce d'interrogatoire qu'on a fait subir aujourd'hui à un assez grand nombre de détenus, sont que je suis la victime des scélérates calomnies de plusieurs aristocrates, soi-disant patriotes de cette maison. La présomption que cette infernale machination me suivra jusqu'au tribunal révolutionnaire, ne me laisse aucun espoir de te revoir, mon amie, ni d'embrasser mes chers enfants. Je ne te

1. On joint ici une lettre du général Beauharnais à sa femme, qui a été imprimée dans les journaux du temps : il n'a poiut paru qu'elle pût être déplacée dans ce recueil.

parlerai point de mes regrets : ma tendre affection pour eux, l'attachement fraternel qui me lie à toi, ne peuvent te laisser aucun doute sur le sentiment avec lequel je quitterai la vie sous ces rapports.

Je regrette également de me séparer d'une patrie que j'aime, pour laquelle j'aurais voulu donner mille fois ma vie, et que, non seulement je ne pourrai plus servir, mais qui me verra échapper de son sein en me supposant un mauvais citoyen. Cette idée déchirante ne me permet pas de ne te point recommander ma mémoire : travaille à la réhabiliter, en prouvant qu'une vie entière consacrée à servir son pays, et à faire triompher la liberté et l'égalité, doit, aux yeux du peuple, repousser d'odieux calomniateurs, pris surtout dans la classe de gens suspects. Ce travail doit être ajourné; car, dans les orages révolutionnaires, un grand peuple qui combat pour pulvériser ses fers, doit s'environner d'une juste méfiance, et plus craindre d'oublier un coupable que de frapper un innocent.

Je mourrai avec ce calme qui permet cependant de s'attendrir pour ses plus chères affections, mais avec ce courage qui caractérise un homme libre, une conscience pure,

et une âme honnête, dont les vœux les plus ardents sont pour la prospérité de la République.

Adieu, mon amie ; console-toi par mes enfants, console-les en les éclairant, et surtout en leur apprenant que c'est à force de vertus et de civisme, qu'ils doivent effacer le souvenir de mon supplice, et rappeler mes services et mes titres à la reconnaissance nationale. Adieu, tu sais ceux que j'aime ; sois leur consolateur, et prolonge, par tes soins, ma vie dans leur cœur. Adieu, je te presse, ainsi que mes chers enfants, pour la dernière fois de ma vie, contre mon sein (1).

ALEXANDRE B.

LETTRE IV. — *Madame Bonaparte à sa fille Hortense de Beauharnais, chez madame Campan, à Saint-Germain.*

Milan, ce 20 fructidor an IV (6 septembre 1796).

M. le duc de Serbelloni part dans l'instant pour Paris, et m'a promis, ma chère Hortense, d'aller le lendemain de son arrivée

1. Alexandre de Beauharnais fut guillotiné le 5 thermidor an II (23 juillet 1794).

à Saint-Germain. Il te dira combien je parle de toi, combien je pense à toi, et combien je t'aime. Eugène partage avec toi ces sentiments, ma chère fille ; je vous aime tous les deux à l'adoration.

M. Serbelloni te remettra, de la part de Bonaparte et de la mienne, de petits souvenirs pour toi, Émilie (1), Eugène et Jérôme (2).

Fais mille amitiés à madame Campan ; je compte lui envoyer une collection de belles gravures et de beaux dessins d'Italie.

Embrasse pour moi mon cher Eugène, Emilie et Jérôme. Adieu, ma chère Hortense, ma chère fille, pense souvent à ta maman, écris-lui souvent; tes lettres et celles de ton frère la consolent d'être éloignée de ses chers enfants. Adieu, encore ; je t'embrasse bien tendrement.

JOSÉPHINE BONAPARTE.

---

1. Émilie de Beauharnais, fille du marquis de Beauharnais, mariée depuis à M. de Lavalette.

2. Frère du général Bonaparte, depuis roi de Westphalie.

LETTRE V. — *Madame Bonaparte à sa fille Hortense, chez madame Campan, à Saint-Germain.*

Mantoue, 16 ventôse an V (6 mars 1797).

Je me porte bien, ma chère Hortense; depuis six jours, je n'ai plus de fièvre. J'ai été un peu malade à Bologne; d'ailleurs, je m'ennuie en Italie, malgré toutes les fêtes que l'on me donne, et l'accueil flatteur que je reçois des habitants de ce beau pays. Je ne puis m'accoutumer à être éloignée aussi longtemps de mes chers enfants; j'ai besoin de les serrer contre mon cœur. J'ai cependant tout lieu d'espérer que ce moment n'est pas très éloigné, et cela contribue beaucoup à me remettre de l'indisposition que j'ai eue.

A le première bonne occasion, je t'enverrai un collier charmant d'après l'antique, les boucles d'oreilles pareilles et les bracelets.

Applique-toi, je t'en prie, au dessin; je t'en apporterai de bien beaux, et des plus fameux maîtres. Envoie-moi de temps en temps de tes ouvrages. J'espère que madame Campan est bien contente de toi; regarde-la comme une seconde mère, et fais

bien attention à tout ce qu'elle te dira. Embrasse-la bien pour moi, ma chère fille.

Ecris-moi souvent; il y a bien longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles. Aime ta maman comme elle t'aime; tu l'adoreras. Adieu, ma bonne petite Hortense; ta maman t'embrasse et t'aime de tout son cœur.

JOSÉPHINE BONAPARTE.

J'embrasse Emilie. Aime-la toujours bien.

LETTRE VI. — *Madame Bonaparte à sa fille, chez madame Campan, à Saint-Germain.*

Toulon, ce 26 floréal an VI (15 mai 1798).

Je suis à Toulon depuis cinq jours, ma chère Hortense; je n'ai point été fatiguée de la route, mais bien chagrine de t'avoir quittée si précipitamment, sans pouvoir te dire adieu, non plus qu'à ma chère Caroline (1). Mais ma chère fille, j'en suis un peu consolée par l'espoir que j'ai de t'embrasser bientôt. Bonaparte ne veut pas que je m'embarque avec lui (2); il désire que j'aille aux eaux

1. Sœur du général Bonaparte, depuis mariée au général Murat.

2. Bonaparte partait pour l'expédition d'Egypte.

avant que d'entreprendre le voyage d'Egypte. Il m'enverra chercher dans deux mois. Ainsi, mon Hortense, j'aurai encore le plaisir de te presser contre mon cœur, et de t'assurer que tu es bien aimée. Adieu, ma chère fille.

JOSÉPHINE BONAPARTE.

Dis à Caroline que je l'aime et que je l'embrasse de tout mon cœur. Mille choses tendres et aimables à madame Campan.

LETTRE VII. — *Madame Bonaparte à sa fille, madame Louis Bonaparte, à Paris.*

Lyon, ce 4 pluviôse an XI (24 janvier 1803).

Enfin, ma chère Hortense, je vois arriver avec plaisir l'époque où je pourrai serrer dans mes bras ma chère fille ; j'oublierai, en te voyant, toute la tristesse que j'ai éprouvée dans ce pays. Notre départ paraît fixé au 7 de cette décade, c'est-à-dire dans trois jours. J'espère qu'aucun obstacle ne s'opposera à cette bonne résolution de Bonaparte.

Je te conterai tout ce qui s'est passé pendant mon séjour à Lyon, et te parlerai des fêtes et des divertissements qu'on nous

a donnés ; mais il n'y a pas de plaisir pour ta mère, lorsque tu ne les partages pas.

Embrasse pour moi ton mari (1) ; dis-lui que je commence à l'aimer à la folie, que je le remercie de ses petites lettres, qu'elles sont bien aimables. Tout le monde se porte bien ici. Lemarois (2) est mieux. Rapp (3) et Savary (4) ont été malades, mais ils se portent bien maintenant ; ils se rappellent tous à ton souvenir. Bourienne (5) veut du particulier.

Bonaparte t'embrasse, et ta mère t'aime tendrement.

JOSÉPHINE BONAPARTE.

LETTRE VIII. — *Madame Bonaparte à sa fille Hortense, à Malmaison.*

Plombières, 30 prairial an XI (16 juin 1803).

Je suis toute chagrine, ma chère Hortense ; je suis séparée de toi, et mon cœur en est aussi malade que toute ma personne. Je sens que je n'étais pas née, mon enfant,

1. Louis Bonaparte, frère du Premier Consul, qui avait épousé Hortense de Beauharnais, le 2 janvier 1802.

2. 3. 4. Aides de camp du Premier Consul.

5. Alors secrétaire intime du Premier Consul.

pour tant de grandeur, et que je serais plus heureuse dans la retraite, environnée des objets de mes affections. Je te connais, ma chère fille, et je suis sûre qu'en faisant le bonheur de ma vie, tu partages aussi toutes mes sollicitudes. Maintenant Eugène doit être auprès de toi ; cette idée me console. Je connais assez ton attachement pour Bonaparte pour être persuadée que tu lui tiens fidèle compagnie. Tu lui dois, à bien des égards, amitié et reconnaissance.

Embrasse-le pour moi, et reçois, ma chère enfant, l'expression de toute ma tendresse.

J'embrasse aussi mon cher Eugène. Rappelle-moi au souvenir de tous ces messieurs et de toutes ces dames. Donne-moi souvent de tes nouvelles. Aie bien soin de mon petit enfant.

JOSÉPHINE BONAPARTE.

LETTRE IX. — *Madame Bonaparte à sa fille Hortense, à Paris.*

Rouen, 10 brumaire an XI (1er novembre 1802).

Le courrier part, je n'ai que le temps de t'embrasser, ainsi que ton mari et mon

petit-fils, de tout mon cœur. Nous nous portons tous bien. La joie est générale à Rouen ; tous les habitants sont sous les fenêtres de Bonaparte, depuis son arrivée, et veulent à chaque instant le voir. Ils ne savent de quel nom le nommer; cela tient vraiment du délire. Je t'envoie une chanson que l'on chante dans les rues. J'ai reçu ta lettre ; elle m'a fait grand plaisir.

Adieu, on me demande ma lettre. Bonaparte et Eugène t'embrassent, et ta mère t'aime de tout son cœur.

JOSÉPHINE.

LETTRE X. — *Madame Bonaparte à sa fille Hortense, à Paris.*

Lille, ce 20 messidor an XI (9 juillet 1803).

J'ai eu l'intention, ma chère Hortense, de te faire écrire par ton frère et par ces dames, pour te donner des nouvelles de Bonaparte et des miennes. Depuis mon départ de Paris, j'ai été constamment occupée à recevoir des compliments. Tu me connais; tu jugeras, d'après cela, si je ne préférerais pas une vie plus tranquille. Heureusement que la société de ces dames me dédommage

de la vie bruyante que je mène. Toutes mes matinées, et souvent mes soirées se passent à recevoir. Il faut encore aller au bal. Ce plaisir m'aurait été fort agréable, si j'avais pu le partager avec toi, ou du moins t'en voir jouir. C'est la privation la plus sensible à mon cœur, que celle qui me sépare de ma chère Hortense, et de mon petit-fils que j'aime presque autant que j'aime sa maman. Bonaparte et Eugène sont en très bonne santé; ils sont partis ce matin pour Ostende ; ils seront demain à Bruges, où je vais les rejoindre. Je leur ai dit que je t'écrirais aujourd'hui; ils me chargent de t'embrasser, ainsi que Napoléon. Bonaparte craint qu'il ne se souvienne plus de lui lorsque nous arriverons à Paris.

Tu sais, sans doute, que madame Leclerc (1) se marie; elle épouse le prince Borghèse. Elle a écrit, il y a deux jours, à Bonaparte, pour lui dire qu'elle le désirait pour son mari, et qu'elle sentait qu'elle serait très heureuse avec lui. Elle demande à Bonaparte la permission pour le prince Borghèse de lui écrire pour lui faire la demande de sa main. Il paraît que c'est Joseph

1. Pauline, sœur du Premier Consul, veuve du général Leclerc.

et M. Angelini qui ont fait ce mariage. Dans le cas où la famille ne t'en aurait pas parlé, n'en dis rien. Adieu ; encore des visites. Je te quitte, ma chère Hortense, en t'embrassant de tout mon cœur, et en t'assurant que je t'aime, et que tu es ma fille chérie.

JOSÉPHINE.

LETTRE XI. — *Madame Bonaparte à sa fille Hortense, à Compiègne.*

Paris, ce 17 pluviôse an XII (7 février 1804).

J'écris à Louis, ma chère Hortense ; je l'engage à tenir la promesse qu'il nous a faite de passer avec nous les fêtes du carnaval, et, comme je compte sur sa parole, je compte aussi t'embrasser le jeudi gras. On attend ton arrivée pour fixer les jours de bal. Bonaparte ne sera pas fâché de voir Louis ; il devait lui faire dire de venir, et je m'en suis chargée avec plaisir.

Il s'est passé bien des choses depuis ton départ : l'homme qu'on devait fusiller et qui a demandé sa grâce, a révélé des choses importantes ; il y avait à Paris quatre-vingts chouans déterminés à assassiner Bonaparte. Savary est parti avant-hier avec quarante

gendarmes pour aller prendre Georges et dix-sept autres individus qui ne sont pas bien éloignés de Paris. Imagine-toi que Georges est à Paris, et aux environs, depuis le mois d'août; vraiment cela fait frémir; lorsque tu arriveras, je te donnerai tous les détails de cet horrible complot. On a déjà arrêté bien du monde. Ne dis rien de cela à personne; j'en excepte cependant ton mari.

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur. J'embrasse Napoléon.

JOSÉPHINE.

LETTRE XII. — *L'Impératrice à sa fille Hortense, à Paris.*

Aix-la-Chapelle, ce 21 fructidor an XII (8 septembre 1804).

Les nouvelles que tu me donnes de Napoléon me font grand plaisir, ma chère Hortense, parce qu'outre l'intérêt bien tendre que je prends à lui, je songe aux inquiétudes dont tu es délivrée, et tu sais, ma chère fille, que ton bonheur fera toujours partie du mien. L'Empereur a lu ta lettre; il m'a paru fâché de ne pas recevoir quelquefois

de tes nouvelles. Il n'accuserait pas ton cœur s'il le connaissait comme moi: mais les apparences sont contre toi. Dès qu'il peut supposer que tu le négliges, ne perds donc pas un instant pour réparer des torts qui ne sont pas réels : dis-lui que c'est par discrétion que tu ne lui as pas écrit, que ton cœur souffrait même de la loi que le respect seul t'avait dictée; que, t'ayant tonjours témoigné la bonté et la tendresse d'un père, tu trouverais de la douceur à lui offrir l'hommage de ta reconnaissance. Parle-lui aussi de l'espérance que tu conserves de me revoir à l'époque de tes couches. Je ne puis penser à l'idée d'être loin de toi à ce moment. Sois sûre, ma chère Hortense, que rien ne peut m'empêcher de t'aller soigner; c'est pour toi, et encore plus pour moi; ainsi parles-en à Bonaparte, qui t'aime comme son enfant, ce qui ajoute beaucoup à mes sentiments pour lui. Adieu, ma bonne Hortense; je t'embrasse, ainsi que Napoléon, du plus tendre de mon cœur. Si ton mari est de retour, dis-lui mille choses aimables pour moi.

J'écris à Stéphanie (1) pour l'engager à

1. Stéphanie de Tascher, cousine de l'Impératrice, mariée depuis au duc d'Aremberg.

aller passer chez madame Campan le temps où je serai absente. Je t'engage à lui persuader que cela est convenable. Comme tu serais peut-être trop fatiguée pour l'accompagner, dis à Emilie de me donner cette marque d'amitié. Il paraît que nous recevrons beaucoup de visites à Mayence.

JOSÉPHINE.

LETTRE XIII. — *L'Impératrice à sa fille Hortense.*

Lyon, le 25 germinal an XIII (15 avril 1805).

Nous voici, ma chère Hortense, à la moitié de notre voyage. Depuis quatre jours nous sommes à Lyon, et à ma migraine près dont j'ai souffert un peu, la route ne m'a pas trop fatiguée. L'Empereur aussi se porte bien. Les acclamations les plus unanimes ont partout éclaté à son passage ; il s'est concilié tous les cœurs ; et dans cette impression générale de joie et d'attachement à sa personne, j'aurais peine à dire quelle ville s'est le plus distinguée. Nous partons pour Chambéry demain. C'est avec bien de la joie que je vois s'avancer le moment où je pourrai embrasser Eugène ; mais mon plai-

sir ne sera pas complet, et en me rapprochant de l'un de mes enfants, je sens avec bien du regret que je serai séparée d'une autre qui ne m'est pas moins chère.

Adieu, ma bonne Hortense ; donne-moi souvent de tes nouvelles, et reçois un tendre baiser. Mille choses à ton mari. J'embrasse Napoléon Louis.

JOSÉPHINE.

LETTRE XIV. — *L'Impératrice à sa fille Hortense, aux eaux de Saint-Amand.*

Saint-Cloud, ce 7 thermidor an XIII (20 juillet 1805).

Je charge un de mes écuyers, qui va rejoindre son régiment, de te remettre cette lettre, ma chère Hortense, et de remettre aussi à Napoléon des joujoux ; je suis toujours bien triste d'être séparée de ton frère (1). J'espérais, en revenant en France, retrouver ma chère fille. Cette idée me consolait ; mais ma vie se passe tristement et toujours éloignée des personnes que j'aime. Je vais dans quelques jours me trouver absolument seule. Je pars lundi ou mardi pour Plombiè-

1. Le prince Eugène venait d'être nommé vice-roi d'Italie.

res, où je resterai en tout un mois. Ma santé, sans être très mauvaise, exige cependant que je me repose un peu des fatigues du long voyage que je viens de faire, et surtout du chagrin que j'ai eu de laisser Eugène en Italie. J'ai reçu hier une lettre de lui ; il se porte bien et travaille beaucoup. Il regrette bien d'être éloigné de sa mère et de sa tendre sœur. Hélas ! il y a sûrement bien des gens qui envient son sort, et qui le croient bien heureux : ceux-là ne lisent pas dans son cœur. En t'écrivant, ma chère Hortense, je ne voulais pas te communiquer ma tristesse ; je ne voulais que te parler de ma tendresse pour toi, pour tes enfants, te dire combien j'étais heureuse d'avoir auprès de moi ton fils Louis depuis mon retour.

L'Empereur, sans me rien dire, l'a envoyé chercher aussitôt son arrivée à Fontainebleau. J'ai été bien touchée de cette attention de sa part ; il a senti que j'avais besoin de voir un second toi-même, un petit être charmant créé par toi. Il se porte à merveille ; il est très gai, il ne mange que la soupe que lui donne sa nourrice ; il ne vient jamais lorsque nous sommes à table ; l'Empereur le caresse beaucoup. Ecris-moi souvent, ma chère Hortense, j'ai besoin d'avoir de

tes nouvelles; donne-m'en de la santé de ton mari. Corvisart doit-être maintenant auprès de lui. J'espère que les eaux lui feront du bien. On dit qu'elles ont fait des cures étonnantes.

Eugène m'a remis pour toi un collier en malachites gravées en relief; je te le donnerai à ton retour. M. Bergheim t'en remettra un que j'ai acheté à Milan ; ce sont des améthystes gravées, et qui iront très bien sur ta belle peau blanche; je n'ai pas eu le temps de les faire mieux monter.— L'Empereur a signé le contrat de mariage de Mademoiselle de Boubers avec M. de Lauriston ; il a fait cadeau à la demoiselle, de trente mille livres ; madame de Boubers a paru être très-contente ; c'est une personne de grand mérite qui t'est fort attachée, et qui mérite l'amitié que tu lui témoignes. Dis mille choses de ma part au prince Louis ; embrasse pour moi Napoléon, et crois, ma chère fille, à la tendresse de ta mère.

JOSÉPHINE.

LETTRE XV. —*L'Impératrice à sa fille Hortense, à Paris.*

Strasbourg, ce 30 vendémiaire an XIV
(22 octobre 1805).

J'avais promis, ma chère Hortense, au prince Joseph, qui m'a écrit une lettre très aimable, de lui envoyer un courrier aux premières nouvelles que je recevrais. J'ai été hier à même de remplir ma promesse. M. de Thiars m'a écrit, par ordre de l'Empereur, tous les détails de nos succès, et je les ai aussitôt fait passer au prince Joseph, en le priant de t'en faire part, ainsi qu'à ton mari. Les événements heureux se succèdent, et aud'hui j'ai reçu une lettre de l'Empereur. Je te l'envoie, et je suis bien sûre qu'elle te fera le même plaisir qu'à moi. Je te recommande de me la garder pour me la remettre à mon retour. Toutes les personnes de la Maison de l'Empereur se portent bien. Il n'y a pas eu un seul général blessé, et tu peux le dire à toutes les dames dont les maris sont à l'armée.

Jeudi on chantera un *Te Deum*, et je donnerai le même jour une fête aux dames de Strasbourg.

Adieu, ma chère Hortense, je t'aime de

tout mon cœur, et je t'embrasse de même.

Mille amitiés à ton mari ; j'embrasse tes enfants.

JOSÉPHINE.

LETTRE XVI. — *L'Impératrice à sa fille Hortense, à Paris.*

Munich, 15 frimaire an XIV (6 décembre 1805).

Me voici à Munich, ma chère Hortense, un peu fatiguée, quoique assez bien portante. J'y ai reçu ta lettre ; elle m'a fait le plus grand plaisir ; mais je suis extrêmement surprise des bruits dont tu me parles. Assurément, s'il était réellement question du mariage de ton frère, tu es la première personne à laquelle j'en aurais fait part. L'on m'a bien dit que des gazettes allemandes en ont parlé, tandis que j'étaïs à Strasbourg. Je me rappelle qu'à cette époque tout le monde croyait à ce mariage. Je me trouvai la seule qui ne fût pas dans le secret. Tu sens fort bien, ma chère amie, que l'Empereur, qui ne m'a jamais rien dit à ce sujet, ne marierait pas Eugène sans que j'en eusse connaissance. Au reste, j'accepte les bruits publics ; j'aimerais beaucoup à l'avoir pour

belle-fille (1) ; elle est charmante de caractère, et belle comme un ange ; elle réunit à une belle figure la plus belle taille que je connaisse.

Je ne suis pas plus instruite du moment où l'Empereur doit retourner à Paris, ni de celui où il viendra à Munich. Il m'a envoyé hier un de ses aides de camp, avec la nouvelle d'une victoire complète remportée sur les Russes (2). Il m'a écrit quatre lignes, me dit que sa santé est très bonne, et ne me parle pas encore de retour. Je suis fort contente de ce que tu me marques de la conduite que Stéphanie a tenue. Elle a raison de vouloir attendre ce que l'Empereur décidera pour elle ; c'est à lui que je laisse le soin d'établir ma famille, et, jusqu'à ce qu'il se soit expliqué à son sujet, ce qu'elle peut faire de mieux, c'est de continuer à se conduire comme elle a commencé.

M. Deschamps (3) a dû t'envoyer la relation de mon voyage, et les détails de la manière dont j'ai été reçue dans toutes les cours. A Augsbourg, la princesse Cunégonde m'a beaucoup parlé de Madame de Boubers ; elle

1. La princesse Auguste-Amélie de Bavière.
1. Bataille d'Austerlitz.
Secrétaire des commandements de l'Impératrice.

est enchantée de la savoir auprès de toi ; elle m'a priée de te la recommander : il paraît qu'elle a conservé pour Madame de Boubers un très grand attachement.

Adieu, ma chère Hortense ; je t'embrasse ainsi que tes enfants, de tout mon cœur. Lorsque la famille te parlera de mariage, tu peux lui faire part de ma lettre : tu peux même la communiquer à Madame Murat.

Au moment où je fermais ma lettre, on m'annonce, ma chère Hortense, un page avec une lettre de l'Empereur. Je voudrais bien t'envoyer cette lettre, mais je la garde encore aujourd'hui ; je veux la relire. L'Empereur me marque qu'il a vu l'Empereur de Russie, et qu'il est convenu avec lui de faire vite la paix.

JOSÉPHINE.

LETTRE XVII. — *L'Impératrice à sa fille Hortense, à Paris.*

Munich, ce 17 nivôse an XIV (7 janvier 1806).

Je ne veux pas perdre un moment, ma chère Hortense, pour t'apprendre que le mariage d'Eugène avec la princesse Auguste, fille de l'Electeur de Bavière, vient d'être

définitivement arrêté. Tu sentiras comme moi tout le prix de cette nouvelle preuve d'attachement que l'Empereur donne à ton frère. Rien au monde ne pouvait être plus agréable pour moi que cette alliance. La jeune princesse réunit à une figure charmante toutes les qualités qui rendent une femme intéressante et aimable. eJ conçois tous les regrets que tu éprouves de ne pas venir te réunir à nous à Munich, et je ne suis pas étonnée du chagrin que t'a fait la lettre que ton mari t'a écrite à ce sujet; mais je sens bien que tu n'as pas eu la force de résister à de vives instances. Au reste, ce qui doit être une consolation pour toi, c'est que le mariage ne se fera pas ici, il aura lieu à Paris; ainsi tu seras témoin du bonheur de ton frère, et le mien sera parfait, puisque je me trouverai réunie à mes chers enfants. Ma santé est assez bonne, et le bonheur que j'éprouve de l'idée de revoir mon fils ne peut que contribuer à la maintenir.

Adieu, ma chère Hortense ; j'espère que nous serons tous bientôt réunis (1).

JOSÉPHINE.

---

1. Après le mariage du prince Eugène, qui se fit à Munich, le 14 janvier 1806, l'Impératrice revint à Paris, et ne

L'Empereur Napoléon à sa belle-fille, la princesse Hortense (1).

Munich, ce 9 janvier 1806

Ma fille, Eugène arrive demain, et se marie sous quatre jours. J'aurais été fort aise que vous eussiez assisté à son mariage : à présent, il n'est plus temps. La princesse Auguste est grande, belle et pleine de bonnes qualités, et vous aurez, en tout, une sœur digne de vous.

Mille baisers à M. Napoléon.

NAPOLÉON.

LETTRE XVIII. — *A la reine Hortense, à La Haye.*

Saint-Cloud, ce 13 juillet 1806.

Je ne veux pas laisser partir Desprès (2), ma chère Hortense, sans le charger d'une petite lettre pour toi. Depuis ton départ j'ai toujours été souffrante, triste et malheureuse ; j'ai même été obligée de garder le

jouit pas longtemps du plaisir de se retrouver avec sa fille, qui, à cette époque, devint reine de Hollande.

1. Nous croyons devoir donner ici la lettre écrite, à l'occasion de ce mariage, par l'Empereur Napoléon à sa belle-fille.

2. Secrétaire des commandements de la reine de Hollande.

lit, ayant eu quelques accès de fièvre. La maladie a tout à fait disparu, mais le chagrin me reste. Comment n'en pas avoir, d'être séparée d'une fille comme toi, tendre, douce et aimable, qui faisait le charme de ma vie? Les fêtes sont encore retardées; elles n'auront lieu qu'au 15 septembre. J'ai l'espoir que ce retard te fera passer l'hiver avec nous. Je compte sur la promesse de ton mari, sur la tienne, et sur celle de l'Empereur. Eugène sera ici à cette époque. Sa femme est décidément grosse. J'ai reçu hier une lettre d'Eugène, qui m'annonce cette nouvelle. Il est bien content.

Comment va ton mari? mes petits-enfants sont-ils bien portants? Mon Dieu! que je suis triste de ne plus les voir quelquefois! Et ta santé, ma chère Hortense, est-elle bonne? Si jamais tu étais malade, fais-le-moi dire; je me rendrais tout de suite près de ma bien-aimée fille. Toute la famille se porte bien. J'ai eu des nouvelles de la princesse de Bade; elle a été reçue très bien dans la famille de son mari. Le prince Murat va être Grand-duc de Berg. Je compte écrire ces jours-ci à ton mari pour lui demander son intérêt pour M. d'Osmond. On dit beaucoup de bien de ce jeune homme: on le dit

sage, instruit, sachant très bien l'italien, l'anglais et une autre langue, il demande une place d'écuyer auprès du roi. Il a une sœur (1) qui a quatorze mille louis de revenu, et qui pourvoira à tout ce qui lui sera nécessaire. M. d'Aremberg est toujours bien amoureux de Stéphanie (2). Tu sais qu'il est parti pour les eaux. Son contrat de mariage est fait; il paraît qu'il se mariera au mois de septembre. Toute la famille d'Aremberg part ces jours-ci pour la Belgique; la mère et le fils se proposent d'aller en Hollande te faire une petite visite. Plus je connais cette famille, plus je trouve ma cousine heureuse de lui appartenir. Voilà une bien longue lettre ; j'ai voulu me dédommager aujourd'hui de la privation de ne t'avoir pas écrit depuis ton départ.

Adieu, ma chère Hortense, ma tendre fille; pense souvent à ta mère, et persuade-toi bien qu'il n'y a pas de fille plus chérie que toi.

Mille choses aimables à ton mari; j'embrasse mes petits-enfants. Tu serais bien

1. Madame de Boignes.

2. Mademoiselle Stéphanie Tascher, cousine de l'Impératrice.

aimable de m'envoyer quelquefois de tes romances.

JOSÉPHINE.

LETTRE XIX. — *A la reine Hortense, à La Haye.*

1806.

Toutes tes lettres, ma chère Hortense, sont charmantes, et tu es bien aimable de m'en envoyer souvent. J'ai aussi des nouvelles d'Eugène et de sa femme : je vois qu'ils sont heureux, et je le suis beaucoup moi-même, surtout en ce moment ; car j'irai avec l'Empereur, et je fais mes apprêts de voyage. Je t'assure que cette nouvelle guerre, si elle doit avoir lieu, ne me donne aucune crainte ; mais, plus je serai près de l'Empereur, moins j'en aurai, et je sens que je ne vivrais pas, si je restais ici. Un autre sujet de joie pour moi est de te revoir à Mayence. L'Empereur me charge de te dire qu'il vient de donner une armée de 80,000 hommes au roi de Hollande, et que son commandement s'étendra tout près de Mayence. Il pense que tu viendras rester avec moi à Mayence. Juge, ma chère Hortense, si c'est là une nouvelle agréable pour une mère qui t'aime aussi tendrement.

Chaque jour, nous recevrons des nouvelles de l'Empereur et de ton mari ; nous nous en réjouirons ensemble. Le grand-duc de Berg m'a parlé de toi et de tes enfants ; embrasse-les pour moi, jusqu'à ce que je puisse les embrasser moi-même, ainsi que ma chère fille, et j'espère que ce sera bientôt. Mille amitiés bien tendres au Roi ; l'Empereur te dit mille choses.

JOSÉPHINE.

LETTRE XX. — *A la reine Hortense, à La Haye.*

Paris, le 3 février 1807 (1).

Je suis arrivée ici, ma chère Hortense, le 31 au soir, ainsi que j'y avais compté. Mon voyage a été heureux, si je peux l'appeler ainsi, lorqu'il m'éloigne de l'Empereur. J'ai reçu cinq lettres de lui depuis mon départ. J'ai bien besoin que tu m'écrives, surtout à présent que tu n'es plus auprès de moi pour me consoler. Donne-moi de tes nouvelles, parle-moi de ton mari et de tes enfants. Bien que je reçoive ici plus de monde qu'à

1. L'Impératrice et sa fille, qui s'étaient réunies à Mayence, étaient retournées ensuite, l'une à Paris, l'autre en Hollande.

Mayence, mon cœur n'en est pas moins seul, et, en m'écrivant, tu me tiendras encore compagnie.

Adieu, ma chère fille; je t'aime et t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXI.— *A la reine Hortense, à La Haye.*

Paris, le 7 mars 1807.

J'ai eu beaucoup de plaisir à parler de toi avec M. de Janssens. Je vois, d'après tout ce qu'il m'a dit de la Hollande, que le roi y est très aimé, et tu as aussi ta part de l'affection générale. Cela m'a rendue heureuse. Ma santé est assez bonne en ce moment; mais j'ai toujours le cœur bien triste.

Toutes les lettres particulières que j'ai reçues s'accordent à dire que l'Empereur s'est très exposé à la bataille d'Eylau. Je reçois très souvent de ses nouvelles, et quelquefois deux lettres par jour; c'est une grande consolation, mais cela ne le remplace pas. J'ai été, il y a quelques jours, témoin d'un accident affreux à l'Opéra. L'actrice qui faisait Minerve dans le ballet d'Ulysse est tombée de 20 pieds, et s'est

cassé le bras Comme elle est pauvre et mère de famille, je lui ai envoyé 50 louis. M. de Janssens m'a donné un petit sauvage qui est vraiment charmant et fort amusant. On l'a mené hier à l'Opéra, et l'on a eu toutes les peines du monde à l'empêcher de siffler et de danser.

Adieu, ma chère Hortense, je t'aime tendrement, et je t'embrasse de même. Si tu veux que je sois plus heureuse, fais-moi espérer que j'aurai dans neuf mois une petite-fille. Fais mille amitiés de ma part au Roi.

J'embrasse tes enfants.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXII.— *A la reine Hortense, à La Haye.*

Paris le 29 mars 1807.

J'ai été indisposée, ma chère Hortense, pendant plusieurs jours ; je me trouve beaucoup mieux aujourd'hui ; j'en profite pour t'écrire. C'est madame de Villeneuve qui te remettra ma lettre. La semaine dernière m'a paru bien rapide et bien agréable ; je l'ai passée à Malmaison, au milieu des travaux que l'on y fait, et cette occupation m'a

rendu la santé. Tu auras appris avec bien du plaisir l'heureux accouchement de la princesse Auguste. Eugène est enchanté de sa fille ; il se plaint seulement de ce qu'elle dort trop, ce qui l'empêche de la voir à son aise. Je reçois à l'instant des nouvelles de Milan; tout le monde se portait trèsbien. L'Empereur me donne souvent de ses nouvelles. Sa dernière lettre est du 17 ; il m'assure que sa santé est très bonne, mais il ne parle pas de son retour, et je ne serai heureuse que lorsqu'il sera ici. Dis mille choses aimables de ma part au Roi; j'embrasse tes enfants, et toi aussi, ma chère fille, bien tendrement; tu connais mon cœur et toute mon affection pour toi.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXIII. — *A la reine Hortense, à La Haye.*

Paris, ce 2 avril 1807.

Lady Shaftesbury désire, ma chère fille, que je lui donne pour toi un mot de recommandation ; j'y consens d'autant plus volontiers que je crois cette dame digne de ton intérêt. Elle a passé six mois ici avec la

permission de l'Empereur, et le prince Jérôme lui a donné, pour le roi de Hollande, une lettre de recommandation. J'ignore ce que lady Shaftesbury peut désirer de toi; mais je serais charmée que tu lui fusses utile, si l'occasion s'en présente.

Adieu, ma chère Hortense, je t'aime et t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXIV. — *A la reine Hortense, à La Haye.*

Ce 14 mai, 10 heures du soir, 1807.

J'arrive à l'instant au château de Lacken (1), ma chère fille; c'est de là que je t'écris, c'est là que je t'attends. Viens me rendre la vie; ta présence m'est nécessaire, et tu dois avoir besoin aussi de me voir, et de pleurer avec ta mère. J'aurais bien voulu aller plus loin; mais les forces me manquent, et d'ailleurs je n'ai pas eu le temps de prévenir l'Empereur. J'ai retrouvé du courage pour venir jusqu'ici; j'espère que

1. L'Impératrice, à la nouvelle de la mort de son petit-fils, vint à Lacken, palais près de Bruxelles, d'où elle ramena sa fille à Paris, et s'en sépara encore, parce qu'on ordonna à la reine de Hollande le voyage des Pyrénées.

tu en trouveras aussi pour venir voir ta mère.

Adieu, ma chère fille; je suis accablée de fatigue, mais surtout de douleur.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXV. — *A la reine Hortense, à son passage à Bordeaux.*

Saint-Cloud, ce 27 mai 1807.

J'ai beaucoup pleuré depuis ton départ, ma chère Hortense, cette séparation m'a été bien pénible; et pour me donner le courage de la supporter, il ne fallait pas moins que la certitude du bien que te feront les voyages. J'ai reçu de tes nouvelles par madame de Broc. Je te prie de la remercier de cette attention, et de lui dire de m'écrire lorsque tu ne le pourras pas toi-même. J'ai eu aussi hier des nouvelles de ton fils; il est au château de Lacken, très bien portant, et attendant l'arrivée du Roi. L'Empereur m'a encore écrit; il partage bien vivement notre malheur. J'avais besoin de cette consolation, car je n'en ai plus depuis ton départ. Toujours seule avec moi-même, chaque instant

me rappelle le sujet de notre douleur, et mes pleurs ne cessent de couler.

Adieu, ma chère fille ; conserve-toi pour une mère qui t'aime tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXVI. — *A la reine Hortense, aux eaux de Cauterets.*

Saint-Cloud, 4 juin 1807.

Ta lettre m'a bien soulagée, ma chère Hortense, et les nouvelles de ta santé, que je reçois par tes dames, contribuent beaucoup à me rendre plus tranquille. L'Empereur a été vivement affecté ; dans toutes ses lettres, il cherche à me donner du courage ; mais je sais que ce malheureux événement lui a été très sensible. Le Roi est arrivé hier soir à Saint-Leu ; il m'a mandé qu'il viendrait me voir aujourd'hui ; il doit me laisser le petit, pendant son absence. Tu sais combien j'aime cet enfant, et les soins que j'aurai pour lui. Je désire que le Roi prenne la même route que toi ; ce sera, ma chère Hortense, une consolation pour tous deux de vous revoir.

Toutes les lettres que j'ai reçues de lui depuis son départ, sont remplies de son attachement pour toi. Ton cœur est trop sensible pour n'en être pas touché.

Adieu, ma chère fille ; prends soin de ta santé ; la mienne ne se rétablira que lorsque je n'aurai plus à souffrir pour les personnes que j'aime. Je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXVII. — *A la reine Hortense, aux eaux de Cauterets.*

Saint-Cloud, 11 juin 1807.

Je joins ici, ma chère Hortense, une lettre (1) que l'Empereur m'a envoyée pour toi, et qu'il me charge de te faire passer. L'Empereur est à Dantzig. Sa santé est parfaite. Le maréchal Lefebvre est créé duc de Dantzig, avec cent mille francs de revenus de terre en France. Ton fils se porte à merveille, il m'amuse beaucoup ; il est si doux ; je trouve

1. La lettre de l'Empereur à la Reine de Hollande, dont il est fait mention ici, est datée de Dantzig, le 2 juin 1807. Elle est rapportée en note à la suite de celle n° CXXIX, de l'Empereur à l'Impératrice, page 121.

qu'il a toutes les manières de ce pauvre enfant que nous pleurons.

Adieu, ma chère fille ; je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXVIII.— *A la reine Hortense, aux eaux de Cauterets.*

Saint-Cloud.... 1807.

Ta lettre m'a vivement touchée, ma chère fille ; je vois combien ta douleur est toujours profonde, et je le sens encore mieux par celle que j'éprouve moi-même. Nous avons perdu tout ce qu'il y avait de plus digne d'être aimé ; mes larmes coulent comme le premier jour. Ces regrets sont trop justes pour que la raison puisse y mettre un terme ; mais, ma chère Hortense, elle doit les modérer. Tu n'es pas seule au monde. Il te reste un mari, un enfant intéressant, et une mère dont tu connais la tendresse ; tu te dois à tout ce qui t'aime encore, et tu es trop sensible pour que tout cela ne te soit plus qu'étranger et indifférent. Pense à nous ; ma chère fille ; que ce souvenir en calme un autre légitime et douloureux. Je compte sur ton attachement pour moi, et sur ta raison. J'es-

père aussi que les voyages et les eaux te feront du bien. Ton fils se porte à merveille, il est charmant. Ma santé est un peu meilleure; mais tu sais qu'elle dépend de la tienne.

Adieu, je t'embrasse.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXIX. — *A la reine Hortense, aux eaux de Cauterets.*

Saint-Cloud, le 10 juillet 1807.

Je reçois souvent, ma chère Hortense, des nouvelles de l'Empereur; il me parle beaucoup de l'Empereur Alexandre, dont il paraît très satisfait. Il m'a envoyé M. de Monaco et M. de Montesquiou pour me donner de détails sur ce qu'ils ont vu. Ces messieurs racontent que la première entrevue était un spectacle magnifique. Les deux armées étaient sur la rive droite et sur la rive gauche du Niémen. L'Empereur est arrivé le premier au pavillon construit au milieu de la rivière; la barque de l'Empereur Alexandre a eu quelque peine à s'en approcher, ce qui a fourni à ce dernier quelques mots agréables sur son empressement mal

secondé par le fleuve. On dit qu'au moment où les deux Empereurs se sont embrassés, des acclamations universelles sont parties des deux rives. Ce qui augmente encore pour moi l'intérêt de ces heureuses nouvelles, c'est l'espérance que j'ai de revoir bientôt l'Empereur. Pourquoi, ma chère Hortense, ce bonheur est-il troublé par des souvenirs si douloureux qui ne s'effaceront jamais? Ton petit se porte parfaitement bien; son teint n'est plus reconnaissable. J'espère que les eaux te feront du bien, ainsi qu'au Roi : rappelle-moi à son souvenir, et crois, ma chère fille, à toute la tendresse de ta mère.

LETTRE XXX. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Bordeaux, ce 23 avril 1808.

Je suis ma chère Hortense, au comble de la joie; la nouvelle de ton heureux accouchement m'a été apportée hier par M. de Villeneuve; j'ai senti mon cœur battre en le voyant entrer; mais j'avais l'espérance qu'il n'avait à m'apprendre qu'un heureux événement, et mon pressentiment ne m'a pas trompée. Je viens de recevoir une seconde

lettre de l'archichancelier, qui m'assure que tu te portes bien, ainsi que ton fils. Je sais que Napoléon se console de n'avoir pas une sœur, et qu'il aime déjà beaucoup son frère. Embrasse-les pour moi tous les deux. J'ai reçu hier une lettre de l'Empereur : sa santé est très-bonne. Le prince des Asturies et don Carlos avaient dîné chez lui la veille; il attendait, pour le lendemain, le roi Charles IV et la reine. Mais je n'ose t'écrire trop longuement, de crainte de te fatiguer. Ménage-toi avec les plus grands soins ; ne reçois pas trop de monde dans ces premiers moments. Fais-moi donner tous les jours de tes nouvelles ; je les attends avec autant d'impatience que je t'aime avec tendresse.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXXI. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Bordeaux, ce 25 avril 1808.

Je reçois, ma chère Hortense, une lettre de l'Empereur, qui m'annonce qu'il avait appris que tu étais accouchée d'un garçon, et qu'il en avait éprouvé une très grande

joie. Il paraît qu'il en avait la nouvelle avant l'arrivée de M. de Villeneuve. L'Empereur me mande en même temps de venir le retrouver à Bayonne. Tu juges, ma chère fille, que c'est un grand bonheur pour moi de ne pas quitter l'Empereur; aussi, je pars demain de grand matin. Les nouvelles que je reçois de ta santé me font plaisir. Je t'engage toujours à te bien ménager, et surtout à éviter de recevoir du monde dans ces premiers jours-ci. Je serai trois ou quatre jours sans t'écrire mais aucun moment sans penser à toi. Je t'embrasse.

Adieu, ma chère Hortense.

JOSÉPHINE.

L'Empereur se porte toujours bien.

LETTRE XXXII. — *A la reine Hortense, aux eaux de Bade.*

Strasbourg, le 16 mai 1809.

Je reçois à l'instant une lettre de l'Empereur, qui me mande qu'il m'envoie le frère de la maréchale Lannes pour m'annoncer la reddition de Vienne : je n'ai pas voulu me coucher, ma chère Hortense, sans te faire

part de cette heureuse nouvelle, et t'envoyer la proclamation de l'Empereur. Tu pourras faire donner cette nouvelle au Grand-duc héréditaire de Bade. Stéphanie pourra la lui mander.

Adieu, ma chère amie; je t'embrasse tendrement, ainsi que tes enfants.

JOSÉPHINE.

P. S. M. Deschamps t'a envoyé aujourd'hui une lettre de la princesse Auguste; je te prie de me la renvoyer. Tu as dû recevoir, par l'homme qui accompagne ton fourgon, une dépêche télégraphique d'Italie, qui annonçait qu'Eugène poursuit l'ennemi, et qu'il était à Udine le 12.

LETTRE XXXIII. — *A la reine Hortense, aux eaux de Bade.*

Strasbourg, 1er juin 1809.

Je t'envoie, ma chère Hortense, une lettre de l'Empereur pour toi (1): j'étais si

1. Nous plaçons ici cette lettre :

A LA REINE DE HOLLANDE

Ebersdorf, 28 mai 1809.

Ma fille, je suis très mécontent que vous soyez sortie de France sans ma permission, et surtout que vous en ayez

inquiète de n'en pas recevoir de lui que je l'ai ouverte; j'ai vu avec peine qu'il était mécontent de ton séjour aux eaux de Bade. Je t'engage à lui écrire tout de suite que tu avais prévenu ses intentions, et que tes enfants sont auprès de moi; que tu ne les as eus que quelques jours pour les voir et leur faire changer d'air. Le page qui m'est annoncé par la lettre de Méneval (1) n'est pas encore arrivé, j'espère qu'il m'apportera une lettre de l'Empereur, à moins qu'il ne soit aussi fâché contre moi, de ce que tu as été à Bade. Tes enfants sont arrivés en très bonne santé.

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse.

JOSÉPHINE.

---

fait sortir mes neveux. Puisque vous êtes aux eaux de Bade, restez-y; mais, une heure après avoir reçu la présente lettre, renvoyez mes deux neveux à Strasbourg, auprès de l'Impératrice; ils ne doivent jamais sortir de France. C'est la première fois que j'ai lieu d'être mécontent de vous; mais vous ne deviez pas disposer de mes neveux sans ma permission : vous devez sentir le mauvais effet que cela produit. Puisque les eaux de Bade vous font du bien, vous pouvez y rester quelques jours; mais, je vous le répète, ne perdez pas un moment pour renvoyer mes neveux à Strasbourg. Si l'Impératrice va aux eaux de Plombières, ils l'y accompagneront; mais ils ne doivent jamais passer le pont de Strasbourg.

Votre affectionné père,

NAPOLÉON.

1. Secrétaire de l'Empereur.

LETTRE XXXIV. — *A la reine Hortense, aux eaux de Cauterets.*

Saint-Cloud, 19 juin 1809.

J'ai appris, ma chère Hortense, avec beaucoup de plaisir, par mademoiselle Cochelet, (1) que tu étais arrivée à Bagnères, et que tu étais contente de la beauté du pays que tu avais traversé; elle m'a mandé aussi, comme je l'en avais chargée, que tu commençais à sentir davantage tes douleurs : cela me donne beaucoup d'espérances pour le rétablissement de ta santé. Par là, je me consolerai plus aisément de l'altération de la mienne. Je sens qu'elle a de la peine à revenir, et j'ai beaucoup maigri; mais je suis heureuse d'avoir auprès de moi ton fils : il est charmant; je m'attache à lui de plus en plus, en pensant qu'il sera ta consolation : ses petites raisons m'amusent beaucoup. Tu peux être bien tranquille sur sa santé; il se fortifie tous les jours, et son teint est très beau.

J'ai encore un autre sujet de satisfaction que tu partageras. Eugène m'a mandé que sa femme est grosse. Je voudrais bien aller

1. Lectrice de la reine Hortense.

te rejoindre ; mais l'Empereur n'a pas répondu à l'article de ma lettre où je lui en faisais la demande. On commence à croire qu'il pourrait être de retour ici dans le courant d'août ; c'est ce que je désire le plus, mais je n'ose l'espérer. Sa santé est toujours très bonne.

Adieu, ma chère Hortense ; dis à Mademoiselle Cochelet que je suis sensible à son attention, et que je lui demande toujours la même exactitude. Tu as dû recevoir plusieurs lettres de moi. Je suis bien loin de toi, mais j'embrasse souvent ton fils, et j'aime à me figurer que c'est ma chère fille que j'embrasse.

JOSÉPHINE.

LETTRE XXXV. — *A la reine Hortense, à Compiègne* (1).

Navarre, 3 avril 1810.

Je suis arrivée ici en bonne santé, ma chère Hortense, quoiqu'un peu fatiguée de la route. J'ai été triste de l'accueil que j'ai reçu. Les habitants d'Évreux ont marqué beaucoup d'empressement à mon arrivée ;

1. Écrite après le divorce.

mais cet appareil de fête ressemblait un peu aux compliments de condoléance. On me plaignait sans doute de n'être plus rien, mais j'éloigne toutes ces idées douloureuses. L'Empereur est heureux, il doit l'être, et le sera de plus en plus; cette pensée est une grande consolation pour moi, et la seule qui soutienne mon courage. Navarre deviendra un très beau séjour, mais il demande beaucoup de réparations et de dépenses. Tout absolument y est à refaire. Le château n'est pas habitable. Les personnes que j'ai amenées n'ont qu'une petite chambre chacune, et dont la porte et les fenêtres ne ferment pas. Mon logement est de même très petit et peu commode, et les boiseries en sont en mauvais état. Le parc est magnifique : c'est un vallon entre deux coteaux plantés de bois de la plus grande beauté; mais il y a trop d'eau, ce qui rend ce séjour humide et malsain; il faut habiter Navarre aux mois de mai, juin, juillet, et même au commencement d'août. Alors c'est le lieu le plus enchanteur qui existe. Dans cette saison-ci Malmaison me sera plus favorable. Le peu de jours que j'y ai passés m'avait déjà fait beaucoup de bien, et je compte y retourner dans un mois ou trois semaines.

J'avais invité à venir ici toutes les personnes de ma Maison, mais plusieurs n'ont pas pu s'y rendre ; je n'ai donc avec moi que Mesdames d'Arberg, d'Audenarde et de Viel-Castel, ainsi que Madame Gazzani, qui était arrivée il y a trois jours. J'attends encore Mesdames de Colbert et de Turenne. Les hommes qui m'ont accompagnée sont MM. de Monaco, de Viel-Castel, Turpin, Pourtalès et d'Andlau. La vie que je mène est celle de la campagne. Je sors à pied ou en calèche lorsqu'il ne pleut pas ; le soir je fais ma partie de trictrac avec l'évêque d'Évreux, homme très-aimable, malgré ses soixante-quinze ans. Le temps est un peu long ; mais il me le paraîtra moins, lorsque tu seras ici. Je t'attends avec impatience. J'ai fait préparer ton logement : il n'est pas beau, tu ne seras que campée ; mais tu sais avec quelle tendresse tu seras reçue.

Adieu, ma chère fille ; je t'embrasse.

Joséphine.

Si l'Empereur te demandait de mes nouvelles, dis-lui, ce qui est vrai, que ma seule occupation est de penser à lui.

LETTRE XXXVI. — *A la reine Hortense, à Compiègne.*

Navarre, le 4 avril 181''.

Je suis touchée, ma chère Horteuse, de tous les chagrins que tu éprouves. J'espérais qu'il n'était plus question de ton retour en Hollande, et que tu aurais un peu de repos. Je sens combien tu dois souffrir de ces contrariétés, mais je t'engage à ne pas t'en affecter. Tant qu'il me restera quelque chose, tu seras maîtresse de ton sort; peine et bonheur, tu sais que je partage tout avec toi. Prends donc un peu de courage, ma chère fille, nous en avons bien besoin l'une et l'autre; souvent le mien est trop faible, et le chagrin me fait mal, mais j'attends tout du temps et de mes efforts. Je profite pour t'écrire du départ de Berthaut. Je te donnerai dans une autre lettre quelques détails sur Navarre, en attendant que tu viennes en juger toi-même.

Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse tendrement ainsi que tes enfants,

JOSÉPHINE.

Embrasse pour moi Eugène et Auguste.

LETTRE XXXVII. — *A la reine Hortense, à Amsterdam.*

Navarre, le 3 mai 1810.

J'ai reçu ta lettre, ma chère Hortense, et je vois avec bien de la peine que ta santé n'est pas bonne ; j'espère que le repos la rétablira, et je ne doute pas que le Roi n'y contribue aussi de tout son pouvoir par ses soins et son attachement. Chaque jour lui fera voir de plus en plus combien tu le mérites. Ménage-toi, ma chère fille ; tu sais combien j'ai besoin de toi. Mon cœur a souffert au point d'altérer un peu ma santé ; mais le courage triomphe des peines, et je commence à être un peu mieux. Je compte aller au commencement de juin aux eaux d'Aix-la-Chapelle, qui me sont ordonnées par Corvisart. Je passerai quelques jours avant à Malmaison. Je m'y rendrai du 20 au 21 de ce mois, car le séjour de Navarre me plaît beaucoup ; je suis étrangère là à toutes les intrigues. Je sais que les eaux te sont absolument nécessaires cette année ; je désirerais que celles d'Aix-la-Chapelle pussent te convenir, j'aurais un grand bonheur à passer ce moment avec toi. Eugène a dû te

mander qu'il était du voyage de l'Empereur à Anvers.

Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse tendrement, et je t'aime de même.

JOSÉPHINE.

Embrasse pour moi Napoléon.

LETTRE XXXVIII. — *A la reine Hortense, à Amsterdam.*

Navarre, le 15 mai 1810.

J'étais extrêmement inquiète de ta santé, ma chère Hortense; je savais que tu avais éprouvé quelques mouvements de fièvre, et j'avais besoin d'être rassurée. Ta lettre du 10 vient de me parvenir, mais elle ne m'a pas donné la consolation que j'en attendais; j'y trouve un abandon de toi-même qui m'a fait beaucoup de peine. Tu dois tenir à la vie par tant de liens! Et si tu as un peu d'amitié pour moi, est-ce donc quand je ne suis pas heureuse que tu dois penser si tranquillement à m'abandonner? Prends courage, ma chère fille, et surtout soigne ta santé. Je suis persuadée, comme je te l'ai mandé, que les eaux qui t'ont été ordon-

nées te feraient du bien, parles-en au Roi avec franchise; il ne se refusera certainement pas à une chose nécessaire à ta santé. Je compte toujours aller aux eaux au mois de juin; mais je ne crois pas que ce soit à celles d'Aix-la-Chapelle; ce serait plutôt à Aix en Savoie, et je préfère ce dernier séjour. Ma santé a surtout besoin de distractions, et j'espère en trouver davantage dans un lieu que je n'ai pas encore vu, et dont la position est pittoresque. Elles sont surtout renommées pour les nerfs. Je t'engagerais à les prendre de préférence à celles de Plombières : nous passerions ce moment ensemble. Réponds-moi tout de suite sur cet article. Nous pourrions loger ensemble; tu n'aurais pas besoin d'amener beaucoup de monde; j'en aurai très peu, comptant voyager incognito. Je vais demain à Malmaison, où je resterai jusqu'à mon départ pour les eaux. Je vois avec plaisir que la santé de Napoléon est bonne, et qu'il a bien soutenu le changement d'air. Embrasse-le pour moi, ma chère Hortense, et aime-moi aussi tendrement que je t'aime.

JOSÉPHINE.

Rappelle-moi au souvenir du Roi.

LETTRE XXXIX. — *A la reine Hortense, à Amsterdam.*

Malmaison, le 31 mai 1810.

Je viens de recevoir ta lettre du 24, ma chère Hortense; j'en suis plus contente que de la dernière, et je compte sur la promesse que tu me fais de prendre soin de ta santé ;mais j'y vois encore un ton de découragement qui m'afflige et qui vient sans doute du malaise que tu éprouves. Il me tarde que tu reprennes l'usage des eaux, quoique celles de Plombières soient bien éloignées d'Aix en Savoie, où je compte me rendre. J'espère que tu t'en trouveras bien, et que ton courage se fortifiera en même temps que ta santé. J'espère que tu passeras par Paris; je désire tant te voir.

Adieu, ma chère fille; je t'attends avec impatience, et je t'aime avec tendresse.

JOSÉPHINE.

LETTRE XL. — *A la reine Hortense, à Plombières.*

Malmaison, ce 8 juin 1810.

J'ai reçu ta lettre datée de Verdun, ma chère Hortense ; elle m'a beaucoup tranquillisée, et je pense avec plaisir que maintenant tu es arrivée à Plombières. Je ne doute pas que tu n'éprouves bientôt le bon effet des eaux, et je t'engage à y prolonger ton séjour le plus que tu pourras. Je me rendrai incessamment à celles d'Aix en Savoie, et je compte, à mon retour, s'il n'est pas trop tard, aller te voir à Plombières. Dans tous les cas, j'espère que nous nous reverrons à Paris, et que tu ne retourneras pas en Hollande. Ne te laisse donc pas aller au chagrin, et prends du courage ; c'est la tranquillité d'âme qui seconde l'effet des eaux. Je profite, pour t'écrire, du départ d'un aide de camp qu'Eugène t'envoie. Tu me demandes si j'ai vu l'Empereur : je n'ai pas encore eu ce plaisir, mais il m'a fait dire par Eugène qu'il viendrait me voir bientôt.

Adieu, ma chère fille ; pense quelquefois à ma tendresse pour toi. Chagrin et bonheur, nous devons tout partager ensemble et tu

n'auras jamais de peine si grande que mon attachement pour toi ne soit encore bien au-dessus.

JOSÉPHINE.

Rappelle-moi au souvenir de Julie (1).

LETTRE XLI. — *A la reine Hortense, à Plombières.*

Malmaison, ce 14 juin 1810.

Je n'ai su combien tu avais souffert, ma chère Hortense, que lorsque tu étais déjà mieux; mais j'en avais le pressentiment, et mon inquiétude m'avait fait écrire à une de tes dames pour lui indiquer le télégraphe de Nancy comme une prompte ressource pour appeler un médecin. Je suis bien aise de savoir le tien près de toi. Tu me demandes ce que je fais; j'ai eu hier un jour de bonheur; l'Empereur est venu me voir. Sa présence m'a rendue heureuse, quoiqu'elle ait renouvelé mes peines... Ces émotions sont de celles que l'on voudrait éprouver souvent. Tout le temps qu'il est resté avec moi, j'ai eu assez de courage pour retenir des

1. Femme de Joseph-Napoléon, roi d'Espagne, la reine était alors à Plombières.

larmes que je sentais prêtes à couler; mais, après qu'il a été parti, je n'ai pu les retenir et je me suis trouvée bien malheureuse. Il a été pour moi bon et aimable, comme à son ordinaire, et j'espère qu'il aura lu dans mon cœur toute la tendresse et tout le dévouement dont je suis pénétrée pour lui. Je lui ai parlé de ta position, il m'a écoutée avec intérêt. Il est d'avis que tu ne retournes plus en Hollande, le Roi ne s'étant pas conduit comme il aurait dû le faire; ta santé et la démarche que tu as faite étaient un sacrifice; tu as prouvé par là à l'Empereur et à la famille de ton mari combien tu désirais faire une chose qui leur était agréable. L'avis de l'Empereur est donc que tu prennes les eaux le temps nécessaire, qu'ensuite, tu écrives à ton mari que l'avis des médecins est que tu habites un climat chaud pendant quelque temps, et qu'en conséquence tu vas en Italie, près de ton frère; quant à ton fils (1), l'Empereur donnera ordre qu'il ne sorte pas de France. Ces détails, ma chère Hortense, te feront plaisir; ils te rendront, j'espère, le courage et la tranquillité. Je compte te voir, soit à Aix en Savoie, si les eaux de Plom-

1. Le prince Louis, second fils du roi de Hollande, ayant alors une santé très faible, était resté à Paris.

bières ne te réussissent pas; soit en Suisse, où l'Empereur m'a permis de voyager. Nous pourrons nous donner rendez-vous pour nous réunir, alors je te dirai de vive voix les détails qu'il serait trop long de t'écrire. Je compte partir lundi prochain pour Aix en Savoie. Je voyagerai incognito et sous le nom de Mad. d'Arberg; tu pourras envoyer tes lettres pour moi à Lavalette (1).

Ton fils, qui est ici dans ce moment, se porte très bien, il est rose et blanc.

Adieu, ma chère Hortense; donne-moi souvent de tes nouvelles, et compte toujours sur toute ma tendresse.

JOSÉPHINE.

LETTRE XLII. — *A la reine Hortense, à Plombières.*

Aux eaux d'Aix, le 3 juillet 1810.

Je t'ai écrit, il y a quelques jours, ma chère Hortense. Le temps me paraît bien long quand je ne reçois pas de tes nouvelles, et je n'en ai pas eu depuis le 18 du mois dernier. Combien je regrette de n'avoir pas su avant mon départ le véritable état de

1. Le comte de Lavalette, directeur général des postes.

ta santé, j'aurais été à Plombières te donner mes soins, et je n'éprouverais pas l'inquiétude qui me tourmente à une si grande distance. Ma seule consolation est de penser que tu viendras ici. Je prends les eaux depuis quelques jours, et je m'en trouve bien ; je suis persuadée qu'elles te réussiraient d'autant mieux qu'on peut les rendre aussi douces que l'on veut. Elles sont très bonnes pour la poitrine. Si tu ne peux venir ici, j'espère au moins que nous nous rejoindrons en Suisse. Fais que je te voie, ma chère fille : seule, abandonnée, loin de tous les miens, et au milieu des étrangers, juge combien je suis triste, et tout le besoin que j'ai de ta présence.

Adieu, je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XLIII. — *A la reine Hortense, à Plombières.*

Aux eaux d'Aix, le 18 juillet 1810.

Ton courrier est arrivé ce matin, ma chère fille. Je te remercie de tous les détails que tu me donnes sur l'abdication du Roi. Ils sont pleins d'intérêt, et je les fais

passer à Eugène, qui les attend avec impatience. Je savais que l'Empereur t'avait écrit ; il me l'avait mandé par une lettre bonne et aimable pour toi et pour moi, mais j'ignorais ce que le Roi était devenu, et je me joins à toi pour être tourmentée de son sort. Il me tarde bien, ma chère fille, que tu sois ici ; je suis charmée de la résolution que tu as prise d'y venir. Tu as besoin de ces eaux, et j'espère qu'elles te rétabliront entièrement. Je me suis occupée de ton logement plus heureusement que je ne l'espérais ; un particulier d'ici s'est privé de sa maison ; je l'ai acceptée, parce qu'elle est très bien située, et que la vue en est charmante. Les maisons sont ici fort petites : celle que tu habiteras sera la plus grande. Tu pourras te promener partout en calèche. Tu seras bien aise d'avoir la tienne ; j'ai la mienne et je m'en sers tous les jours.

Adieu, ma chère Hortense ; j'aspire au moment de t'embrasser.

JOSÉPHINE.

Embrasse pour moi Julie ; mes amitiés aux personnes qui l'entourent : dis à Madame de Souka que j'ai soin de son fils,

comme s'il était le mien ; mille choses à Madame de Caulaincourt.

LETTRE XLIV. — *A la reine Hortense, aux eaux d'Aix en Savoie.*

Sécheron, le 9 septembre 1810.

M. Gérard, le frère du peintre, retourne à Chambéry ; je profite de cette occasion, ma chère Hortense, pour te donner de mes nouvelles. Je n'ai pas reçu de lettres de l'Empereur ; mais j'ai cru devoir lui témoigner toute la part que je prends à la grossesse de l'Impératrice. Je viens de lui écrire à ce sujet. J'espère que cette démarche le mettra à son aise, et qu'il pourra m'en parler avec autant de confiance que j'ai d'attachement pour lui. Tu dois avoir eu bien mauvais temps ces jours derniers pour prendre tes eaux, mais le soleil commence à reparaître. J'en profiterai demain pour commencer le tour du lac. De là je viendrai passer encore quelques jours à Sécheron, avant de le quitter tout à fait. Il me tarde bien que tu reçoives la réponse de l'Empe-

reur, et moi l'assurance que tu viendras me rejoindre (1).

Adieu, ma chère fille ; je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

Rappelle-moi au souvenir de tout ce qui t'entoure.

LETTRE XLV. — *A la reine Hortense, à Fontainebleau.*

Berne, le 12 octobre 1810.

Un courrier de M. le duc de Cadore, qui retourne en France, vient me demander mes commissions. Je profite de cette occasion, ma chère Hortense, pour te témoigner toute ma douleur. Pas un mot de toi depuis vingt jours que tu es séparée de moi. Que veut dire ton silence? J'avoue que je me perds dans mes conjectures, et que je ne sais plus que penser. Toi seule, ma chère fille, dois me tirer de l'incertitude affreuse dans laquelle je vis. Si d'ici à trois jours je ne reçois pas de lettres qui m'annoncent ce que

1. La Reine avait demandé à l'Empereur la permission d'aller rejoindre sa mère; mais l'Empereur l'engagea à venir tout de suite à Fontainebleau, où se trouvaient ses enfants.

je dois faire, je penserai que l'Empereur n'aura pas approuvé la demande que je lui ai faite; je partirai pour Genève, je renoncerai par conséquent à visiter le reste de la Suisse, que je ne connais pas; de Genève je me rendrai à Malmaison : au moins là je serai en France; et, si tout le monde m'abandonne, j'y vivrai seule, avec la conscience d'avoir sacrifié mon bonheur pour faire celui des autres. De grâce, ma chère Hortense, écris-moi ta position, l'état de douleur dans lequel j'existe depuis huit jours me mine, et rendrait sensible la personne la plus indifférente.

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse; puisses-tu être aussi heureuse que tu le mérites!

JOSÉPHINE.

LETTRE XLVI. — *A la reine Hortense, à Fontainebleau.*

Berne, le 13 octobre 1810.

Ma chère Hortense, je reçois aujourd'hui la lettre que tu m'as écrite le 4, et nous sommes au 13; juge combien elle a mis de temps à me parvenir. J'avoue que malgré ce retard elle a du moins décidé le parti

que je dois prendre; et, après y avoir bien réfléchi, je suivrai la première idée de l'Empereur, je vais m'établir à Navarre. Je trouve beaucoup d'inconvénients à aller en Italie, surtout pour y passer l'hiver. Si c'était un voyage d'un ou deux mois, j'irais volontiers voir mon fils; mais pour y rester davantage, c'est impossible.

D'ailleurs, ma santé qui s'était fortifiée est devenue très mauvaise depuis quinze jours mon médecin me conseille le repos, et j'aurai tout le temps à Navarre de soigner ma santé. Tout ce que tu me dis de l'intérêt que me porte toujours l'Empereur me fait plaisir. J'ai fait pour lui le plus grand des sacrifices, *les affections de mon cœur*(1); je suis sûre qu'il ne m'oubliera pas, s'il se dit quelquefois qu'une autre n'aurait jamais eu le courage de se sacrifier à ce point. Je partirai d'ici mardi ou mercredi, et je serai à Genève samedi ou dimanche 21. Je désire recevoir encore un mot de toi avant de fixer mon départ pour Navarre, afin de savoir si

1. Nous soulignons ici ces expressions de l'Impératrice, comme un aveu irrécusable parti du cœur, dans toute la confiance de la correspondance la plus intime, celle d'une mère avec sa fille. Elles nous semblent répondre suffisamment à quelques assertions hasardées du *Mémorial de Sainte-Hélène.*

l'Empereur trouve bien que je passe l'hiver dans ce lieu. Parle-moi franchement à cet égard.

Je t'avoue que s'il fallait m'éloigner de la France plus d'un mois, je mourrais de chagrin. A Navarre du moins j'aurai le plaisir de te voir quelquefois, ma chère Hortense, et c'est un si grand bonheur pour moi, que je dois préférer le lieu qui me rapprochera le plus de ma chère fille.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Embrasse pour moi mes petits-fils.

JOSÉPHINE.

Ma chère Hortense, si j'allais en Italie, je suis sûre que plusieurs personnes qui me sont attachées me donneraient leur démission. C'est bien triste à penser!

LETTRE XLVII. — *A la reine Hortense, à Fontainebleau.*

Genève.... 1810.

L'Empereur m'a écrit une petite lettre aimable. Tu dois juger, ma chère Hortense, quel plaisir elle m'a fait. L'Empereur me conseille d'aller à Milan ou à Navarre. Je

me suis décidée pour Navarre : là du moins je serai en France. S'il n'avait été question que de passer un ou deux mois en Italie, avec mon cher Eugène, j'aurais fait volontiers ce voyage; mais m'éloigner de la France pendant six mois, cela inquiéterait tout ce qui m'est attaché, et c'est au-dessus de mes forces ! Tu me trouveras bien changée, ma chère fille ; j'ai perdu tout le bon effet des eaux. Depuis un mois j'ai maigri considérablement, et je sens que j'ai besoin de repos, et surtout que l'Empereur ne m'oublie pas.

J'espère qu'il fixera définitivement ton sort ; c'est bien un de mes chagrins de te savoir toujours dans l'incertitude à cet égard ; mais je compte beaucoup sur l'attachement de l'Empereur pour toi. Je regrette que tu n'aies pas fait le voyage que je viens de faire en Suisse, tu aurais vu le plus beau pays du monde, les plus belles montagnes et la plus belle végétation ; mais il commençait à être un peu tard, et j'ai été presque toujours incommodée. J'ai vu la grande-duchesse Constantin (1) ; elle est

1. La princesse Julienne-Henriette-Ulrique-Féodorowna de Saxe-Cobourg, née le 23 septembre 1781, mariée le 26 février 1796 au grand-duc Constantin de Russie.

venue me voir deux fois, et j'ai été la voir une fois. Elle est charmante, élégante, gracieuse et aimable; elle a la plus jolie taille possible, et joint à cela une charmante figure: elle a l'air de n'être pas heureuse.

Adieu, ma chère Hortense. Je viens d'écrire à l'Empereur; je lui mande que je compte quitter Genève le 1er novembre, que j'iràì passer vingt-quatre heures à Malmaison: tu seras bien aimable de venir m'y faire une petite visite. J'irai ensuite me fixer à Navarre; mande-moi si ce parti-là convient à l'Empereur. Embrasse pour moi tes enfants. Adieu encore, ma chère fille, je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

J'ai entendu chanter dans toute la Suisse ta romance du *Beau Dunois;* je l'ai même entendu jouer sur le piano avec de jolies variations.

LETTRE XLVIII. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Navarre, le 17 décembre 1810.

J'ai vu avec peine, ma chère Hortense, par ta dernière lettre, que tu avais été indisposée, et que ton petit avait eu la fièvre.

Frère (1), qui est venu de Paris, m'a dit qu'il allait beaucoup mieux, ce qui m'a tranquillisée. Tu feras très bien de laisser tes enfants à Paris, lorsque tu viendras à Navarre ; le temps doit être humide partout, mais il l'est bien plus ici. Tu as dû apprendre avec plaisir l'heureux accouchement d'Auguste ; je suis fort aise pour elle qu'elle ait eu un garçon (2), car elle le désirait beaucoup. J'attends aujourd'hui M. de Caprara (3), qui est resté hier à Paris pour faire sa cour à l'Empereur. Ma santé a pris le dessus depuis qu'on m'a donné de l'émétique, mais il me reste toujours bien mal aux yeux. Mon médecin prétend que cela vient d'avoir pleuré ; cependant depuis quelque temps je ne pleure plus que de temps à autre, mais j'espère que la vie calme que je mène ici, loin des intrigues et des propos, me donnera de la force, et que mes yeux s'en trouveront bien. L'Empereur n'a pas encore nommé ma Maison, il a la liste des personnes que je lui ai demandées. Tu serais bien aimable de lui parler en faveur

1. Valet de chambre de l'Impératrice.
2. Le prince Auguste-Charles-Eugène-Napoléon, né Milan le 9 décembre 1810.
3. Le cardinal Caprara, légat du pape.

de M. Chaumont de Quitry, excellent sujet dont tout le monde fait l'éloge. Je l'ai demandé pour écuyer; il est fils unique, et jouit de quinze mille livres de rente. Il est menacé de les perdre par la réorganisation du canal de Languedoc. Je t'envoie la lettre qu'il m'écrit à ce sujet, pour la soumettre de ma part à l'Empereur.

Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse, ainsi que tes enfants, bien tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE XLIX. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Navarre, le 8 janvier 1811.

Je suis fort étonnée, ma chère Hortense, de ce que Frère t'a dit de ma part ; je ne sais pas même où il a pu prendre que j'étais fâchée contre toi de ce que tu ne venais pas ici. Je savais que ta santé en était la seule cause, et je m'en suis affligée ; mais des regrets ne sont pas des reproches, et je ne me rappelle pas avoir rien dit qui y ressemblât le moins du monde. Sois sûre que pour moi ta santé passe avant tout. Je t'engage même à différer encore quelques jours,

car le temps est beaucoup trop froid, et ta poitrine pourrait en souffrir; et pour te prouver combien je suis loin d'être fâchée, je t'envoie un petit collier que j'ai fait faire pour toi; tu y trouveras ces mots qui sont l'expression de ma tendresse: *Joséphine à sa fille chérie*. La croix marque l'époque où l'on m'avait annoncé ton arrivée; *Le deux Janvier*. Je t'ai envoyé la veille du jour de l'an une lettre de bonne année pour l'Empereur ;tu as oublié de me mander si tu l'avais reçue et remise : dis-m'en un petit mot dans ta première lettre.

Adieu, ma chère Hortense; je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

Je reçois tous les deux jours une lettre d'Eugène, avec le bulletin de la santé d'Auguste; elle est toujours très souffrante, cependant sans danger (1); mais ce pauvre Eugène en est bien malheureux.

---

1. A la suite de ses couches, la princesse Auguste venait d'être atteinte d'une paralysie qui la privait de l'usage d'un bras.

LETTRE L. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Malmaison, ce 5 septembre 1811.

L'approche de l'automne et le grand nombre de malades que j'avais dans ma Maison, m'ont engagée à quitter Navarre, ma chère Hortense. Je suis à Malmaison depuis deux jours ; ma santé est assez bonne, et j'aurai demain le plaisir d'embrasser tes enfants : ils doivent venir ici passer quelque temps ; je leur donnerai ton appartement ; Madame Boucheporn (1) sera avec eux, et tu peux compter qu'ils seront l'objet de tous mes soins. J'ai déjà fait provision de joujoux ; je leur en donnerai tant qu'ils voudront ; mais pour des bonbons, sois tranquille, ils n'en auront pas. Comme les personnes indigentes sont aussi tes enfants, j'ai promis à Mademoiselle de Cavanac de t'écrire en sa faveur ; je lui ai fait remettre douze cents francs ; si tu peux lui donner la même somme, ce sera une bonne œuvre, et d'autant meilleure, que ces secours l'aideront à se marier avec un homme de mérite, M. de Caylus.

1. Sous-gouvernante des jeunes princes.

Adieu, ma chère fille; fais-moi donner de tes nouvelles ; je ne te parle pas de ma tendresse pour toi, tu sais combien je t'aime.

JOSÉPHINE.

Dis mille choses pour moi à Madame de Broc, sans oublier ce M. de Marmol (1).

LETTRE LI. — *A la reine Hortense, à Aix-la-Chapelle.*

Malmaison, ce 1er juin 1812.

Mon plus doux soin en arrivant ici, ma chère fille, est de te dire combien j'ai été enchantée du séjour que j'ai fait à Saint-Leu. J'ai regretté de n'avoir pas su que ton départ serait différé; j'aurais aussi retardé mon retour, afin de rester plus de temps avec toi et avec tes enfants. Le peu de jours que j'ai passés avec vous ont été pour moi un temps de bonheur et m'ont fait beaucoup de bien. Toutes les personnes qui viennent me voir trouvent que je ne me suis jamais mieux portée, et je ne m'en étonne pas ; ma

1. Ecuyer de la Reine.

santé dépend toujours des impressions que j'éprouve, et toutes celles que j'ai eues chez toi ont été douces et heureuses. Je suis touchée de tout ce que les personnes de ta maison t'ont dit d'aimable pour moi; j'ai eu beaucoup de plaisir à les voir réunies. J'ai reçu une lettre d'Eugène, en date du 23. Il est toujours à Plock, sa santé est très bonne; il espérait voir bientôt l'Empereur. Mad. Daru, que j'ai vue ce matin, venait de recevoir une lettre de son mari; il lui mandait que l'Empereur quittait Dresde le 27 mai. Eugène désire beaucoup que j'aille passer quelques semaines à Milan, près de sa femme; ainsi ma chère Hortense, nous serons cet été bien loin l'une de l'autre. J'espère que les eaux te feront du bien, et je te prie de me donner et de me faire donner souvent de tes nouvelles.

Adieu, ma chère fille; je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE LII. — *A la reine Hortense, à Aix-la-Chapelle.*

Malmaison, le 13 juillet 1812.

J'ai été bien inquiète, ma chère fille ; et si la lettre de M. de Marmol ne m'eût promptement rassurée en me donnant de meilleures nouvelles, j'avais renoncé à mon voyage d'Italie, et je partais aussitôt pour Aix-la-Chapelle. Heureusement que nous n'avons plus besoin de Corvisart ; car, malgré tout le désir qu'il avait de partir, il a été forcé de rester, souffrant d'un rhumatisme. Si j'avais pu être tranquillisée, je l'aurais été avant d'avoir reçu ton dernier courrier ; car, d'après la lettre de M. de Lasserre, il avait jugé que la maladie de Napoléon était une fièvre scarlatine, qui demande beaucoup de précautions, et n'est pas dangereuse, surtout quand l'éruption se fait bien. J'étais si malheureuse et si inquiète pour toi, ma chère fille, que j'avais prié l'archichancelier de demander des nouvelles par le télégraphe de Bruxelles. Je ne me suis décidée à partir pour Milan que d'après le courrier de ce matin.

J'espère qu'avant le 16, jour de mon dé-

part, je recevrai encore de bonnes nouvelles de ton fils ; car il me serait impossible de partir, s'il me restait la moindre crainte. Mais je t'engage à ramener tes enfants à Paris le plus tôt possible. Tu sais qu'Aix est très humide.

Adieu, ma chère Hortense ; je t'écrirai encore avant mon départ ; je t'engage à te bien soigner. Je t'embrasse tendrement, ainsi que tes enfants.

JOSÉPHINE.

LETTRE LIII. — *A la reine Hortense, à Aix-la-Chapelle.*

Malmaison, le 15 juillet 1812.

Je suis bien heureuse, ma chère fille, des bonnes nouvelles que j'ai reçues hier par une lettre de Madame de Broc (1), et ce matin par Mademoiselle Cochelet. Mon Dieu, que j'ai eu besoin d'être tirée de l'état d'inquiétude et de chagrin où j'étais ! J'aime à croire qu'il n'y a plus de sujet de crainte, et, d'après cette assurance, je ne retarderai pas mon voyage plus longtemps. Je partirai demain 16, et peut-être, avant mon départ,

1. Dame du palais de la Reine.

recevrai-je encore des nouvelles. Tu as bien fait de séparer Louis de Napoléon. J'espère que cette précaution aura un bon effet ; mais je t'engage à ramener ici tes enfants le plus tôt possible.

Adieu, ma chère fille; fais-moi écrire souvent, si tu veux que j'aie un peu de bonheur et de tranquillité.

JOSÉPHINE.

LETTRE LIV. — *A la reine Hortense, à Aix-la-Chapelle.*

Milan, le 28 juillet 1812.

Je suis arrivée ici bien fatiguée, ma chère Hortense. Quoique avant mon départ, je n'eusse plus d'inquiétude pour Napoléon, je me suis ressentie pendant la route de celle qu'il m'avait causée. J'ai été contrariée aussi depuis Genève par le mauvais temps et les débordements du Rhône, qui inondaient les chemins. Enfin, me voici à Milan. Le plaisir de voir Auguste m'a ranimée. Sa santé est très bonne, et sa grossesse très avancée. Je suis avec elle à la villa Bonaparte ; j'y occupe le logement d'Eugène. Tu conçois tout le plaisir que j'ai eu à faire connaissance

avec sa petite famille. Ton neveu est très fort (1), c'est un Hercule enfant ; ses sœurs sont extrêmement jolies ; l'aînée (2) est une beauté : elle ressemble à sa mère pour le haut du visage. La cadette (3) a une physionomie vive et spirituelle ; elle sera très jolie. J'ai reçu ici trois lettres d'Eugène, la dernière en date du 13 : sa santé est très bonne ; il poursuit toujours les Russes, sans les atteindre. On espère généralement que la campagne ne sera pas longue. Puisse cette espérance se réaliser ! J'ai reçu ici les lettres de Madame de Broc et de Mademoiselle Cochelet. Je te prie de les remercier. La lettre que tu m'as écrite le 18 vient de me parvenir ; tu es aimable de ne m'avoir pas laissée dans l'inquiétude pour ton fils ; embrasse pour moi ce cher enfant, et mon petit *Oui Oui*.

Tu ne me parles pas de ta santé ; j'espère que les eaux t'auront fait du bien : c'est le

1. Le prince Auguste-Charles-Eugène, né à Milan le 9 décembre 1810.

2. La princesse Joséphine, mariée au prince Oscar de Suède.

3. La princesse Eugénie-Hortense, née à Milan, le 23 décembre 1808 ; mariée au prince héréditaire de Hohenzollern Hechingen.

premier vœu d'une mère qui t'aime plus qu'elle-même.

JOSÉPHINE.

LETTRE LV. — *A la reine Hortense, à Aix-la-Chapelle.*

Milan, le 31 juillet 1812.

Je m'empresse de t'annoncer, ma chère Hortense, que la vice-reine est accouchée d'une fille (1), aujourd'hui à quatre heures du matin. Hier à deux heures, les premières douleurs ont commencé à se faire sentir, mais pas assez fortes pour l'empêcher de dîner avec moi, et d'aller ensuite se promener en calèche. A minuit elle souffrait beaucoup plus, et depuis ce moment je ne l'ai pas quittée, que l'accouchement n'ait été entièrement fini. Elle est parfaitement bien, et sa fille est superbe, pleine de force et de santé. Je te donnerai souvent de ses nouvelles. Aujourd'hui je suis un peu fatiguée, ne m'étant couchée qu'à cinq heures. Auguste, que je viens de voir, est à merveille; elle a eu une très bonne nuit, et elle m'assure ne

1. La princesse Amélie, née le 31 juillet 1812; devenue impératrice du Brésil.

s'être jamais trouvée si bien. J'espère que notre cher Napoléon continue à se rétablir, et que le petit *Oui Oui* va bien; embrasse-les pour moi.

Adieu, ma chère Hortense; tu sais avec quelle tendresse je t'aime.

JOSÉPHINE.

LETTRE LVI. — *A la reine Hortense, à Aix-la-Chapelle.*

Milan, le 4 août 1812.

J'ai été souffrante pendant quelques jours, ma chère Hortense; mais l'émétique que j'ai pris hier m'a soulagée, et je suis beaucoup mieux aujourd'hui. Je compte, si la saison le permet, prendre une quinzaine de bains à Aix (1), avant de retourner à Paris. Voilà bien longtemps que nous sommes séparées; je serai heureuse de te revoir et d'embrasser tes enfants qui m'ont donné tant d'inquiétudes. Auguste te dit mille choses tendres; elle est charmante, et loin d'être fatiguée de ses couches, je la trouve plus belle et plus fraîche que je ne l'ai jamais vue; ses enfants sont superbes : l'aî-

1. Aix en Savoie.

née, surtout, est remarquable. Auguste aime tendrement Eugène; j'en vois sans cesse des preuves, et c'est une grande jouissance pour moi. Elle a des nouvelles d'Eugène du 31 juillet; il se portait très bien, et paraissait fort content.

Adieu, ma chère Hortense; je t'aime tendrement, et je t'embrasse de même.

JOSÉPHINE.

LETTRE LVII. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Prégny (1), près de Genève, le 30 septembre 1812.

J'ai reçu ta lettre, ma chère Hortense, au moment de mon départ d'Aix. Je te remercie des nouvelles que tu m'annonces, et de ton attention à me rassurer pour Eugène. L'Impératrice est bien aimable d'avoir pensé à prévenir les inquiétudes de la vice-reine. Je suis touchée d'un soin si bon et si obligeant. Cependant n'ayant pas reçu de lettres de lui, et le bulletin n'ayant pas encore paru, je ne puis me défendre d'une sorte d'inquiétude. J'attends des nouvelle avec impa-

1. Petit château de l'Impératrice, situé près de Genève, sur les bords du lac, vis-à-vis du Mont-Blanc.

tience. Si tu as des lettres, fais-m'en part de suite. Je me suis très bien trouvée des eaux, mais le froid m'en a chassée, et je suis venue ici me reposer quelques jours avant de retourner à Malmaison. J'ai du plaisir à me trouver à Prégny : quoiqu'il ait été meublé à la hâte, le séjour que tu as fait dans cette maison me la rend chère. La reine d'Espagne est retournée à Paris ; j'ai eu du plaisir à passer quelques instants avec elle ; elle a été bonne et aimable comme à son ordinaire. La princesse de Suède a aussi été fort bien pour moi : aussi n'ai-je pas désiré prolonger mon séjour à Aix après leur départ. J'aurais été bien plus heureuse encore si tu avais pu venir m'y joindre ; mais je m'en console en pensant que le terme de notre séparation approche, et que je pourrai bientôt t'embrasser, ainsi que mes petits-enfants aussi tendrement que je vous aime.

JOSÉPHINE.

LETTRE LVIII. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Malmaison...... 1812.

Tu me rends la vie, ma chère Hortense, en m'assurant que tu as lu les lettres de

l'Empereur à l'Impératrice; elle est bien aimable de te les avoir montrées. Je lui ai une reconnaissance infinie de l'amitié qu'elle te témoigne. Je t'avoue que j'étais toujours bien inquiète. Pourquoi Eugène n'écrit-il pas? J'ai besoin, pour calmer ma tête, de penser que l'Empereur défend d'écrire : la preuve, c'est que personne ne reçoit de lettres. Ce serait pourtant bien cruel, car je désire vivement voir une lettre de notre bon Eugène. Je suis bien aise que tu n'aies pas envoyé tes enfants, le temps était très froid; et tant qu'il durera comme cela, je les aime trop pour leur faire du mal. Si jeudi je suis libre, j'irai passer la soirée avec toi, car je suis bien triste, étant aussi près de toi, de ne pas te voir.

Bonsoir, ma chère fille, je t'embrasse de tout mon cœur, et je t'aime de même.

JOSÉPHINE.

LETTRE LIX. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Prégny, le 2 octobre 1812.

Je reçois à l'instant une lettre d'Eugène, ma chère Hortense; il avait prévu nos inquiétudes, et il s'empresse de nous rassurer;

je t'envoie sa lettre (1), qui te fera autant de plaisir qu'à moi ; celle que tu m'as écrite le 28 m'est arrivée en même temps que la sienne. Je partage tous les regrets que tu donnes au pauvre Caulaincourt (1) ; ils sont bien justes, et tu auras de la peine à consoler sa malheureuse mère ; mais, ma chère Hortense, ne te laisse pas aller à tes idées tristes ; toute chose t'afflige trop vivement: tu n'as déjà que trop souffert des maux de l'âme ; éloigne-les de toi, et je suis persuadée que ta santé reviendra : la sensibilité est ce qui fait le plus de mal. Je regrette

1. Nous plaçons ici cette lettre incluse dans la précédente :

LE PRINCE EUGÈNE A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

Gorki, 8 septembre 1812.

Ma bonne mère, je t'écris du champ de bataille. Je me porte bien. L'Empereur a remporté une grande victoire sur les Russes ; on s'est battu treize heures. Je commandais la gauche. Nous avons tous fait notre devoir, et j'espère que l'Empereur sera content.

Je ne puis assez te remercier de tes soins et de tes bontés pour ma petite famille. Tu es adorée à Milan, comme partout. On m'écrit des choses charmantes, et tu as fait tourner les têtes de toutes les personnes qui t'ont approchée.

Adieu. Veux-tu donner de mes nouvelles à ma sœur ? Je lui écrirai demain. Ton affectionné fils.

EUGÈNE.

1. Bataille de la Moskowa.

2. La bataille de la Moskowa venait d'avoir lieu et Caulaincourt ainsi que d'autres généraux y avaient été tués.

que tu ne sois pas ici avec moi. Le temps est très beau. La vue du lac et celle du Mont-Blanc sont magnifiques. Il ne manque que toi à Prégny pour sentir avec délice tout le bonheur d'une vie tranquille. Ménage-toi bien, ma chère Hortense; donne-moi souvent de tes nouvelles; tu sais que ma santé dépend de la tienne.

Adieu, je t'embrasse, toi et tes enfants tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE LX. — *L'Impératrice Joséphine à sa fille.*

Malmaison...... 1812.

Je m'empresse, ma chère fille, de te renvoyer les lettres d'Eugène (1). Je les ai lues

1. Nous plaçons ici l'une de ces lettres :

LE PRINCE EUGÈNE A SA MÈRE.

Malo-Jaroslawetz, 25 octobre 1812.

Je ne t'écris que deux mots, ma bonne mère, pour te dire que je me porte bien. Mon corps d'armée a eu hier une journée bien brillante : j'ai eu affaire à huit divisions ennemies, depuis le matin jusqu'au soir, et j'ai conservé la position ; l'Empereur est content, et tu penses si je le suis.

Ton fidèle et bien affectionné fils.

EUGÈNE.

avec avidité. J'ai passé de l'inquiétude la plus vive à un grand bonheur. Au moins mon fils vit ! Je viens de recevoir une lettre de la vice-reine que je t'envoie ; tu me la rendras jeudi soir, où j'aurai le plaisir de t'embrasser.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXI. — *A la reine Hortense, aux eaux d'Aix en Savoie.*

Malmaison, le 11 juin 1813.

J'ai reçu ta lettre du 7, ma chère Hortense ; je vois avec plaisir que tu te trouves déjà bien des eaux ; je t'invite à les continuer, en prenant, comme tu fais, quelques jours de repos. Sois bien tranquille sur tes enfants ; ils se portent parfaitement bien. Leur teint est blanc et rose. Je puis t'assurer que depuis qu'ils sont ici, ils n'ont pas eu la plus légère indisposition. Je suis ravie de les avoir près de moi, ils sont charmants. Il faut que je te rapporte une jolie réponse du petit *Oui Oui*. L'abbé Bertrand (1) lui faisait lire une fable où il était question de métamorphoses ; s'étant fait expliquer ce

1. Aumônier ordinaire de la Reine.

que signifiait ce mot : « *Je voudrais*, dit-il à l'abbé, *pouvoir me changer en petit oiseau, je m'envolerais à l'heure de votre leçon ; mais je reviendrais quand M. Hase* (son maître d'allemand) *arriverait.* — *Mais*, *prince*, répondit l'abbé, *ce que vous me dites-là n'est pas aimable pour moi.* — *Oh !* reprit Oui Oui, *ce que je dis n'est que pour la leçon, et non pas pour l'homme.* » Ne trouves-tu pas comme moi cette répartie très spirituelle ? Il était impossible de se tirer d'embarras avec plus de finesse et de grâce. Tes enfants étaient avec moi quand j'ai reçu ta lettre ; ils ont été bien joyeux d'apprendre des nouvelles de leur maman. Continue à m'en donner pour eux et pour moi, ma chère fille ; c'est le seul moyen de me faire supporter ton absence.

Adieu, ma chère Hortense, je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXII. — *A la reine Hortense, aux eaux d'Aix en Savoie.*

Malmaison, le 16 juin 1813.

Quel horrible événement ! ma chère Hortense (1) ; quelle amie tu perds, et par quel malheur affreux ! Depuis hier, que j'en suis instruite, j'en ai été saisie au point de ne pouvoir t'écrire. A chaque instant, j'ai devant les yeux le sort de cette pauvre Adèle. Tout le monde lui donne des larmes. Elle était si aimée, si digne de l'être par ses excellentes qualités, et par son attachement pour toi ! Mais toi-même, ma chère Hortense, combien tu me donnes de crainte et de sollicitude ! Je ne me figure que trop dans quel état tu es. Je suis si inquiète que j'envoie mon chambellan, M. de Turpin, près de toi, pour qu'il me donne plus sûrement des nouvelles de ta santé. Je m'empresserais de partir moi-même pour peu que ma présence et mes soins te fussent utiles. Je sens vivement ta douleur ; elle n'est que trop juste ;

1. Madame de Broc, veuve du grand-maréchal de la Cour de Hollande, et amie d'enfance de la Reine, visitant avec elle une cascade près d'Aix en Savoie, tomba dans le torrent, et y perdit la vie.

mais, ma chère fille, pense à tes enfants qui sont si dignes de ta tendresse. Conserve-toi pour eux; tu leur es si nécessaire! pense aussi à ta mère qui t'aime tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXIII. — *A la reine Hortense, aux eaux d'Aix en Savoie.*

Malmaison, 18 juin 1813.

Ta lettre m'a ranimée, ma chère Hortense. Dans l'accablement où j'étais, j'ai éprouvé un véritable bonheur à voir ton écriture, à être assurée par toi-même que tu t'efforces de surmonter ta douleur. Je sens trop combien il t'en coûte. Ta lettre si sensible, si touchante a renouvelé mes larmes. Depuis cet affreux événement, je ne vis plus, j'en suis malade. Hélas! ma chère fille, tu n'avais pas besoin de cette nouvelle épreuve! J'ai embrassé pour toi tes enfants. Ils sont bien affligés aussi, et ils s'occupent beaucoup de toi. Ma consolation est de penser que tu ne nous oublies pas, et que tu tâches de prendre du courage pour eux et pour moi. C'est la plus grande preuve d'amitié que tu puisses nous

donner. Je t'en remercie, ma chère Hortense, ma fille tendrement aimée.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXIV. — *A la reine Hortense, aux eaux d'Aix en Savoie.*

Malmaison, 1813.

Je ne veux pas laisser partir ton courrier, sans te donner de mes nouvelles, ma chère fille, sans te dire combien je suis occupée de toi. Je crains que tu ne te livres trop au chagrin que tu éprouves; je ne serai vraiment rassurée que lorsque M. de Turpin sera de retour. Pense à tes charmants enfants, ma chère Hortense; pense aussi à une mère qui t'adore, et que ton existence attache seule à ce monde. J'espère que tous ces motifs te donneront du courage pour supporter avec plus de résignation la perte d'une amie si tendre. Je reçois à l'instant une lettre d'Eugène; il partage bien ta douleur, il désire que tu ailles passer quelques moments avec lui, si tu en avais la force. J'aimerais à te savoir auprès de lui dans ce moment. Tes enfants jouissent d'une santé parfaite; ils sont vraiment intéressants.

Si tu savais combien ils s'occupent de toi, tu en serais touchée. La vie est bien chère, et on y tient beaucoup, quand on a d'aussi bons enfants.

Adieu, ma chère fille, pense souvent à une mère qui t'aime tendrement et qui t'embrasse de même.

JOSÉPHINE.

Rappelle-moi au souvenir de M. d'Arjuzon (1). Tout le monde partage bien ici ta douleur.

LETTRE LXV. — *A la reine Hortense, aux eaux d'Aix en Savoie.*

Malmaison, le 29 juin 1813.

M. de Turpin m'a remis ta lettre, ma chère fille. Je vois avec peine combien tu éprouves encore de tristesse et de mélancolie ; mais du moins, c'est une grande consolation pour moi d'être sûre que ta santé n'a pas trop souffert. Prends courage, ma chère Hortense; j'espère que le bonheur aura son tour. Tu as passé par bien des épreuves ; tout le monde n'a-t-il pas ses chagrins ? la seule différence est dans le

1. Le comte d'Arjuzon, chevalier d'honneur de la Reine.

plus ou moins de force d'âme qu'on met à les supporter. Ce qui doit surtout adoucir ta douleur, c'est que tout le monde la partage. Il n'est personne qui ne regrette notre pauvre Adèle, tant pour elle-même que pour toi. Tes enfants te dédommageront de tes peines. Tout annonce en eux un caractère excellent et un grand attachement pour toi. Plus je les vois, plus je les aime. Cependant, je ne les gâte pas. Sois bien tranquille pour eux : on suit exactement ce que tu as prescrit pour leur régime et pour leurs études. Lorsqu'ils ont bien travaillé dans la semaine, je les fais déjeuner et dîner avec moi le dimanche. Ce qui prouve qu'ils se portent bien, c'est qu'on trouve qu'ils ont beaucoup gagné. Napoléon a eu hier un œil un peu enflé d'une piqûre de cousin ; il n'en a pas été moins bien qu'à son ordinaire. Aujourd'hui, il n'y paraît presque plus. On ne te l'aurait même pas mandé, si l'on n'était dans l'habitude de te rendre compte exactement de tout ce qui les concerne. Le jour de l'arrivée de M. de Turpin j'avais reçu de Paris deux petites poules d'or, qui, par le moyen d'un ressort, pondent des œufs d'argent ; je leur en ai fait présent de ta part, comme venant d'Aix.

Adieu, ma chère fille; donne-moi de tes nouvelles, et pense à moi, à ta mère qui t'aime tendrement.

JOSÉPHINE

LETTRE LXVI. — *A la reine Hortense, aux eaux d'Aix en Savoie.*

Malmaison, le 6 août 1813.

Les beaux jours de l'été sont enfin venus avec le mois d'août. Je désire qu'ils se soutiennent, ma chère fille ; ta poitrine s'en trouvera bien, et les bains en vaudront mieux. Je vois avec plaisir que tu n'as pas oublié les années de ton enfance, et tu es aimable pour ta mère de te les rappeler. J'avais raison de rendre heureux deux enfants si bons et si sensibles ; ils m'en ont bien récompensée depuis. Tes enfants feront de même pour toi, ma chère Hortense ; leur cœur ressemble au tien ; ils ne cesseront jamais de t'aimer. Leur santé se soutient à merveille ; ils n'ont jamais été plus frais et mieux portants. Le petit *Oui Oui* est toujours galant et aimable pour moi. Il y a deux jours voyant partir Mme de Tascher, qui va re-

joindre son mari aux eaux, il dit à Madame de Boucheporn : *Il faut donc qu'elle aime bien son mari pour quitter grand'maman.* Ne trouves-tu pas cela charmant ? Ce même jour-là, il allait se promener au bois du Butard ; dès qu'il a été dans la grande allée, il a jeté son chapeau en l'air en s'écriant : *Ah que j'aime la belle nature !* Il se passe peu de jours sans que l'un ou l'autre ne m'amuse par son amabilité. Ils animent tout autour de moi : juge si tu m'as rendue heureuse en les laissant avec moi : je ne pourrai l'être davantage que le jour où je te verrai toi-même.

Adieu, ma chère fille ; je t'aime et t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXVII. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Malmaison, ce samedi soir, 1813.

Ma chère Hortense, M. et Mme de Rémusat sont venus dîner hier à Malmaison ; ils m'ont assuré que le Roi Louis avait écrit à l'Empereur pour se raccommoder avec lui en lui disant que, puisqu'il était dans ce

moment malheureux, il lui demandait de ne plus le quitter. C'est très louable et très bien à lui assurément ; mais ce retour me fait craindre pour toi de nouveaux tourments et cette idée m'afflige. Du courage, ma chère fille ; une âme pure comme la tienne finit toujours par triompher de tout. J'ai le plus grand désir de te voir ; j'irai passer la journée de mardi avec toi. Eugène fait sa retraite avec beaucoup d'ordre ; il était, le 29 octobre, à quatre lieues de Trévise. Les Italiens montrent de l'énergie. Puissent mes enfants être parfaitement heureux ! c'est le seul vœu de mon cœur.

Adieu, ma chère Hortense ; je t'embrasse tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXVIII. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Malmaison...... 1814.

Je t'envoie, ma chère Hortense, ma réponse à la Vice-Reine ; si tu la trouves bien, tu l'enverras à Lavalette pour la faire partir. J'ai dit à Auguste ce que je pensais. Je suis convaincue que l'Empereur cédera l'Italie; mais, n'importe ce qui arrivera,

notre cher Eugène se sera fait une belle réputation : c'est au-dessus de tout. Fais-moi donner de tes nouvelles ; je ne puis te dire combien je suis triste. J'ai tâché, dans ma lettre, de donner du courage à Auguste ; mais j'ai bien pris sur moi.

Je t'embrasse tendrement, ma chère Hortense.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXIX. — *A la reine Hortense, à Paris.*

Malmaison, le 28 mars 1814.

Ma chère Hortense, j'ai eu du courage jusqu'à ce moment, où je reçois ta lettre. Je ne puis penser sans douleur que je vais me séparer de toi, et Dieu sait pour combien de temps. Je suis ton conseil ; je partirai demain pour Navarre. Je n'ai ici que seize hommes de garde, et tous blessés ; je les garderai, mais, en vérité, je n'en ai pas besoin. Je suis si malheureuse d'être séparée de mes enfants, que je suis indifférente sur mon sort. Je ne suis inquiète que pour toi. Tâche de me donner de tes nouvelles, de me tenir au courant de ce que tu feras, et de me dire où tu iras. Je tâcherai au moins de te suivre de loin.

Adieu, ma chère fille ; je t'embrasse bien tendrement.

JOSÉPHINE.

LETTRE LXX. — *A la reine Hortense, à Rambouillet.*

Navarre, le 31 mars 1814.

Je suis à Navarre depuis hier, ma chère Hortense ; j'ai mis deux jours à faire la route, étant venue avec mes chevaux. Je ne puis te dire combien je suis malheureuse. J'ai eu du courage dans les positions douloureuses où je me suis trouvée, j'en aurai pour supporter les revers de la fortune ; mais je n'en ai pas assez pour soutenir l'absence de mes enfants et l'incertitude de leur sort. Depuis deux jours je ne cesse de verser des larmes. Donne-moi de tes nouvelles, et de celles de tes enfants ; si tu en as d'Eugène et de sa famille, fais-m'en donner. Je crains bien de n'en pas avoir de Paris, attendu que la poste de Paris à Évreux manque ; ce qui a donné lieu à beaucoup de nouvelles ; entre autres, on a prétendu que le pont de Neuilly était occupé par les ennemis. Ce serait bien près de Malmaison. Mande-moi ce que tu dois faire. On te dit à

Chartres; je t'envoie un exprès. Si tu dois rester dans cette ville, il sera facile d'établir entre nous une correspondance qui puisse au moins me procurer de tes nouvelles. Le préfet d'Évreux s'entendrait avec celui de Chartres, pour les moyens de communication: il n'y a que dix-huit lieues d'Évreux à Chartres. Comme tu seras à portée d'avoir des nouvelles sûres, tu pourras me les donner; car j'en recevrai ici de bien incertaines. J'ai été très bien reçue à Evreux. Les gardes nationales et départementales m'attendaient à Navarre; elles m'ont offert une garde, que je n'ai pas encore acceptée; je n'ai point emmené celle dont le général Ornano m'avait laissé la disposition : elle n'était composée que do seize hommes malades et estropiés.

Adieu, ma chère fille, j'attends ta réponse pour me consoler. Je t'embrasse bien tendrement, ainsi que tes enfants.

JOSÉPHINE (1).

1. Deux jours après le départ de cette lettre, l'Impératrice revit sa fille à Navarre. Sur l'invitation de l'Empereur de Russie, elle revint à Malmaison, où elle mourut, dans les bras de ses enfants, le 29 mai 1814.

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE FERDINAND IMBERT, 7, RUE DES CANETTES.

